

Université de Montréal

2m11.3145.4

V.005

11503398

Joséphine Marchand-Dandurand ou «Le Laurier féminin»
Une journaliste féministe, moderne, libérale et nationaliste (1861-1925)

Par

Sophie Doucet

Département d'histoire

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures

En vue de l'obtention du grade de

Maîtrise ès arts (M.A.) en histoire

Décembre 2003

© Sophie Doucet, 2003



D

7

054

2004

1.005

Direction des bibliothèques

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé:

Joséphine Marchand-Dandurand ou «Le Laurier féminin»

Une journaliste féministe, moderne, libérale et nationaliste (1861-1925)

Présenté par :

Sophie Doucet

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Michèle Dagenais, président-rapporteur

Denyse Baillargeon, directrice de recherche

Susan Mann, membre du jury

Mémoire accepté le : 8 avril 2004

SOMMAIRE

Les historiens et littéraires qui se sont jusqu'ici penchés sur Joséphine Marchand-Dandurand (1861-1925), pionnière du journalisme au féminin au Canada français, en ont laissé un portrait incomplet, qui souligne exagérément les aspects conservateurs de son idéologie.

Ce mémoire veut revisiter la pensée de Joséphine Marchand-Dandurand, contenue dans ses écrits privés (journal intime et correspondance) et dans ses écrits publics (articles et conférences), afin de démontrer qu'elle était une figure de proue du féminisme maternaliste, qu'elle était moderne, qu'elle adhérait largement aux valeurs libérales et que le nationalisme était pour elle fondamental.

Il veut aussi montrer qu'à travers ses principales initiatives, soit la fondation du magazine féminin *Le Coin du feu* (1893-1896) et la mise sur pied de l'œuvre des Livres gratuits, qui distribuait des livres dans les campagnes, la journaliste s'était donnée la mission d'augmenter le niveau d'instruction de ses compatriotes, qu'elle jugeait très bas.

Mots clés : XIXe siècle / XXe siècle / journalisme / presse féminine / Québec / éducation / féminisme / libéralisme / nationalisme / modernité

ABSTRACT

To date, historians have portrayed Josephine Marchand-Dandurand (1861-1925), a woman pioneer of French Canadian journalism, as a conservative figure. This is an incomplete description that overlooks other key elements of her ideology.

This thesis offers a new reading of the thought of Josephine Marchand-Dandurand as articulated in her diary and private correspondence, published magazine articles and speeches. It demonstrates that she was a key figure of the maternalist feminism movement, that she welcomed both intellectual and social manifestations of modernity, that she generally subscribed to liberal values and that nationalism was a fundamental part of her ideology.

The objective of this thesis is also to show that the improvement of the level of education of her fellow French Canadians, which she considered to be quite low, became this journalist's principal goal. This is reflected in her main achievements: the creation of *Le Coin du feu* (1893-1896), a women's magazine, and the founding of a charity group that distributed free books in Quebec villages.

Key words: 19th century / 20th century / journalism / women's press / Quebec / education / feminism / liberalism / nationalism / modernity

Table des matières

SOMMAIRE	i
ABSTRACT	ii
TABLE DES MATIÈRES	iii
DÉDICACE	v
REMERCIEMENTS	vi
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 : PROBLÉMATIQUE, HISTORIOGRAPHIE ET SOURCES	3
1.1 PROBLÉMATIQUE ET HYPOTHÈSE	3
1.2 REVUE HISTORIOGRAPHIQUE	4
1.2.1 <i>Joséphine Marchand-Dandurand</i>	4
1.2.2 <i>Les idéologies à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle</i>	9
1.3 CONTRIBUTION DE NOTRE MÉMOIRE	13
1.4 SOURCES ET MÉTHODE	14
CHAPITRE 2 : UNE FEMME, UN PROJET	18
2.1 INTRODUCTION	18
2.2 ENFANCE ET ADOLESCENCE (1861-1886)	19
2.3 VIE ADULTE (1886-1925)	25
2.4 CONCLUSION	40

CHAPITRE 3 : L'IDÉOLOGIE DE JOSÉPHINE MARCHAND-DANDURAND	42
3.1 INTRODUCTION	42
3.2 FÉMINISME	45
3.2.1 <i>Introduction</i>	45
3.2.2 <i>Rappel historique</i>	46
3.2.3 <i>Conception des rôles sociaux de sexes</i>	48
3.2.4 <i>L'éducation et le travail des femmes</i>	52
3.2.5 <i>La politique et les femmes</i>	56
3.2.5.1 <i>Les droits politiques</i>	56
3.2.5.2 <i>La politique comme sujet de discussion</i>	59
3.2.6 <i>Conclusion</i>	60
3.3 RAPPORT À LA MODERNITÉ ET À LA TRADITION	64
3.3.1 <i>Introduction</i>	64
3.3.2 <i>Rappel historique</i>	65
3.3.3 <i>Tradition ou modernité ?</i>	67
3.3.4 <i>Conclusion</i>	72
3.4 LIBÉRALISME	73
3.4.1 <i>Introduction</i>	73
3.4.2 <i>Rappel historique</i>	74
3.4.3 <i>Une femme libérale ?</i>	75
3.4.4 <i>Conclusion</i>	78
3.5 NATIONALISME	80
3.5.1 <i>Introduction</i>	80
3.5.2 <i>Rappel historique</i>	81
3.5.3 <i>Sentiment national</i>	82
3.5.4 <i>Solution constitutionnelle</i>	87
3.5.5 <i>Ouverture et pacifisme</i>	90
3.5.6 <i>Conclusion</i>	91
3.6 CONCLUSION	93
CONCLUSION	96
BIBLIOGRAPHIE	100
ANNEXE 1 : ALBUM DE PHOTOS	

À mon père

*À mes deux grands-mères, Gisèle et Gemma, pour m'avoir donné envie
d'en savoir plus sur les femmes qui m'ont précédée.*

REMERCIEMENTS

Merci à ma directrice, Denyse Baillargeon, pour sa patience, ses conseils toujours pertinents et sa disponibilité. Merci à mes parents pour leur confiance sans faille. Merci à mon amoureux et à tous mes proches pour avoir supporté mon mode de vie monastique des derniers mois et mes moments d'incertitude. Merci, finalement, à Micheline, qui m'a encouragée à continuer mes études à un moment où je songeais à les interrompre.

INTRODUCTION

Mon intérêt pour la pionnière du journalisme féminin Joséphine Marchand-Dandurand (1861-1925) a été émotif avant d'être intellectuel. J'ai tout d'abord fait sa connaissance à travers les pages de son journal intime¹ et j'ai été charmée par cette jeune femme de la génération de mon arrière-arrière-arrière-grand-mère (la grand-mère de ma grand-mère) en qui je me retrouvais sous plusieurs aspects. Je la trouvais touchante avec ses doutes amoureux, sa peur de devenir femme et mère et sa piété changeante. Mais comme on ne base pas une maîtrise en histoire sur des sentiments, je me suis vite tournée vers ses écrits publics où j'ai trouvé tout un système d'idées et de valeurs qui méritait d'être étudié, d'autant plus qu'il avait été négligé par l'historiographie jusque-là.

Ce mémoire porte sur l'idéologie de Joséphine Marchand-Dandurand, telle que formulée dans ses articles, conférences et dans ses écrits personnels. Il se veut une espèce de radiographie de sa pensée sur quatre thèmes. Je me suis premièrement demandée si Joséphine Marchand-Dandurand pouvait ou non être considérée comme féministe. Puis, je me suis questionnée sur sa position dans le débat de société qui opposait, à son époque, la tradition et la modernité et sur son rapport aux idées libérales. Enfin, j'ai voulu savoir quelle place prenait le nationalisme dans sa pensée.

En suivant le fil de ces question, j'en suis arrivée à tracer ce portrait d'une journaliste très engagée dans le mouvement féministe-maternaliste, généralement ouverte à la modernité, qui adhérerait aux idées libérales et pour qui le nationalisme était fondamental. Comme rien n'est tranché dans le monde des idéologies, je soulignerai, dans ce mémoire, les éléments contradictoires et évolutifs de la pensée de Joséphine Marchand-Dandurand et je tenterai d'observer comment ses idées sur chaque thème s'articulaient entre elles. Je ne perdrai pas de vue son appartenance à une classe sociale, la bourgeoisie, qui avait une position privilégiée à sauvegarder dans la société. À la fin de l'exercice, je serai en mesure de situer la journaliste parmi quelques intellectuels de son temps sur l'échiquier des idéologies.

¹ Joséphine Marchand, *Journal intime, 1879-1900*, Montréal, Éditions de la Pleine Lune, 2000, 274 pages.

Avant d'entrer dans le cœur du sujet, ce mémoire propose un chapitre biographique qui veut rassembler toutes les informations existantes – et accessibles – sur Joséphine Marchand-Dandurand. En effet, il m'a semblé essentiel de tracer un portrait clair du personnage avant de m'aventurer dans les méandres de son idéologie, car les idées d'un individu ne peuvent être prises indépendamment du milieu dans lequel il a grandi, de l'instruction qu'il a reçue, des gens qu'il a fréquentés, de ses lectures, de ses voyages, des épreuves qu'il a traversées et des événements qui ont marqué sa vie.

Étudier l'idéologie de cette pionnière du journalisme féminin me paraît aujourd'hui pertinent, car peu de femmes ont été objets d'études en histoire des idées au Québec. En outre, très peu de travaux sur les féministes de la première vague ont été entrepris depuis les années 1970 et les ouvrages sur les femmes libérales au tournant du siècle sont à peu près inexistantes. Ce mémoire vient donc ajouter de l'eau au moulin de l'histoire intellectuelle, de l'histoire des femmes et du féminisme et de l'histoire du journalisme au Québec.

CHAPITRE 1 : PROBLÉMATIQUE, HISTORIOGRAPHIE ET SOURCES

Dans ce premier chapitre, nous présenterons tout d'abord le sujet de notre mémoire de maîtrise, en exposant la problématique et les hypothèses qui ont guidé notre recherche. Par la suite, nous examinerons ce que les chercheurs en sciences humaines (essentiellement en histoire et en études littéraires) ont déjà écrit sur Joséphine Marchand-Dandurand et sur l'histoire des idéologies au tournant du XXe siècle, afin de pouvoir situer notre mémoire dans l'historiographie existante. Finalement, nous nous attarderons à présenter les sources sur lesquelles nous avons appuyé cette recherche et la méthode de travail qui nous a guidée.

1.1 Problématique et hypothèses

Ce mémoire s'intéresse à Joséphine Marchand-Dandurand (1861-1925), pionnière du journalisme féminin, créatrice du premier magazine canadien-français destiné aux femmes, *Le Coin du feu* (1893-1896) et fondatrice d'une association qui distribuait des livres dans les campagnes, l'œuvre des Livres gratuits. Il vise à mieux connaître cette influente bourgeoise négligée jusqu'ici par l'historiographie, mais surtout à définir son idéologie afin de pouvoir la positionner parmi ses contemporains sur l'échiquier idéologique de son temps.

Nous avons choisi de nous concentrer sur la problématique de l'idéologie de Joséphine Marchand-Dandurand parce que nous avons senti un grand décalage entre ce que les historiens avaient écrit à ce sujet et ce que nous observions à la fréquentation de ses écrits. En effet, si les auteurs qui se sont intéressés à la journaliste l'ont définie comme une femme essentiellement conservatrice au féminisme timoré, à la lire, nous avons plutôt le sentiment d'être en présence d'un esprit libéral, favorable à la modernité et à l'élargissement de la sphère d'action des femmes. La grande question qui a guidé notre recherche a donc été celle-ci : quelles étaient les idées de Joséphine Marchand-Dandurand ? Cette interrogation était précédée dans notre esprit par une autre question à laquelle nous devons répondre en amont : qui était Joséphine Marchand-Dandurand ? En effet, nous nous devons de connaître cette femme, le milieu dans lequel elle avait grandi, l'éducation qu'elle avait reçue, les influences

de sa jeunesse et surtout les projets qui l'avaient animée, avant de pouvoir définir avec précision son idéologie.

Ce mémoire de maîtrise pose cinq hypothèses principales qu'il tentera de démontrer au fil des pages. Premièrement, il veut montrer que la plupart des entreprises menées par Joséphine Marchand-Dandurand sur la place publique visaient un but principal : élever le niveau intellectuel des Canadiens français. Deuxièmement, il prétend que Joséphine Marchand-Dandurand adhérait pleinement au mouvement féministe maternaliste et qu'elle en était même une figure de proue au Canada français. Troisièmement et quatrièmement, il avance que la journaliste était plus pro-moderne que traditionaliste et plus libérale que conservatrice (sauf sur le plan social), contrairement à ce qu'on en a dit jusqu'ici. Cinquièmement, ce mémoire soutient que le nationalisme était un élément central dans l'idéologie de Joséphine Marchand-Dandurand et que ce nationalisme était, chez elle, non défensif et ouvert sur le monde.

1.2 Revue historiographique

1.2.1 Joséphine Marchand-Dandurand

Bien qu'elle ait laissé des centaines d'articles, un journal intime et des écrits personnels qui font d'elle un sujet en or pour les chercheur(se)s en histoire et en études littéraires, Joséphine Marchand-Dandurand n'a fait l'objet que de très peu de travaux. À notre connaissance, seuls deux ouvrages portent spécifiquement (mais, dans un cas, pas exclusivement) sur elle. Le premier, écrit par Laurette Cloutier en 1942, s'intitule *Bio-bibliographie de Madame Raoul Dandurand* et consiste en une courte biographie suivie d'une liste exhaustive des écrits de la journaliste¹. Le second, écrit en 1980 par Diane Thibeault, est un mémoire de maîtrise qui s'intéresse aux brèches dans l'idéologie des deux sphères chez deux journalistes de la fin du XIXe siècle, Joséphine Marchand-Dandurand et Robertine Barry². Outre ces deux ouvrages, Joséphine Marchand-Dandurand apparaît dans quelques dictionnaires d'auteurs et recueils de

¹ Laurette Cloutier, *Bio-bibliographie de Madame Raoul Dandurand*, Montréal, École de bibliothécaires de l'Université de Montréal, 1942, 55 pages.

² Diane Thibeault, *Premières brèches dans l'idéologie des deux sphères. Joséphine Marchand-Dandurand et Robertine Barry, deux journalistes montréalaises de la fin du XIXe siècle*, Mémoire de M.A (Histoire), Université d'Ottawa, 1980. 126 pages.

portraits de femmes ainsi que dans des articles des historiennes Nadia Fahmy-Eid, Yolande Pinard et Marie-Aimée Cliche, datant de la décennie 1980, et portant, de manière générale, sur les revues féminines et le féminisme de la première vague.³

L'auteure de *Bio-bibliographie de Madame Raoul Dandurand*, Laurette Cloutier, est une diplômée de l'École de bibliothécaires de l'Université de Montréal. Son ouvrage, écrit en 1942, soit seulement 17 ans après la mort de celle qu'elle étudie, s'inscrit clairement dans une démarche de conservation. Il répertorie tous les écrits publics de Joséphine Marchand-Dandurand sous ses différents noms de plume, tant les articles de journaux et de magazines que les pièces de théâtre, saynètes, contes, conférences et recueils de textes. Il dresse aussi une liste qui se veut exhaustive des sources à consulter pour en savoir plus sur la fondatrice du *Coin du feu*, dont des textes présentés à la radio de C.K.A.C., des extraits d'almanachs, de livres, des articles de journaux. Cet ouvrage comprend aussi une courte biographie de Joséphine Marchand-Dandurand. Accessible sur microfilm à la bibliothèque de bibliothéconomie de l'Université de Montréal, il devrait servir de point de départ à tout chercheur qui s'intéresse à Joséphine Marchand-Dandurand.

Près de quarante ans après que Laurette Cloutier se soit penchée sur la vie et l'œuvre de cette pionnière du journalisme au féminin, une étudiante en histoire de l'Université d'Ottawa s'y est à son tour intéressée, en suivant une démarche très différente. En effet, Diane Thibeault a rédigé un mémoire de maîtrise qui avait pour but d'observer les forces du changement à l'œuvre dans les mentalités au XIXe siècle à travers les écrits de deux femmes journalistes, Joséphine Marchand-Dandurand et Robertine Barry. Diane Thibeault a consulté le journal intime de Joséphine Marchand-Dandurand et d'autres écrits personnels en plus de ses articles de journaux et de magazines et de ses écrits littéraires pour mener son analyse. Elle s'est aussi basée sur quelques travaux en histoire des femmes au Canada et au Québec⁴, une branche de l'histoire qui en était encore à ses débuts. Le mémoire non publié *Premières brèches dans*

³ Nadia Fahmy-Eid, «La presse féminine au Québec (1890-1920): une pratique culturelle et politique ambivalente», dans Yolande Cohen, dir. *Femmes et politique*, Montréal, Éditions du jour, 1981, pp.101-115 ; Yolande Pinard, «Les débuts du mouvement des femmes à Montréal, 1893-1902», Dans Marie Lavigne et Yolande Pinard, *Travailleuses et féministes*, Montréal, Boréal, 1983, pp.177-198 ; Marie-Aimée Cliche, «Droits égaux ou influence accrue? Nature et rôle de la femme d'après les féministes chrétiennes et les antiféministes au Québec 1896-1930», *Recherches féministes*, 2, 2 (1989), pp. 101-119.

⁴ Catherine Cleverdon, *The Women Suffrage Movement in Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 1974, 324 pages ; Marie Lavigne et Yolande Pinard, *Les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Éditions du Boréal Express, 1977, 214 pages ; Susan Mann Trofimenkoff et Alison Prentice, dir., *The Neglected Majority : Essays in Canadian Women History*, Toronto, McLelland and Stewart, 1977, 192 pages.

l'idéologie des deux sphères. Joséphine Marchand-Dandurand et Robertine Barry, deux journalistes montréalaises de la fin du XIXe siècle montre que les deux journalistes, en particulier Joséphine Marchand-Dandurand, étaient fortement imprégnées de l'idéologie des deux sphères, mais que leurs écrits sont tout de même révélateurs des forces évolutives à l'œuvre dans leur société et qu'elles ont pavé la voie aux changements idéologiques qui auraient lieu au cours des décennies ultérieures. En ce qui a spécifiquement trait à Joséphine Marchand-Dandurand, Diane Thibeault en fait un portrait où le conservatisme domine toutefois sur les idées nouvelles et modernes :

Si on veut faire un bilan, il semble que Joséphine Marchand-Dandurand ne se libère à peu près jamais de l'idéologie des deux sphères. Celle-ci est toujours présente, même dans ses arguments qui réclament des changements. (...) Joséphine Marchand-Dandurand parle encore plus souvent de devoirs (devoirs des journalistes, des écrivains, des femmes qui ont du temps libre...) que de droits. Elle limite ses exigences au droit de parole, surtout dans le domaine des arts et lettres, au droit de parler en public et à celui d'être traité avec respect dans la famille.⁵

Dans les recueils de portraits que sont *Brèves apologies de nos auteurs féminins*, de Georges Bellerive, *Portraits de femmes*, d'Anne-Marie Gleason, *Québécoises d'hier et d'aujourd'hui* de Robert Prévost et *Ces femmes qui ont bâti Montréal*⁶, l'on retrouve des résumés biographiques très brefs de la vie de Joséphine Marchand-Dandurand. On retrouve aussi un court résumé de sa carrière littéraire dans le *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*⁷ et un compte-rendu de la plupart de ses écrits littéraires dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*⁸. Son journal intime est décrit dans *Je me souviens. La littérature personnelle au Québec (1860-1980)*⁹. Dans les ouvrages ci-mentionnés, on s'intéresse davantage à la vie et à l'œuvre de Joséphine Marchand-Dandurand qu'à son idéologie, mais quand Laurent Mailhot analyse son recueil *Nos travers*, dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, il souligne son «humanisme chrétien, néo-classique, paternaliste, internationaliste, [qui] tient en un code de bienséances» et il ajoute que les articles de la

⁵ Thibeault, *Premières brèches dans l'idéologie des deux sphères*, p. 115.

⁶ Georges Bellerive, *Brèves apologies de nos auteurs féminins*, Québec, Librairie Garneau, 1920, pp. 23-29 ; Anne-Marie Gleason, *Portraits de femmes*, Montréal, La Patrie, 1938. Robert Prévost, *Québécoises d'hier et d'aujourd'hui*, Montréal, Stanké, 1985, pp. 152-153 ; Maryse Darsigny, *Ces femmes qui ont bâti Montréal*, Montréal, Les éditions du Remue-Ménage, 1994, p. 128.

⁷ Réginald Hamel, John Hare et Paul Wyczynski, *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, Montréal, Fides, 1976, pp. 167-168.

⁸ Lemire, Maurice, dir. *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*. Tomes 1 et 2. Montréal, Fides, 1980. 927 et 1386 pages.

⁹ Yvan Lamonde, *Je me souviens. La littérature personnelle au Québec (1860-1980)*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1983, p. 181.

journaliste «épousent (et durcissent) les formes traditionnelles du moralisme»¹⁰. Mailhot pense donc clairement être en présence d'une femme à l'idéologie conservatrice.

Dans «La presse féminine au Québec (1890-1920) : une pratique culturelle et politique ambivalente¹¹», Nadia Fahmy-Eid a pour objectif de dégager les grandes orientations de la pensée des femmes contenue dans la presse féminine entre 1890 et 1930 afin de savoir si les pionnières de la prise de parole des femmes au Canada français ont remis en question ou non les rôles et les modèles qui leur étaient proposés. Elle analyse le discours contenu dans plusieurs magazines, dont *Le Coin du feu*, *Le Journal de Françoise* et *La Bonne parole* sur quatre thèmes : la famille, le travail hors du foyer, l'éducation et la politique. Pour chaque thème, elle divise les idées avancées en deux tendances, soit les idées-forces conservatrices et les idées-forces libérales et elle identifie le magazine qui est le porte-parole le plus fréquent de chaque tendance. *Le Coin du feu* de Joséphine Marchand-Dandurand est présenté comme le porte-parole le plus fréquent des idées-forces conservatrices sur le thème de la politique. Il n'est le porte-parole le plus fréquent d'aucun autre thème.

L'article de Yolande Pinard, «Les débuts du mouvement des femmes à Montréal, 1893-1902¹²», porte quant à lui sur le Montreal Local Council of Women (MLCW) et sur les premières féministes montréalaises. Il replace dans son contexte l'émergence du mouvement féministe à Montréal, décrit les réalisations du MLCW et l'évolution des féministes francophones vers le féminisme chrétien. À travers cet article, Yolande Pinard s'intéresse à Joséphine Marchand-Dandurand en tant que figure incontournable du mouvement. Elle se base sur son journal intime et sur ses articles du *Coin du feu* pour la décrire comme une journaliste bourgeoise attachée à la conception traditionnelle du rôle des femmes, mais qui défend énergiquement, au nom de leurs qualités maternelles, la légitimité du regroupement des femmes et un élargissement de leur sphère d'action. Pinard montre le rôle que Marchand-Dandurand a joué dans l'introduction au Canada français du féminisme chrétien (une doctrine élaborée en France) en publiant des articles de cette mouvance dans *Le Coin du feu*.

¹⁰ Laurent Mailhot, «Nos Travers», dans Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome 2, pp. 775-776.

¹¹ Fahmy-Eid, «La presse féminine au Québec», pp. 101-115.

¹² Pinard, «Les débuts du mouvement des femmes à Montréal», pp. 177-198.

Pour sa part, l'historienne Marie-Aimée Cliche, dans «Droits égaux ou influence accrue? Nature et rôle de la femme d'après les féministes chrétiennes et les antiféministes au Québec 1896-1930» fait une analyse comparée du discours des féministes chrétiennes et de celui des antiféministes à la fin du XIXe siècle et dans le premier tiers du XXe siècle. Elle se penche notamment sur les discours des féministes chrétiennes Caroline Dessaulles-Béique et Marie Lacoste Gérin-Lajoie et des antiféministes Jules-Paul Tardivel et Olivar Asselin, mais elle porte une attention particulière à Joséphine Marchand-Dandurand qui présente, à son avis, «un cas spécial» par son ambivalence. Elle écrit à son propos : «Vice-présidente du Conseil national des femmes du Canada, elle admirait visiblement les réalisations des féministes anglophones (...). Mais dans les colonnes de son journal, *Le Coin du feu*, elle exposait les idées des auteurs français les plus traditionalistes sur la question des femmes, comme Lamennais et Jules Simon¹³». Joséphine Marchand-Dandurand finira par se rallier au féminisme chrétien, ajoute Cliche, mais «sa démarche illustre bien les tensions auxquelles étaient soumises les Québécoises catholiques». L'historienne estime en outre que certaines opinions de Joséphine Marchand-Dandurand «paraissent marquées au coin du sexisme le plus pur», mais qu'«il ne faut pas oublier que c'était le seul discours admissible dans le contexte socio-religieux de l'époque».¹⁴

En somme, les quelques travaux qui portent sur Joséphine Marchand-Dandurand laissent croire que la journaliste formulait des idées plutôt conservatrices, traditionalistes et moralisatrices que féministes, libérales et modernes. Ils en dressent un portrait incomplet, ne tenant pas compte, par exemple, de ses idées sur la nation. Datés pour la grande majorité des années 1970 et 1980, ces travaux ont nécessairement pris quelques rides et, à notre avis, la journaliste Joséphine Marchand-Dandurand n'occupe actuellement pas la place qui devrait lui revenir dans l'historiographie québécoise.

¹³ Cliche, «Droits égaux ou influence accrue?», p. 103.

¹⁴ Cliche, «Droits égaux ou influence accrue?», p. 115.

1.2.2 Les idéologies à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle

Pour mieux pouvoir situer notre mémoire dans l'historiographie et jauger son apport aux connaissances existantes, nous ferons ici un court bilan de ce qui a été écrit sur les idéologies de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle au Québec.

Pendant les années 1950 et 1960, les historiens ont cru que le Canada français de la fin du XIX^e siècle et du début du XXe siècle avait été d'une grande homogénéité idéologique. En effet, se citant les uns les autres, les Maurice Tremblay, Michel Brunet, Marcel Rioux et autres, ont fait le portrait d'une société dominée par le clérico-nationalisme, valorisant exclusivement le mode de vie rural et la religion. Cette interprétation, qui a perduré dans le temps, laissait croire que le libéralisme avait été pratiquement absent du paysage idéologique du tournant du siècle et permettait d'expliquer le «retard» du Québec à prendre en main sa destinée. En 1971, dans son ouvrage *Les Rouges. Libéralisme, nationalisme et anticléricalisme au milieu du XIXe siècle*, Jean-Paul Bernard allait dans le sens de ses prédécesseurs en affirmant que le véritable libéralisme avait été incapable de survivre à la disparition de l'Institut canadien et au célèbre discours de Wilfrid Laurier, sur le libéralisme à l'anglaise, prononcé en 1877. Après cette date, selon lui, «on parle à bon droit d'unanimité idéologique». «Le Québec de la deuxième moitié du XIXe siècle est dominé par la grande bourgeoisie anglophone et par une petite bourgeoisie largement rurale et étroitement liée au clergé¹⁵», écrit-il.

Il a fallu attendre la fin des années 1970 pour qu'une nouvelle génération d'historiens, les «révisionnistes», revisitent de fond en comble cette interprétation. Formés pour la plupart pendant la période effervescente de la Révolution tranquille, ces derniers ont cherché à montrer que le Québec avait connu un développement «normal», semblable à celui des autres sociétés occidentales, et qu'une pluralité d'idéologies, dont le libéralisme, se côtoyaient dans la société québécoise de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle. Ils se sont intéressés au développement de l'État, aux relations entre les anglophones et les francophones, à la vie urbaine et aux valeurs profanes. Ils ont mis l'accent sur la complexité et sur la diversité de la société québécoise, au détriment de l'influence de l'Église catholique et de l'importance de la vie rurale et des conflits ethniques. Selon Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude

¹⁵ Jean-Paul Bernard, *Les Rouges. Libéralisme, nationalisme et anticléricalisme au milieu du XIXe siècle*, Les presses de l'Université du Québec, Montréal, 1971, pp. 320-321.

Robert, dans *Histoire du Québec contemporain. De la Confédération à la crise (1867-1929)*, le Québec contemporain «est le produit d'une évolution séculaire. Pour nous, il n'y a pas de coupure nette entre une société qui serait déclarée ancienne et traditionnelle et une autre qui serait étiquetée nouvelle et moderne¹⁶».

Dans *Progrès, harmonie, liberté: le libéralisme des milieux d'affaires francophones de Montréal au tournant du siècle*, Fernande Roy va dans le même sens en examinant l'idéologie des hommes d'affaires francophones de la métropole, contenue essentiellement dans les publications *Le moniteur du commerce* et *Le prix courant*. Ce groupe de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle, observe-t-elle, adhère à un libéralisme au cœur duquel la propriété privée est la valeur principale, car le bonheur pour eux est individuel et passe par l'acquisition de biens matériels. Les hommes d'affaires francophones, selon Roy, acceptent et valorisent la modernité, cultivent un nationalisme pancanadien à la Wilfrid Laurier, veulent co-habiter en harmonie avec les anglophones, mais ne sont pas anti-cléricaux pour autant. Ils s'associeront même avec l'Église en face d'une menace commune à leur hégémonie, la classe ouvrière. Bref, dit l'historienne, «les hommes d'affaires francophones de Montréal formulent un libéralisme conservateur, au sens qu'il sert à préserver les privilèges de ces participants au pouvoir établi¹⁷».

Fernande Roy garde les mêmes orientations dans son ouvrage de synthèse *Histoire des idéologies au Québec*, en démontrant que le libéralisme a été présent de façon constante dans le paysage idéologique québécois des XIXe et XXe siècles. Un libéralisme qui, dit-elle, de contestataire au XVIIIe siècle est devenu conservateur au milieu du XIXe siècle, en se mettant au service d'une classe sociale préoccupée par le maintien de ses privilèges, la bourgeoisie. Dans cet ouvrage, elle s'intéresse aussi à l'histoire du nationalisme, une valeur «polymorphe qui épouse des idéologies diverses¹⁸» et qui sert, selon elle, à faire entériner plusieurs projets de société par la population.

Dans *Combats libéraux au tournant du XXe siècle*, les auteurs Yvan Lamonde, Réal Bélanger, Patrice A. Dutil ainsi que quelques autres vont dans le sens des révisionnistes en démontrant

¹⁶ Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain. De la Confédération à la crise (1867-1929)*, 1989 [1979], Montréal, Boréal, p. 8.

¹⁷ Fernande Roy, *Progrès, harmonie, liberté : le libéralisme des milieux d'affaires francophones de Montréal au tournant du siècle*, Montréal, Boréal, 1988, p. 282.

¹⁸ Fernande Roy, *Histoire des idéologies au Québec aux XIXe et XXe siècles*. Montréal, Boréal, 1993, p. 11.

que le dernier quart du XIX^e siècle n'a pas été, comme on l'a longtemps cru, une époque de triomphalisme conservateur et clérical. Au contraire, disent-ils, le libéralisme radical, qui s'était estompé après le discours de Laurier de 1877, s'est réaffirmé dès la fin de la décennie 1880 grâce à des hommes comme Godfroy Langlois et Arthur Buies et à des organes de presse comme *La Patrie*, *Le Canada*, *Le Réveil*. Dans son ambitieuse *Histoire sociale des idées au Québec (1760-1896)*, Yvan Lamonde décrit la période 1877-1896 comme celle de «l'ultime incandescence» du combat libéral-ultramontain. Cette période, montre-t-il, voit en effet plusieurs cas de censure épiscopale et voit les libéraux centrer leur combat sur la question de l'école gratuite et obligatoire¹⁹.

Selon l'historien Ronald Rudin, dans leur désir de voir le Québec comme une société normale, évoluant au même rythme que les autres, les historiens révisionnistes seraient toutefois allés un peu trop loin²⁰. À son avis, ils ont en effet gommé les particularismes de cette société, tels que l'influence de l'Église catholique, le «ruralisme» et l'anti-étatisme au profit d'aspects plus «normaux» de leur développement. «Les révisionnistes du Québec semblent craindre d'accepter les aspects singuliers de l'histoire du Québec, de peur que cela ne contredise la nouvelle image d'une société moderne, dynamique et pluraliste²¹», écrit Rudin. L'historien en appelle à une histoire post-révisionniste qui tiendrait compte des aspects singuliers de l'histoire du Québec, une histoire qui présenterait un équilibre entre la vision des historiens qui ont écrit dans les années 1950 et 1960 et la vision des révisionnistes. «(...) Sans faire passer le Québec pour bizarre, les post-révisionnistes pourraient en arriver à faire face à une histoire qui comporte des épisodes de xénophobie, l'avènement relativement lent d'une société moderne et urbaine, la présence d'une influence considérable du clergé, et une certaine réticence à consentir un pouvoir substantiel à l'État²²», écrit-il.

L'idéologie féministe a été traitée au Québec en marge des autres idéologies, généralement par des historiennes spécialisées en histoire des femmes. Cette discipline est née au début des années 1970, des questionnements suscités par l'émergence de la deuxième vague du féminisme et des bouleversements à l'intérieur de la discipline historique. Les premières

¹⁹ Yvan Lamonde, dir., *Combats libéraux au tournant du XX^e siècle*, Montréal, Fides, 1995, 285 pages ; Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec (1760-1896)*, Montréal, Fides, 2000, 572 pages.

²⁰ Voir : Ronald Rudin, «La quête d'une société normale : critique de la réinterprétation de l'histoire du Québec», *Bulletin d'histoire politique*, 3, 2 (hiver 1995), p. 36 et Ronald Rudin, *Faire de l'histoire au Québec*, Sillery, Septentrion, 1998, 278 pages.

²¹ Rudin, «La quête d'une société normale», p. 36.

²² Rudin, «La quête d'une société normale», p. 37.

historiennes des femmes, toutes à leur quête d'égalité, se sont principalement intéressées à la présence des femmes dans la sphère publique, particulièrement à celles qui avaient mené la lutte pour l'obtention de droits. Elles ont été déçues de ne pas trouver chez les féministes de la première vague cette quête égalitariste qui les animait et elles ont conclu à l'échec de leurs luttes parce qu'elles étaient inscrites au nom de la différence entre les sexes²³.

En effet, dans «Les débuts du mouvement des femmes à Montréal, 1893-1902²⁴», Yolande Pinard s'intéresse au féminisme montréalais de l'époque du Montreal Local Council of Women (MLCW). Elle montre que ce féminisme, qui ne contestait pas la division traditionnelle des rôles sociaux de sexes, s'inscrivait dans le mouvement de réforme urbaine qui voulait panser les maux causés par l'urbanisation et l'industrialisation, tels l'alcoolisme, la délinquance, la pauvreté. Elle montre aussi que si les féministes franco-catholiques ont d'abord été très proches de leurs acolytes anglo-protestantes, elles se sont peu à peu repliées sur un féminisme chrétien moins revendicateur afin de ne pas déplaire au clergé. Dans «La Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste et les revendications féministes au début du XXe siècle», Marie Lavigne, Yolande Pinard et Jennifer Stoddart s'intéressent à ce regroupement fondé par les francophones catholiques en 1907. Elles pointent du doigt les contradictions inhérentes à l'idéologie de la FNSJB pour expliquer son échec à obtenir notamment le droit de vote des femmes :

Un des paradoxes de l'idéologie de la fédération est d'avoir adhéré à une idéologie de la famille basée sur le conservatisme, tout en réclamant des droits politiques pour les femmes. Cet héritage du féminisme de revendication l'amène sans cesse à s'inscrire en faux contre l'idéologie dominante. L'abandon des luttes politiques par la fédération consacre la victoire du féminisme chrétien, seul admissible dans l'idéologie conservatrice.²⁵

Les historiennes qui ont poursuivi les recherches dans les années 1980 se sont davantage intéressées aux femmes dans la sphère privée et dans différents mouvements autres que le féminisme (éducation, mouvement ouvrier, pacifisme), elles ont découvert et valorisé la pluralité de l'expérience féminine et elles ont identifié l'existence d'une «culture féminine»²⁶.

²³ Sophie Doucet et Karine Hébert, «L'histoire du féminisme au Canada et au Québec : bibliographie sélective», *Mens*, 2, 1 (automne 2001), pp. 125-144.

²⁴ Pinard, «Les débuts du mouvement des femmes à Montréal», pp.177-198.

²⁵ Marie Lavigne, Yolande Pinard et Jennifer Stoddart, «La Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste et les revendications féministes au début du XXe siècle», dans Marie Lavigne et Yolande Pinard, dirs., *Travailleuses et féministes. Les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Boréal Express, 1983, p. 215.

²⁶ Voir, par exemple : Collectif Clio. *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*. Montréal, Le Jour éditeur, 1992 [1982], 646 pages ; Micheline Dumont et Nadia Fahmy-Eid. *Les Couventines. L'éducation des*

Avec l'émergence du postmodernisme, elles ont mis l'accent sur la multiplicité des identités des femmes, qui ne se définissaient désormais plus uniquement par leur féminité, mais aussi par la classe, l'ethnicité, la religion et l'orientation sexuelle²⁷. Et elles ont commencé à interroger le passé en termes de relations de genre, c'est-à-dire qu'elles ont cherché à savoir comment se construisait la masculinité et la féminité dans le discours et comment s'articulaient les rapports de pouvoir entre les hommes et les femmes. Comme le fait remarquer Denyse Baillargeon, toutefois, ces nouveaux courants n'ont pas fait autant d'adeptes chez les historiennes québécoises que chez les anglo-saxonnes²⁸. S'inspirant de débats sur la définition du féminisme en provenance des États-Unis, l'historienne Karine Hébert a revisité, presque 20 ans après Yolande Pinard, Marie Lavigne et Jennifer Stoddart, la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste (FNSJB). Elle a démontré que le concept de maternalisme, qui définit les mouvements féminins du début du siècle qui se caractérisent par l'utilisation de la maternité dans leur argumentation, décrit mieux l'idéologie de la FNSJB que le concept de féminisme²⁹.

1.3 Contribution de notre mémoire

En somme, après s'y être vivement intéressées dans les années 1970, les historiennes des femmes ont délaissé, par la suite, l'étude des pionnières du féminisme au profit de sujets plus révélateurs de la vie des femmes «ordinaires». Si l'on excepte le travail de Karine Hébert, «bien peu de recherches nouvelles ont été entreprises sur la première vague du féminisme depuis les années 70³⁰», dit Denyse Baillargeon. Pourtant, il convient aujourd'hui de jeter un regard neuf sur ce phénomène, un regard qui sera certes influencé par l'époque actuelle, mais

filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes, 1840-1960. Montréal, Boréal Express, 1986. 315 pages; Denise Lemieux et Lucie Mercier. *Les femmes au tournant du siècle : 1880-1940. Âges de la vie, maternité et quotidien*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989. 398 pages; Hélène Pelletier-Baillargeon, Marie Gérin-Lajoie. *De mère en fille, la cause des femmes*, Montréal, Boréal Express, 1985, 382 pages.

²⁷ Sophie Doucet et Karine Hébert, «L'histoire du féminisme au Canada et au Québec : bibliographie sélective», *Mens*, p. 126.

²⁸ L'historienne avance à ce sujet une explication possible : « (...) une partie de l'explication vient peut-être du fait que ce type d'analyse, en cherchant à abolir les dichotomies, propose une vision beaucoup plus éclatée de la société. Il s'agit là d'une manière de concevoir le social qui est plus difficilement acceptable lorsqu'on se trouve en position minoritaire, et donc vulnérable, comme le sont les Québécoises par rapport au Canada anglais et à l'ensemble de l'Amérique du Nord. » Denyse Baillargeon. «Des voies/x parallèles. L'histoire des femmes au Québec et au Canada anglais, 1970-1995», *Sextant*, 4 (1995), pp. 164-165.

²⁹ Karine Hébert, *Une organisation maternaliste au Québec, La Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste (1900-1940)*, Thèse de M.A (Histoire), Université de Montréal, 1997, 118 pages; Karine Hébert, «Une organisation maternaliste au Québec : la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste et la bataille pour le vote des femmes», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 52, 3 (hiver 1999), pp. 315-344.

³⁰ Baillargeon, «Des voies/x parallèles.», p. 161.

pas de la même manière que dans les années 1970, alors que les historiennes étaient elles-mêmes aux prises avec une lutte féministe apparentée à celle qu'elles étudiaient.

Nous n'avons pas l'ambition de revisiter ici tout le mouvement féministe dit de la «première vague», mais de diriger le projecteur vers une femme, dont la connaissance jettera un éclairage nouveau sur toute une génération de bourgeoises féministes et, nous l'espérons, motivera d'autres recherches sur ces pionnières. En plus d'ajouter une pièce au puzzle de l'histoire des femmes et du féminisme, notre mémoire intéressera les chercheurs en histoire du journalisme et s'inscrira dans l'histoire des idéologies. Il répond à l'appel de Yvan Lamonde, qui écrivait dans *Combats libéraux au tournant du XXe siècle* que dans la poursuite de l'analyse du libéralisme, «[i]l y aurait lieu de voir le libéralisme potentiel de certaines féministes, filles ou épouses de grands libéraux : Henriette Dessaulles alias Fadette, Caroline Dessaulles Béique, Joséphine Marchand-Dandurand, à titre d'exemples³¹».

1.4 Sources et méthode

Afin de dresser le portrait le plus juste possible de Joséphine Marchand-Dandurand et de son idéologie, nous avons eu recours à plusieurs types de sources. Nous avons tout d'abord dépouillé son journal intime, tel que publié en 2000 aux Éditions de la Pleine Lune et annoté par le père dominicain Edmond Robillard³². Le journal de Joséphine Marchand commence en 1879, alors qu'elle est âgée de 17 ans, et se termine en 1900, alors qu'elle a 38 ans. Il comprend 130 entrées, la majorité ayant été rédigées durant les années qui ont précédé son mariage, soit de 1879 à 1886. Le journal comporte de nombreux détails sur ses sentiments – particulièrement à l'égard de son futur mari, Raoul Dandurand – et nous en dit long sur son mode de vie, ses activités, les gens qu'elle côtoie et les idées qu'elle défend. Le père Robillard a fait un admirable travail de recherche, notamment dans les presbytères de la province, pour identifier les personnes dont Joséphine Marchand parle dans son journal intime et pour replacer dans leur contexte historique certains événements auxquels elle fait allusion. Toutefois, nous déplorons quelques erreurs de fait³³ et une notice biographique de Joséphine

³¹ Yvan Lamonde, «Pour la suite des travaux», dans Yvan Lamonde, dir., *Combats libéraux au tournant du XXe siècle*, Montréal, Fides, 1995, p. 280.

³² Marchand, *Journal intime*.

³³ On nous dit par exemple à la page 11 que l'œuvre des Livres gratuits a été créée en 1892, alors que selon le journal, sa fondation date de 1898 ; on nous dit à la page 243 que la famille Marchand comptait 7 enfants, alors

Marchand trop courte (les notices de son père et de son mari sont plus longues que la sienne – qui fait une page et demi – alors que c’est son journal intime que l’on édite ici !). Aussi, à notre connaissance, la version intégrale des recherches faites par le père Robillard n’a pas été déposée aux Archives nationales du Québec tel qu’on l’assure dans les premières pages du *Journal intime*.

Nous avons ensuite épluché les articles de Joséphine Marchand-Dandurand dans *Le Coin du feu* (1893-1896) et dans *Le Journal de Françoise* (1902-1909), en classant ses idées selon les quatre thèmes qui nous paraissaient les plus importants dans son discours et dans le discours de ses contemporains : le féminisme, le libéralisme, la modernité et le nationalisme. Dans le *Coin du feu* nous nous sommes particulièrement intéressée à ses «chroniques» mensuelles, signées madame Dandurand, dans lesquelles la journaliste réfléchit et exprime ses opinions sur les événements d’actualité locale et étrangère, la politique, le féminisme, l’art, les habitudes sociales, etc.³⁴ Nous nous sommes aussi arrêtée à ses nombreux articles signés Marie Vieuxtemps, qui portent sur les «travers sociaux» des Canadiens français et qui s’adressent en particulier, sur un ton moralisateur, aux jeunes lectrices du *Coin du feu*. Nous avons de plus porté notre attention sur les autres articles du magazine étant susceptibles de nous instruire sur l’idéologie de Joséphine Marchand-Dandurand, qu’ils soient signés par elle ou par d’autres. Nous avons laissé de côté les pages sur la mode, l’hygiène, le savoir-vivre, les conseils pratiques de cuisine et de décoration, la musique, le théâtre, les historiettes et les contes. Dans le *Journal de Françoise*, nous avons pris en considération tous les articles signés madame Dandurand (une quinzaine) et deux articles de Françoise portant sur Joséphine Marchand-Dandurand. Le recueil d’articles *Nos Travers*, qui rassemble 39 articles et deux conférences de la journaliste a aussi été analysé.

En outre, nous avons fait une lecture attentive des mémoires de Raoul Dandurand, telles que publiées aux Presses de l’Université Laval³⁵. Bien que le sénateur diplomate y parle davantage de sa vie politique que de sa vie personnelle, on y apprend tout de même quelques détails sur son épouse, notamment sur leur rencontre et sur l’influence qu’elle a eue sur sa carrière.

qu’elle en a compté 11, dont quatre sont morts en bas âge et une est morte à 16 ans. Lionel Fortin, *Félix-Gabriel Marchand*, Saint-Jean-sur-Richelieu, Éditions Mille Roches, 1979, pp. 50-54.

³⁴ Pas tous identifiés avec le titre «chronique», on compte une cinquantaine d’articles de ce type sur les quatre ans d’existence du *Coin du feu*.

³⁵ Raoul Dandurand, *Raoul Dandurand, le sénateur-diplomate, Mémoires 1861-1942*, Québec, Les presses de l’Université Laval/Institut québécois des hautes études internationales, 2000, 352 pages.

La collection Dandurand-Marchand, aux Archives nationales du Canada (ANC), à Ottawa, nous a aussi été d'une grande utilité³⁶. Les sept premières boîtes du fonds contiennent les archives de Raoul Dandurand (correspondance, coupures de journaux, discours, documents financiers, etc.). La huitième boîte, renferme les archives de la famille Marchand et en particulier de Joséphine Marchand-Dandurand. On y trouve notamment des articles de journaux portant sur la journaliste, le *Rapport de L'Oeuvre des Livre gratuits* de 1901, le manuscrit d'une pièce de théâtre, la version dactylographiée de son journal intime et quelques lettres échangées entre Joséphine et des membres de sa famille ou des amis (dont certains amis Français), qui ont ajouté à notre connaissance de la journaliste.

Finalement, nous avons consulté plusieurs œuvres littéraires de Joséphine Marchand-Dandurand, dont *Rancune*, *Contes de Noël*, *La carte postale* et *Ce que pensent les fleurs*³⁷, et des articles parus à son sujet dans les journaux et magazines montréalais de son temps. Ont ainsi été dépouillées les publications *La Presse*, *Le Canada*, *La Patrie*, *Le Canada français*, *The Montreal Daily Star*, *The Gazette*, *La Revue moderne*, entre 1895 et 1925, à l'occasion des dates importantes de la vie de Joséphine Marchand-Dandurand, comme la présentation de ses pièces de théâtre, la réception de prix et son décès.

En cours de travail, nous avons appris l'existence d'un fonds privé comprenant près de 1000 lettres écrites par Joséphine Marchand-Dandurand ou adressées à elles. Il nous a malheureusement été impossible de consulter ces lettres, qui auraient pu clarifier, préciser, voir infirmer certaines idées avancées dans ce mémoire. Ce corpus devrait être mis à la disposition des chercheurs dans un fonds d'archives publiques d'ici quelques années.³⁸

³⁶ Archives nationales du Canada, Collection Dandurand-Marchand, R8219-0-2-F (ci-après : ANC, CDM, R8219-0-2-F).

³⁷ Madame Dandurand, *Rancune, Comédie en un acte et en prose*, Montréal, C.O. Beauchemin et fils, 1896, 54 pages (accessible sur le site Internet Canadiana, de l'Institut canadien de microreproductions historiques, à l'adresse suivante : <http://www.canadiana.org/ECO/mtq?doc=02260>); Josette, *Contes de Noël*, Montréal, J. Lovell, 1889, 59 pages (accessible sur le site Internet Canadiana, à l'adresse suivante : <http://www.canadiana.org/ECO/mtq?doc=06536>); Madame Dandurand, *La carte postale : saynète enfantine*, Montréal, C.-O. Beauchemin, [1896?], 31 pages (accessible sur le site Internet Canadiana, à l'adresse suivante : <http://www.canadiana.org/ECO/mtq?doc=04889>); Madame Dandurand, *Ce que pensent les fleurs : saynète enfantine*, Montréal, Beauchemin, 1895, 14 pages (accessible sur le site Internet Canadiana, à l'adresse suivante : <http://www.canadiana.org/ECO/mtq?doc=05416>).

³⁸ Il s'agit du corpus utilisé par la chercheuse Sophie Montreuil dans Sophie Montreuil, «(Se) lire et (se) dire : Joséphine Marchand-Dandurand et la lecture (1879-1886)» dans Yvan Lamonde et Sophie Montreuil, dir., *Lire au Québec au XIXe siècle*, Montréal, Fides, 2003. Cet ouvrage n'était pas encore disponible en librairie lors du dépôt de notre mémoire.

Ce mémoire se veut le portrait d'une des premières femmes journalistes québécoises et de son idéologie. Il s'attardera aux contradictions comprises dans cette idéologie, à son évolution, à ses différences selon qu'elle est exprimée en public ou en privé, et il confrontera les gestes de la journaliste à son discours. Ce travail n'analysera toutefois pas la réception des idées de Joséphine Marchand-Dandurand, leur impact sur ses lectrices, son influence réelle, car il s'agirait d'une toute autre recherche.

Dans ces pages, nous identifierons notre personnage-sujet comme Joséphine Marchand lorsqu'il sera question de la période qui précède son mariage et nous l'appellerons Joséphine Marchand-Dandurand lorsque nous traiterons de la période qui suit son mariage, parce qu'elle-même utilisait le patronyme de son mari. Comme le terme «Québécois» pour parler des habitants de la province de Québec n'était pas encore en usage à l'époque à laquelle nous nous intéressons, nous ferons référence à ces personnes en tant que «Canadiens français». D'autre part, les associations que sont le National Council of Women of Canada (NCWC) et le Montreal Local Council of Women (MLCW) n'ayant pas, à notre connaissance, de nom officiel en français, nous utiliserons leur nom et abréviation en anglais. Finalement, il arrive à quelques reprises que des articles du *Coin du feu* ne soient pas signés. Dans ce cas, nous avons présumé que Joséphine Marchand-Dandurand en était l'auteure, étant donné qu'elle s'est occupée presque seule de ce magazine pendant quatre ans, mais nous avons identifié ces articles comme «non signés» dans les notes de bas de page.

CHAPITRE 2 : UNE FEMME, UN PROJET

2.1 Introduction

Le présent chapitre a pour but d'établir, à partir d'informations éparses, une biographie de la journaliste Joséphine Marchand-Dandurand (1861-1925). Il veut aussi montrer que le projet qu'elle a chéri le plus et qui a justifié toute son action dans la société et ses prises de parole était l'instruction des Canadiens français.

Nous nous intéresserons tout d'abord à l'enfance et à l'adolescence de Joséphine Marchand, en nous attardant au milieu familial aisé et libéral dans lequel elle a grandi, à l'éducation qu'elle a reçue, aux personnes qui l'ont influencée et aux angoisses et questionnements qui étaient les siens. Puis, nous relaterons les événements marquants de sa vie adulte, sur le plan personnel (mariage, maternité, deuils) comme sur le plan de sa carrière de journaliste, écrivaine et conférencière, sans perdre de vue le contexte historique dans lequel elle a vécu, celui de l'entrée du Canada dans une ère urbaine, industrielle et moderne¹. Au long de ce chapitre, nous nous attarderons à montrer que tous les gestes «publics» qu'elle a posés, de la fondation du *Coin du feu* à l'œuvre des Livres gratuits en passant par son implication au sein du National Council of Women of Canada (NCWC), la rédaction d'articles et la présentation de conférences, visaient un but principal : améliorer le niveau intellectuel de ses compatriotes, qu'elle jugeait très pauvre.

Inspiré en grande partie par des sources primaires, soit ses propres écrits (privés et publics) et les écrits d'hommes et de femmes de son temps, mais aussi par quelques articles et ouvrages qui se sont intéressés à elle, ce chapitre permettra de mieux comprendre le personnage qu'a été Joséphine Marchand-Dandurand avant d'aborder les principales composantes de son idéologie.

¹ Jean-François Cardin et Claude Couture, *Histoire du Canada. Espace et différences*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1996, pp. 83-101.

2.2 Enfance et adolescence (1861-1886)

Née à Saint-Jean le 5 décembre 1861, Joséphine Hersélie Henriette Marchand² est la quatrième enfant d'une famille aisée et influente qui en compte onze³. Son grand-père paternel, Gabriel Marchand⁴ (1780-1852), est originaire de Québec, mais s'est établi dans la région de Dorchester (ancien nom de Saint-Jean-sur-Richelieu) en 1803, où il a ouvert des entrepôts de bois pour sa prospère maison de commerce. Il a épousé en seconde noce Mary Macnider, une anglo-protestante d'origine écossaise avec qui il a eu six enfants. Le cadet de la famille, Félix-Gabriel Marchand⁵, est né en 1832 sur la terre familiale au bord de la rivière Richelieu, le domaine Beauchamps. Il a été élevé par sa mère dans la langue anglaise avant d'étudier en français. Devenu notaire, il a épousé Marie-Hersélie Turgeon, de Terrebonne et s'est installé avec sa femme et ses enfants –dont la petite Joséphine– sur le domaine familial dont il a hérité à la mort de son père. Très impliqué dans sa région en tant que cultivateur, notaire, journaliste, écrivain et politicien, Félix-Gabriel Marchand y a fondé⁶ en 1860 un journal d'allégeance libérale, le *Franco-canadien*. Idéologiquement, il faisait partie des libéraux modérés de l'Institut canadien-français, où se regroupaient les anciens «rouges» demeurés fidèles à l'Église catholique⁷.

Joséphine Marchand passe les huit premières années de sa vie au domaine Beauchamps, puis, en 1869, emménage avec sa famille dans une grande maison de briques rouges au cœur de

² Nom inscrit sur son acte de naissance. Lionel Fortin, *Félix-Gabriel Marchand*, St-Jean-sur-Richelieu, Éditions Milles Roches, 1979, p. 51.

³ Ce chiffre tient compte de tous les enfants nés du couple Hersélie et Félix-Gabriel Marchand, même ceux qui sont morts en bas âge. Fortin, *Félix-Gabriel Marchand*, pp. 50-54. Dans l'ordre chronologique de leur naissance, il s'agit de Félix (2 juillet 1855- 5 août 1855), Eugénie (1856-1926), Gabriel (1859-1910), Elodie (1860-1876), Joséphine (1861-1925), Hélène (1863-1953), Ida (1865-1951), Edouard (28 avril 1866- 1^{er} août 1866), Lin (23 septembre 1867- 17 juillet 1868), Ernestine (1869-1943) et Alexandre (28 février 1871- 21 juin 1871).

⁴ Lionel Fortin, «Gabriel Marchand», *Dictionnaire biographique du Canada*, volume VIII, Les Presses de l'Université Laval et University of Toronto Press, Québec et Toronto, 1985, pp. 681-683.

⁵ Michèle Brassard et Jean Hamelin, «Félix-Gabriel Marchand», *Dictionnaire biographique du Canada*, volume XII, de 1891 à 1900, Les Presses de l'Université Laval et University of Toronto Press, Québec et Toronto, 1990, pp. 754-759 et Fortin, *Félix-Gabriel Marchand*, p. 26.

⁶ En collaboration avec son ami Charles Joseph Laberge,

⁷ L'Institut canadien-français est «une association littéraire et politique modérée formée de libéraux qui avaient déserté l'Institut canadien en 1858 en raison, entre autres, de son radicalisme». Wilfrid Laurier en fut membre à partir de 1861. - Réal Bélanger, «Le libéralisme de Wilfrid Laurier : évolution et contenu (1841-1919)», dans Yvan Lamonde, dir. *Combats libéraux au tournant du XXe siècle*, Montréal, Fides, 1995, p. 50.

Saint-Jean, où Félix-Gabriel loge son étude de notaire⁸. La maison des Marchand est une véritable fourmilière. En effet, outre la famille immédiate de Félix-Gabriel, y vivent deux parentes éloignées d'origine américaine, Miss Hetty et Miss Sally⁹ et, pendant un certain temps, «tante Laberge¹⁰» et ses cinq enfants, sans compter les domestiques. Le dimanche, le cheval familial «Tom Marchand», emmène Joséphine et sa famille à l'église catholique et laisse d'autres membres du ménage à l'église protestante¹¹. C'est dans ce climat hétéroclite que Joséphine Marchand apprend la tolérance, qui sera l'une de ses valeurs phares à l'âge adulte.

La jeune fille est pensionnaire pendant dix ans au couvent des soeurs de la congrégation Notre-Dame à Saint-Jean¹². Elle a peu écrit à propos de son expérience de couventine, mais cette dernière ne semble pas avoir été particulièrement désagréable puisqu'en juillet 1879, à 17 ans, elle confie à son journal «envisage[r] sans trop de déplaisir une dernière année d'études, comme pensionnaire»¹³. En revanche, plusieurs années plus tard, elle affirme vouloir épargner à sa fille les «douceurs du pensionnat que j'ai si peu appréciées, pour ma part»¹⁴ (avant de se résigner à l'y envoyer quand même). Comme les matières enseignées et les méthodes varient très peu d'une congrégation religieuse à l'autre au 19^e siècle, on suppose que Joséphine acquiert au couvent des connaissances de base en religion, en français et en anglais, en histoire, en géographie et en arithmétique à l'intérieur d'un cadre éducatif très strict¹⁵. Cependant, ce n'est pas au couvent, mais au sein de la maison familiale, qu'elle assimile la plus grande part de son bagage culturel et idéologique.

⁸ La maison, qui fut rachetée par son gendre Raoul Dandurand en janvier 1898, existe toujours au 126, rue Saint-Charles, à Saint-Jean-sur-Richelieu. (Voir photos en Annexe 1)

⁹ Miss Hetty et Miss Sally, explique Joséphine dans son journal, étaient respectivement belle-sœur et tante de son grand-père paternel. Elles vivaient avec F.-X. Marchand depuis la mort des parents de ce dernier. Elles sont décédées dans la maison de briques rouges. Marchand, *Journal intime*, p. 157 (2 novembre 1897).

¹⁰ Marie Olive Turgeon, cousine de Hersélie et épouse de Charles-Joseph Laberge, co-fondateur avec F.-X. Marchand du Franco-Canadien, s'était réfugiée chez les Marchand avec ses cinq enfants à la mort de son mari en 1874. Marchand, *Journal intime*, p. 157 (2 novembre 1897) et Fortin, *Félix-Gabriel Marchand*, p. 65.

¹¹ La région de St-Jean avait accueilli beaucoup de loyalistes, ce qui explique la présence d'au moins une église protestante au village. Madame Dandurand, «Quand j'étais petite...», *Le journal de Françoise*, 5^e année, no 11 (1^{er} septembre 1906), pp. 163-164.

¹² Marchand, *Journal intime*, p. 187 (10 janvier 1898) et Thibeault, *Premières brèches dans l'idéologie des deux sphères*, p. 24.

¹³ Marchand, *Journal intime*, p. 16 (20 juillet 1879).

¹⁴ Marchand, *Journal intime*, p. 150 (7 août 1889).

¹⁵ «(...) la formation des filles, au 19^e siècle, était d'abord axée sur l'apprentissage et l'approfondissement des langues et, en premier lieu, du français. Les sciences exactes sont presque absentes de cette formation : seules les mathématiques sont enseignées de façon constante.» Micheline Dumont et Nadia Fahmy-Eid, *Les couventines. L'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes 1840-1960*, Montréal, Boréal Express, 1986, p. 91.

En effet, on lit énormément dans la maison de la rue Saint-Charles et parfois, Joséphine monte se coucher la dernière pour prolonger sa lecture. Grâce aux livres qu'elle se procure sur les «hautes tablettes de la bibliothèque paternelle», elle fréquente Chateaubriand, Victor Hugo, Alphonse de Lamartine, etc.¹⁶ Quant aux auteurs canadiens, qu'elle lit aussi avec enthousiasme, elle a de temps en temps la chance de les croiser... dans son salon. En effet, chez les Marchand, on reçoit des gens des milieux culturel, mais aussi politique, que fréquente activement le journaliste et écrivain Félix-Gabriel Marchand. C'est ainsi que Joséphine côtoie sous son propre toit le libéral Honoré Mercier, qui sera premier ministre du Québec entre 1886 et 1891 ; le grand poète Louis Fréchette ; l'ultramontain Mgr Bourget, adversaire idéologique de son père, et beaucoup d'autres personnages importants qui, chacun à leur manière, la sensibilisent aux enjeux et débats de son temps¹⁷. Très tôt, elle se mêle aux conversations des grands : «Comme j'aime l'étude et que je suis les événements politiques de mon pays et de la France, je constate que les personnes instruites aiment assez à causer avec moi (...)»¹⁸, confie-t-elle à son journal.

Sans risque de se tromper, on peut dire que Félix-Gabriel Marchand, par son implication dans la société, est un modèle marquant pour sa fille Joséphine. En ne la tenant pas à l'écart de sa bibliothèque ni de ses invités et de leurs discussions, il lui transmet surtout les valeurs qui l'accompagneront toute sa vie : l'amour de la culture, l'amour de la patrie et des idées libérales. Quant à sa mère, Hersélie Marchand, qui a étudié au Couvent Saint-Roch, à Québec¹⁹, qui aime lire et s'occuper d'œuvres charitables, elle est plutôt pour Joséphine un anti-modèle, celle à qui elle ne veut pas ressembler. En effet, avec son caractère dépressif et sa capacité à «noircir la nuit même», elle a, selon Joséphine, «ruiné la joie de toute une génération d'enfants»²⁰.

Le fait d'être un terreau intellectuel fertile n'empêche pas la maison Marchand d'être le théâtre de drames courants au 19^e siècle, comme les épidémies et la mortalité infantile. Cinq des frères et sœurs de Joséphine et deux des enfants Laberge y meurent avant d'avoir atteint

¹⁶ Marchand, *Journal intime*, pp. 16-15 (18 juillet 1879). Pour en savoir plus sur Joséphine Marchand-Dandurand, lectrice, on consultera avec profit l'article de Sophie Montreuil, «(Se) lire et (se) dire : Joséphine Marchand-Dandurand et la lecture (1879-1886)», *op. cit.*

¹⁷ Voir notamment Madame Dandurand, «Chagrin d'enfant», *Le journal de Françoise*, 7^e année, no 6 (samedi 20 juin 1908), pp. 87-88 ; Marchand, *Journal*, p. 23 (8 août 1882).

¹⁸ Marchand, *Journal intime*, p. 21 (27 juillet 1882).

¹⁹ Fortin, *Félix-Gabriel Marchand*, p. 45.

²⁰ Joséphine Marchand fera de multiples allusions au caractère dépressif de sa mère dans son journal : Marchand, *Journal intime*, p. 76 (1^{er} mai 1884), p. 192 (13 janvier 1898) et p. 197 (17 janvier 1898).

l'âge adulte, dont Élodie Marchand, qui décède à l'âge de 16 ans en 1876²¹. De plus, tous les enfants Marchand, à l'exception de Joséphine, combattent les fièvres typhoïdes²². La mortalité en couches, très fréquente à l'époque²³, ne frappe pas entre les murs de la maison, mais plusieurs accouchements difficiles s'y déroulent et Joséphine assiste à celui de sa sœur Eugénie, qui lui fait perdre, pour longtemps, ses illusions sur la vie d'épouse et la maternité, dont elle comprend en cet instant toutes les misères et les sacrifices. Le lendemain de l'événement, deux mois avant ses noces, elle confie à son journal intime :

Je crois que j'ai vieilli de bien des jours en un seul, et qu'une foule de mes illusions ont vu la mort, hier. (...) Quelle déception que la vie ! Que la femme est donc mille fois victime ! C'est à se désoler d'être au monde. (...) Quand j'entendais les gémissements d'Eugénie ou que, sans rien entendre, je savais qu'elle subissait là-haut, un intolérable martyr ; quand je voyais son mari naturellement ému et bouleversé, mais parlant de son supplice comme d'un fait acquis (...); quand je voyais maman, qui a eu sa large part de ces angoisses, souffrir moralement, pâlir d'inquiétude, pleurer d'émotion de voir son enfant aux prises avec la douleur qu'elle a si bien connue, tout mon être tremblait de dégoût, de terreur et je me demandais : «Qu'a donc fait la femme pour mériter tout cela ?»²⁴

C'est à l'âge de 17 ans que Joséphine, qui a une «légère inclination vers la littérature²⁵», commence à rédiger son journal intime²⁶ et à publier, sous le pseudonyme de Josette²⁷, des articles et historiettes dans *Le Franco-canadien* et *L'opinion publique*, deux journaux libéraux. À cette époque où une seule autre femme, Laure Conan (Félicité Angers), est connue pour savoir manier la plume²⁸, son talent en surprend plus d'un. Il faut toutefois préciser que, bien que la qualité de sa plume soit indéniable, les textes de la jeune femme seraient fort probablement restés dans ses tiroirs si elle n'avait pas reçu les encouragements et l'aide de

²¹ Marie Sophie Élodie Marchand, sœur aînée de Joséphine, est morte le dix septembre 1876 et a été inhumée à Saint-Jean trois jours plus tard. La cause de sa mort n'est pas mentionnée, mais on sait que les épidémies de fièvres typhoïdes et de diphtérie étaient fréquentes à l'époque. —Fortin, *Félix-Gabriel Marchand*, p. 51 et Marchand, *Journal*, p. 157 (2 novembre 1897).

²² Marchand, *Journal intime*, p.202 (6 avril 1898).

²³ «Que de gens meurent autour de nous depuis quelques temps. Dans notre seul village, depuis une quinzaine de jours, six ou sept jeunes femmes sont mortes de la même cause. Pauvres jeunes mères martyres ! Que Dieu les admette au bonheur parfait.» — Marchand, *Journal intime*, p. 79 (11 mai 1884).

²⁴ Marchand, *Journal intime*, p.121 (16 novembre 1885).

²⁵ Marchand, *Journal intime*, p. 17 (20 juillet 1879).

²⁶ Pour une description technique du *Journal intime*, voir : Yvan Lamonde, *Je me souviens, La littérature personnelle au Québec*, p. 181.

²⁷ Elle utilisera durant sa carrière quelques pseudonymes, dont Josette, Josephite, Météor et Marie Vieuxtemps.

²⁸ Selon Line Gosselin, il y avait en fait huit femmes journalistes francophones actives entre 1880 et 1885 : Félicité Angers (*Revue canadienne* et *Nouvelles soirées canadiennes*, à partir de 1881), Éva Circé-Côté (*Le monde illustré*, à partir de 1884), Blanche Gagnon (*Le Soleil*, à partir de 1880), Alice et Hermine Lanctôt (*Le monde illustré*, à partir de 1884), Joséphine Marchand (*Le Franco-canadien*, à partir de 1878), Alice Pépin (*Le monde illustré*, à partir de 1884), V.H. Tousignant (*L'Union des Cantons-de-l'Est*, à partir de 1884). —Line Gosselin, *Les journalistes québécoises, 1880-1930*, Montréal, collection RCHTQ Études et documents, no 7, 1995, pp. 129-148.

son influent père. Un grand ami de ce dernier, Honoré Mercier, intercède souvent lui aussi pour lui permettre de publier ses articles²⁹. Bientôt, elle écrit une petite pièce de théâtre qui est jouée devant la bonne société de Saint-Jean³⁰ et à laquelle assiste Raoul Dandurand, un jeune militant libéral qui a lu quelques textes de Josette. Les jeunes gens font connaissance à cette occasion et Raoul est fort impressionné par la culture de Joséphine :

À notre première rencontre, j'avais le *Courrier des États-Unis* à la main ; elle me demanda si je m'intéressais aux choses de France ; je lui dis combien me passionnaient les débats de la Chambre française, que j'étais en train de lire les trente volumes de Thiers sur la Révolution, le Consulat et l'Empire, et que j'étais partisan de la république. Tout de suite, je m'aperçus qu'elle était très au courant de tout ce qui concernait la France ; elle lisait, m'expliqua-t-elle, les journaux français que recevait son père, M. Marchand. (...) Le côté sérieux de la vie l'intéressait beaucoup plus que toutes les distractions mondaines dont elle aurait pu profiter.³¹

Raoul Dandurand et Joséphine Marchand ont exactement le même âge et beaucoup d'affinités. En effet, ils partagent une grande admiration pour les chefs républicains de France et, au tout début de leur relation, ne parlent ensemble que de politique, ce qui fait rigoler l'entourage de la jeune femme³². Dandurand tombe tout de suite sous le charme de cette femme de petite taille au teint pâle et aux cheveux très noirs³³. À son contact, Joséphine sent fondre un peu, mais pas complètement, les réticences que lui inspire le mariage, dont elle pressent qu'il peut être le tombeau de ses ambitions. Le côté romantique de la chose l'attire malgré elle et dans son journal, elle se met à scruter ses sentiments – changeants – à l'égard de Raoul Dandurand. Un jour, elle est heureuse de le voir, le lendemain, elle s'inquiète de se sentir complètement indifférente à son égard ; un soir elle apprécie ses tendres attentions et l'autre elle regrette qu'il ne soit pas plus indépendant.

Or, outre la peur du mariage qu'entretient Joséphine, deux obstacles menacent son union avec Raoul Dandurand. Le premier porte le nom de Jules-Guillaume Prévost, un jeune et charmant médecin de Saint-Jérôme qui fait une cour assidue à la journaliste. D'abord troublée par lui et par le sentiment «vif et presque irrésistible» qu'il lui inspire, Joséphine a vite fait de lui préférer Raoul Dandurand, avec qui elle partage des «sympathies d'âmes» et une

²⁹ Honoré Mercier, en effet, «tient absolument à être l'intermédiaire entre la rédaction de *L'Opinion publique* et moi», écrit Joséphine dans son journal. - Marchand, *Journal intime*, p. 40 (29 avril 1883).

³⁰ Marchand, *Journal intime*, p. 23 (8 août 1882).

³¹ Dandurand, *Mémoires*, pp. 47-48.

³² Marchand, *Journal intime*, p. 23 (8 août 1882).

³³ Cette description physique de Joséphine Marchand-Dandurand a été faite par sa nièce, Mlle Hélène Grenier, à la radio de C.K.A.C. le 31 janvier 1935. Elle a été reprise par Laurette Cloutier dans sa *Bio-bibliographie de Madame Raoul Dandurand*. Cloutier, *Bio-bibliographie de Madame Raoul Dandurand*, p. 15 et p. 44.

«concordance de goûts, d'idées, de manières de voir»³⁴. Le second obstacle à leur mariage, plus abstrait mais plus sérieux que le premier, est lié à la foi de Dandurand. En effet, ce dernier a été élevé dans un milieu anticlérical, fréquente les Doutre, des «rouges» connus pour leur féroce opposition au clergé³⁵, et, s'il est catholique pratiquant, n'y met apparemment pas beaucoup de conviction³⁶. Lors d'une retraite fermée qu'elle entreprend au Sault au Récollet en mars 1884, Joséphine doit promettre à son directeur de retraite de ne pas épouser M. Dandurand si elle n'est pas «moralelement convaincue qu'il sera un bon et vrai catholique» et elle se voit conseiller de choisir la vie religieuse au lieu du mariage puisqu'elle est, selon le clerc, «trop exposée à perdre la foi dans le monde». Des propositions qui lui font vivre d'horribles heures d'angoisse. «Je me rappellerai le 21 mars 1884, ou du moins ses angoisses, confie-t-elle à son journal. Je n'ai jamais autant souffert moralelement, à part mes crises nerveuses de 1881, à Québec³⁷». Il faut dire que la jeune fille s'inquiète depuis longtemps pour sa foi, qu'elle sait «chancelante³⁸». Déjà pénétrée par le doute, qu'en sera-il de son âme si elle épouse un impie ? Le passage de la retraite dans le journal de Joséphine Marchand témoigne avec éloquence de l'emprise que pouvait avoir la religion catholique sur les gens de son époque.

Joséphine Marchand est une catholique très assidue durant les semaines qui suivent cette retraite au Sault au Récollet. Elle essaie, sans réussir tout à fait pourtant, de tenir la résolution qu'elle a prise d'aller «à confesse» et de communier tous les quinze jours. Elle se sent coupable très souvent. Elle fait part de ses craintes à Raoul à propos de leur mariage et ce dernier tente par tous les moyens de la convaincre de ses bonnes dispositions religieuses. Petit à petit, il réussit à gagner sa confiance et à la libérer de ses angoisses de bonne catholique. Quelques mois plus tard, il n'est presque plus question de religion dans le journal de Joséphine. En effet, la crise spirituelle est passée et la jeune femme s'abandonne avec bonheur à la vie aussi mondaine que moderne des jeunes femmes de sa classe sociale. Les activités ne manquent pas : elle fait une excursion aux rapides de Lachine, des promenades à Montréal avec sa cousine Rachel Laberge «sous les tonnelles de feuillage du parc de la montagne que

³⁴ Marchand, *Journal intime*, p. 56 (28 février 1884).

³⁵ Joseph et Gonzalve Doutre, cousins du père de Raoul Dandurand

³⁶ Dans ses mémoires, Dandurand dit ceci : «Bien qu'élevé dans un milieu anticlérical, je ne cessai jamais de remplir mes devoirs religieux, tout en évitant la pratique de certaines petites dévotions que je jugeais puériles.» Dandurand, *Mémoires*, p. 29.

³⁷ Marchand, *Journal intime*, pp. 67-70 (22 mars 1884).

³⁸ Marchand, *Journal intime*, p. 37 (17 février 1883).

nous descendions pour aller prendre le tramway³⁹», elle participe à un pique-nique du Hunt Club où elle danse en plein air au son d'une fanfare sous un éclairage électrique et elle passe une semaine en compagnie de Raoul au très aristocratique club Shawinigan. Plus les jours passent et plus ses doutes au sujet de ses sentiments s'envolent. «Mon cher ami est venu le dix-neuf. Je l'aime de plus en plus. Quant à lui, c'est affreux comme il m'aime !⁴⁰», écrit-elle en septembre 1884. Un mois auparavant, Raoul Dandurand lui a fait sa grande demande⁴¹.

À 24 ans à peine, au jour de leur mariage, Joséphine Marchand se démarque déjà de ses contemporaines du même rang social par son talent d'auteure et sa vaste culture. Pour sa part, déjà président du Club national au même âge⁴², Raoul est promis à une belle carrière dans le domaine de la politique. Consciente que l'avenir leur sourit dans la société canadienne-française, la jeune femme se jure cependant de disputer son mari à sa carrière si cette dernière menace de porter ombrage à leur bonheur. « (...) je préfère une renommée moins éclatante et une douce et heureuse quiétude intérieure à toutes les éventualités retentissantes de la politique⁴³», écrit-elle un peu plus d'un an avant de se marier. La future «sénatrice» ne peut encore imaginer qu'elle prendra féroce goût à la vie publique et que c'est elle qui poussera son mari dans l'arène !

2.3 Vie adulte (1886-1925)

Joséphine Marchand et Raoul Dandurand se marient le 12 janvier 1886, en l'église de Saint-Jean⁴⁴. Ils partent aussitôt après la cérémonie pour New York, destination de leur voyage de noces, un rituel nouvellement en vogue chez les bourgeois⁴⁵. Leur première nuit à l'hôtel St. Stephens⁴⁶ est un véritable cauchemar pour ces jeunes gens qui ne se sont jamais retrouvés dans une telle intimité auparavant et à qui, dans ce siècle victorien, on n'a peut-être pas

³⁹ Marchand, *Journal intime*, p. 81 (12 juin 1884).

⁴⁰ Marchand, *Journal intime*, p. 88 (21 septembre 1884).

⁴¹ Marchand, *Journal intime*, pp. 82-83 (3 septembre 1884).

⁴² Dandurand, *Mémoires 1861-1942*, p. 1.

⁴³ Marchand, *Journal intime*, p. 93 (1^{er} novembre 1884).

⁴⁴ Fortin, *Félix-Gabriel Marchand*, p. 51.

⁴⁵ Lemieux et Mercier, *Les femmes au tournant du siècle*, p. 164.

⁴⁶ Selon les notes d'Edmond Robillard dans le *Journal intime*, cet hôtel était situé au 46 Est, 11^e rue et coûtait 1\$ par jour. Marchand, *Journal intime*, p. 258.

enseigné le «fonctionnement»⁴⁷ des choses. La jeune femme témoigne de manière sensible de ce que plusieurs jeunes épouses ont dû vivre à son époque :

Aussi, quand le soir du 12, un domestique de l'hôtel St. Stephens nous introduisit dans une jolie chambre qui devait nécessairement, irrémissiblement nous être commune, j'étais hébétée, défaillante de peur et de révolte. Quoique Raoul parut calme et aisé, il souffrait tout autant que moi, car il voyait ma détresse. Il s'éloigna, ostensiblement, pour voir aux bagages. Je me déshabillai à la hâte et me mis au lit. (...) Je lui dis bonsoir et m'enfouis dans mon oreiller. (...) Je sommeillai toute la nuit, jusqu'à quatre heures du matin, d'un sommeil nerveux et agité. Raoul, lui, passa la nuit la plus terrible qu'il ait jamais passée, dit-il. Les terribles angoisses qui l'avaient empoigné au moment où il attendait que je me misse au lit, ne l'avaient pas laissé un moment.⁴⁸

Si la première nuit est difficile, le reste du voyage de noces de cinq jours est «d'un ravissement céleste», selon le journal. Raoul Dandurand fait preuve de patience et de douceur avec sa jeune épouse, allant jusqu'à lui proposer de ne rester «qu'amoureux» pendant un an. Finalement, Joséphine est «devenue sa femme» huit jours après leur mariage⁴⁹.

À leur retour, le couple s'installe à Montréal et l'adaptation à sa nouvelle vie n'est pas facile pour la romantique Joséphine, nouvelle «madame Dandurand», qui trouve triste, par exemple, de se faire prosaïquement rappeler par son mari d'aller porter le linge chez la blanchisseuse⁵⁰... Trois mois après leur mariage, toutefois, elle écrit dans son journal que son bonheur, n'ayant cessé de croître, est «arrivé à un degré suprême». Amoureuse de son mari, chérie par lui, la jeune femme s'épanouit sur tous les plans puisque Raoul ne voit pas d'inconvénient à ce qu'elle poursuive sa carrière de journaliste. Ainsi, elle écrit chaque semaine un article pour un journal vraisemblablement destiné aux Canadiens français expatriés aux États-Unis, *Le Ralliement*. Une ombre plane néanmoins sur son bonheur : la peur de voir arriver un enfant, un «intrus» selon ses propres mots. Celle pour qui la maternité est un événement «trivial et désillusionnant» ne souhaite pas, en effet, céder «ses droits d'enfant gâtée, sa préséance, son empire» à de «petits despotes survenus»⁵¹. Malgré elle, sa peur se matérialise assez rapidement et elle s'aperçoit au cours de l'été 1886 qu'elle est enceinte. D'abord découragée, elle finit par accepter son sort, et, bientôt, se surprend à

⁴⁷ Comme le disent Denise Lemieux et Lucie Mercier : d'amour conjugal semble avoir été l'objet d'une grande sobriété d'expression à cette époque. Lemieux et Mercier, *Les femmes au tournant du siècle, 1880-1940*, 1989, cité dans Le collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, p. 260.

⁴⁸ Marchand, *Journal intime*, p. 134 (23 janvier 1886).

⁴⁹ Marchand, *Journal intime*, p. 140 (1^{er} mars 1886).

⁵⁰ Marchand, *Journal intime*, p. 136 (23 janvier 1886).

⁵¹ Marchand, *Journal intime*, p. 105 (1^{er} juin 1885).

discerner en elle «le germe de ce qui deviendra, avec le temps et le développement des circonstances, l'amour maternel.⁵²».

Gabrielle Dandurand naît en 1887. Comme la jeune maman l'a soupçonné, l'amour maternel, chez elle, se développe au fil des jours, mais quelques mois après son accouchement, elle réaffirme dans son journal que l'arrivée de sa fille n'était pas indispensable à son bonheur⁵³, ce qui n'est pas sans aller contre le discours officiel, qui voit les femmes comme des mères avant tout (discours qu'elle utilisera elle-même plus tard, comme on le verra, dans ses écrits publics). Par ailleurs, Joséphine se préoccupe énormément de l'éducation de Gabrielle pour qui elle a «des ambitions que le couvent, avec son cours insignifiant et son système étroit, ne saurait réaliser⁵⁴». Alors que cette dernière n'a pas encore trois ans, elle établit, dans son journal, ce qui sera son programme éducatif de base : grammaire, histoire universelle, latin, anglais, italien et allemand. «Gaby» apprendra aussi le dessin et la musique et elle pratiquera l'équitation, la natation et le tir, de telle sorte, prévoit Joséphine, qu'elle n'aura pas un destin de misère comme d'autres Canadiennes françaises.

Joséphine Marchand-Dandurand fait en effet un lien direct entre le manque d'instruction de ses compatriotes et leur misère individuelle et nationale. Et elle pose un diagnostic impitoyable sur leur développement intellectuel. «Les Canadiens sont affreusement ignorants (...), il faut un courage extraordinaire pour acquérir ici quelques connaissances, perdus que nous sommes au milieu d'ignorants saxons, isolés de la France, notre patrie intellectuelle, du foyer de toutes les lumières ; les femmes surtout sont ignorantes d'une façon déplorable⁵⁵», écrit-elle dans son journal en 1889. Ce qui sera le grand projet de sa vie, améliorer l'instruction de ses compatriotes, commence tranquillement à germer dans son esprit.

Les années qui suivent la naissance de Gabrielle sont des années fastes pour l'auteure qu'est Joséphine Marchand-Dandurand. En effet, elle délaisse un peu son journal intime pour se lancer dans une véritable carrière de journaliste. Une carrière qu'elle entreprend par goût et non parce qu'elle a besoin d'un gagne-pain, comme c'est le cas pour d'autres journalistes de

⁵² Marchand, *Journal intime*, p. 143 (12 juillet 1886).

⁵³ Marchand, *Journal intime*, p. 145 (16 janvier 1888).

⁵⁴ Marchand, *Journal intime*, p. 150 (7 août 1889).

⁵⁵ Marchand, *Journal intime*, p. 150 (7 août 1889).

son époque comme Henriette Dessaulles (Fadette)⁵⁶. En 1888, elle présente à l'académie de musique de Québec sa comédie sur les relations amoureuses et l'orgueil des jeunes filles intitulée *Rancune*⁵⁷. L'année suivante, en plus d'écrire pour *L'électeur* un article par semaine, elle publie, sous le pseudonyme de Josette, un recueil de contes de Noël⁵⁸ préfacé par Louis Fréchette. Au cours de ces années de grande transformation du monde de la presse, qui permettent, comme le démontre Line Gosselin⁵⁹, à quelques autres femmes de faire carrière en journalisme, madame Dandurand étend sa collaboration au *Journal du dimanche*, à *La Patrie* et au *Canada artistique*. Il peut paraître surprenant qu'une nouvelle maman de cette époque ait le temps et l'énergie de s'adonner à une fructueuse carrière de journaliste, mais il faut préciser que cela n'aurait pas été possible si Joséphine n'avait pas eu les moyens d'embaucher, à la naissance de sa fille, une cuisinière et une bonne, «la fidèle Rose⁶⁰». En effet, comme l'a écrit Virginia Woolf en 1929 :

C'est seulement quand nous savons quelles étaient les conditions de vie de la femme moyenne – combien elle avait d'enfants, si elle avait de l'argent à elle, si elle avait une chambre à elle, si elle avait des domestiques, de quelle part du ménage elle était chargée – c'est seulement quand nous pouvons nous représenter le mode de vie de la femme ordinaire, savoir quelle expérience de la vie il lui était possible d'avoir, que nous pouvons nous expliquer le succès ou l'échec de la femme extraordinaire comme écrivain.⁶¹

Après la présentation à Québec de sa comédie *Quand on s'aime on se marie*⁶², qui connaît beaucoup de succès en 1889, Joséphine Marchand-Dandurand voit les journaux canadiens-

⁵⁶ Henriette Dessaulles (1860-1946) est devenue veuve à 34 ans, après avoir mis au monde sept enfants. Pour assurer la subsistance de sa famille, elle a rédigé des articles dans de nombreuses publications, dont *La Patrie*, *Le Journal de Françoise*, *Le Canada* et *Le Devoir*. - Simonne Monet Chartrand, *Pionnières québécoises et regroupements de femmes d'hier à aujourd'hui*, Montréal, Les Éditions du Remue-Ménage, 1990, p. 112. Voir aussi : Henriette Dessaulles, *Journal. Premier cahier 1874-1876*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1999, 213 pages.

⁵⁷ Madame Dandurand, *Rancune. Comédie en un acte et en prose* (accessible sur le site Internet Canadiana, de l'Institut canadien de microreproductions historiques, à l'adresse suivante : <http://www.canadiana.org/ECO/mtq?doc=02260>). Pour une description de cette pièce, voir Reine Bélanger, «Rancune», dans Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Tome 1, Montréal, Fides, 1980, p. 622.

⁵⁸ Josette, *Contes de Noël*. (accessible sur le site Internet Canadiana, à l'adresse suivante : <http://www.canadiana.org/ECO/mtq?doc=06536>); Pour une description de ce livre, voir Gaëtan Plamondon, «Contes de Noël», dans Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Tome 1, pp. 141-142.

⁵⁹ Gosselin, *Les journalistes québécoises*, 160 pages.

⁶⁰ Marchand, *Journal intime*, p. 145 (16 janvier 1888).

⁶¹ Virginia Woolf, «Les femmes et le roman», *L'art du roman*, Paris, Seuil, 1962, p. 82. Cité par Isabelle Boisclair, «L'écrivaine québécoise au vingtième siècle. Parcours d'un sujet problématique», *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 3, no 2 (2000), pp. 125-126.

⁶² Comme cette pièce ne figure pas dans sa notice biographique du *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, mais seulement dans le journal intime où elle précise qu'elle l'a entièrement réécrite, nous croyons que la comédie *Quand on s'aime on se marie* n'est autre que la comédie *Rancune* remaniée. D'ailleurs, *Rancune* se termine sur la phrase : «Tonnerre ! Quand on s'aime on se marie. ».

français la sacrer femme de lettres, un titre qui, croit-elle, n'est pas approprié pour la définir. Bien qu'elle apprécie les critiques positives de ses œuvres, elle ne pense pas posséder les qualités d'un écrivain. «Outre que mon instruction est plus qu'incomplète, je n'ai pas la clarté d'esprit, la puissance et l'étendue de conception qu'il faut pour un ouvrage de longue haleine», écrit-elle dans son journal. Elle se reconnaît tout au plus «quelques penchants à la philosophie, une certaine facilité de style, peut-être une espèce d'originalité de pensée et d'envisager les choses, qui me rend propre à la chronique»⁶³. De toute façon, en femme de devoir bien de son temps, madame Dandurand n'écrit pas pour faire de la littérature, mais elle veut, comme le démontre Diane Thibeault, «faire de l'écriture son moyen d'intervention sociale», «concrétiser sa devise, «être utile»»⁶⁴. Pour elle, en effet, l'écrivain et le journaliste ont un rôle moral et éducatif à jouer dans la société. C'est ce rôle qu'elle tente de jouer lorsqu'elle fonde, en 1893, le premier magazine féminin francophone du Canada, *Le Coin du feu*⁶⁵, qui a pour but d'«(...) élever le niveau intellectuel de l'élément féminin (...); de donner aux jeunes filles le goût des choses de l'esprit»⁶⁶.

Joséphine Marchand-Dandurand dirige et rédige⁶⁷ *Le Coin du feu* pendant quatre ans. Le magazine, presque exempt de publicité, était, semble-t-il, principalement financé par Raoul Dandurand⁶⁸. L'apparition de cette publication destinée uniquement aux femmes n'est pas sans créer «une manière de petit scandale» chez les esprits conservateurs de la société qui craignent qu'on y incite les membres du beau sexe à s'émanciper. Dans le premier numéro du *Coin du feu*, la journaliste s'applique à apaiser les esprits :

(...) notre revue ne sera pas un organe revendicateur, protestataire ou agressif. Au risque de passer pour arriéré, le *Coin du feu* se proclame satisfait de la part de liberté faite à la femme par les lois du pays et ne réclame rien de plus. Son but ne sera pas d'encourager les jeunes filles à devenir bachelières, *avocates* ou *doctoresses* (en italiques dans le texte),

⁶³ Marchand, *Journal intime*, p. 152 (17 août 1889).

⁶⁴ Thibeault, *Premières brèches dans l'idéologie des deux sphères*, p. 32.

⁶⁵ Voir description technique dans : André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise, des origines à nos jours, tome 3^e (1880-1895)*, Québec, Les presses de l'Université Laval, 1977, pp. 293-294.

⁶⁶ Marchand, *Journal intime*, p. 161 (9 novembre 1897).

⁶⁷ Dans son mémoire de maîtrise, Diane Thibeault attribue à la plume de Joséphine Marchand, qui signe Mme Dandurand, Marie Vieuxtemps et Météore, 21% des pages de texte du *Coin du feu* (le reste est le fait de collaborateurs ou acheté à des publications étrangères). Elle précise toutefois que la journaliste est aussi responsable du choix des autres articles «puisque'elle rédige seule la revue pendant les quatre années de son existence». Thibeault, *Premières brèches dans l'idéologie des deux sphères*, p. 40.

⁶⁸ Selon Réginald Hamel, la revue de madame Dandurand était «financièrement alimentée par son époux qui voyait là une façon de satisfaire un caprice original de sa femme et de faire indirectement parler de lui (c'est du moins ce que chuchotait la haute société montréalaise) (...)». Réginald Hamel, *Gaétane de Montreuil, journaliste québécoise (1867-1951)*, Montréal, Les Éditions de l'Aurore, 1976, p. 39.

mais il consistera au contraire à développer chez ses clientes les qualités essentiellement féminines.⁶⁹

De janvier 1893 à décembre 1896, à raison d'une fois par mois, le *Coin du feu* offre à ses abonnées un éditorial de madame Dandurand, une revue des événements européens, une rubrique littéraire, un feuilleton, une chronique «savoir-vivre» et hygiène, une page mode, une page cuisine et une page pour les enfants⁷⁰. Plusieurs femmes journalistes font leurs débuts en ses pages, dont Marie Gérin-Lajoie qui, sous le pseudonyme d'Yvonne, commence à développer les idées qui seront siennes sur la condition légale des femmes. Grâce à la petite réputation qu'elle s'est bâtie dans le monde des lettres, Joséphine Marchand-Dandurand réussit à obtenir, pour le *Coin du feu*, la collaboration d'auteurs de renom tels les intellectuels français Jules Simon et Paul Bourget et les Canadiens Arthur Buies et Louis Fréchette. Nous ne connaissons pas le tirage du magazine, mais nous savons que son lectorat était plutôt urbain (il était distribué dans plusieurs villes de la province) et exclusivement bourgeois⁷¹.

Le *Coin du feu* fait son apparition au pays la même année que le National Council of Women of Canada (NCWC) et sa branche montréalaise, le Montreal Local Council of Women (MLCW), une confédération d'associations féminines qui réunit tant des catholiques que des protestantes, née sous l'impulsion de l'épouse du nouveau Gouverneur général du Canada, la distinguée féministe anglaise, Lady Aberdeen⁷². Le caractère non confessionnel de l'association déplait profondément aux membres du clergé catholique, qui ne sont pas plus chauds à l'idée de voir des laïques s'occuper de charité, un domaine qu'ils ont toujours considéré comme leur. Malgré cette hostilité manifeste du clergé et des intellectuels conservateurs, Joséphine Marchand-Dandurand s'implique rapidement au sein du NCWC⁷³ et rend régulièrement compte de ses activités dans son magazine. Chaque fois que se tient un congrès de l'association, elle invite ses lectrices à y prendre part. En 1894, à Ottawa, elle fait sa première allocution importante dans l'une de ces réunions, où elle plaide pour la création

⁶⁹ Non signé, «Ce que nous ne serons pas», *Le Coin du feu*, janvier 1893, p. 2.

⁷⁰ Selon Diane Thibeault, la mode, le savoir-vivre, l'art culinaire, les conseils et les paroles chrétiennes occupent 24% de la surface rédactionnelle du magazine, alors que la chronique de Mme Dandurand, la rubrique littéraire et artistique, la revue d'Europe, le feuilleton, la page «locutions vicieuses», la chronique mondaine, etc. en couvrent 48%. Thibeault, *Premières brèches dans l'idéologie des deux sphères*, pp. 39-40.

⁷¹ Le magazine s'adressait, «dans chaque localité à quelques bonnes familles connues pour leur instruction et leur goût des choses de l'esprit (...)». Non signé, «À nos amis», *Le Coin du feu*, janvier 1893, p. 7.

⁷² Pinard, «Les débuts du mouvement des femmes à Montréal», pp. 177-198.

⁷³ Joséphine Marchand est vice-présidente du MLCW en 1895-96, 1900-1901 et 1906-1907, membre du bureau présidentiel du MLCW de 1903 à 1907, vice-présidente honoraire du MLCW de 1918 à 1921 et vice-présidente provinciale du NCWC en 1912-1913, 1917-1918 et 1918-1919. Pinard, «Les débuts du mouvement des femmes à Montréal», pp. 183 (note 11).

de clubs littéraires pour hausser le niveau intellectuel des femmes et en appelle à une meilleure entente entre les deux peuples du Canada. Son discours, prononcé en anglais, lui vaut une véritable ovation et est cité quelques jours plus tard à la Chambre des Communes comme un exemple de tolérance lors de débats houleux sur la question des écoles du Manitoba⁷⁴. Ce discours est peut-être à l'origine du surnom de «Laurier féminin» qu'on attribuera à Joséphine pour souligner son talent oratoire⁷⁵.

En décembre 1896, Joséphine Marchand-Dandurand annonce à ses lectrices dans son billet du *Coin du feu* que le numéro qu'elles ont entre les mains est le dernier. On peut se demander pourquoi elle décide de faire cesser, sans plus de cérémonie, l'aventure de son magazine féminin. Dans son journal intime, la journaliste assure qu'elle n'est «ni lassée ni découragée de sa tâche» et invoque des problèmes d'administration et le temps qu'elle veut consacrer à l'éducation de sa fille⁷⁶ comme explication. Ces raisons sont certainement vraies, mais nous croyons pour notre part qu'elles ne sont pas centrales. À notre avis, il faut peut-être chercher la véritable raison de sa défection du côté des attaques répétées des membres du clergé et des journalistes conservateurs. Leur ironie, leurs invectives, leurs gestes dans le but de nuire au féminisme affectent beaucoup Joséphine Marchand-Dandurand, comme en témoigne Marie Gérin-Lajoie dans son journal intime⁷⁷, et l'obligent à se placer constamment sur le mode épuisant de la défensive. Le stress et la fatigue causés par ces attaques ont pu être de bonnes raisons pour tout arrêter. Mais nous posons aussi une seconde hypothèse, liée, celle-là, à la carrière politique de son père. En 1896, Félix-Gabriel Marchand s'apprête à se porter candidat à l'élection provinciale de l'année suivante, qui le sacrera premier ministre. N'a-t-il pu voir comme un obstacle à son accession au pouvoir le fait d'avoir une fille journaliste qui mettait de l'avant les idées «féministes» du NCWC, globalement mal vues au Canada français ?

Quoi qu'il en soit, Joséphine ne s'emmure pas chez elle après la mort de son magazine et elle ne perd pas de vue sa mission éducative. En 1897, elle commence, pour son profit personnel, des cours de latin⁷⁸ et elle présente à Québec deux courtes pièces de théâtre de sa création, *La*

⁷⁴ Cette anecdote est racontée par Raoul Dandurand dans ses *Mémoires* et par Joséphine Marchand dans son *Journal intime* : Dandurand, *Mémoires*, p. 46 ; Marchand, *Journal intime*, p. 170 (15 novembre 1897).

⁷⁵ Cloutier, *Bio-bibliographie de Madame Raoul Dandurand*, p. 23.

⁷⁶ Marchand, *Journal intime*, p. 161 (9 novembre 1897).

⁷⁷ Dans son journal intime, Marie Gérin-Lajoie écrit ceci : «Elle (Robertine Barry) m'a dit que madame Dandurand prend à cœur les attaques de M. Tardivel dans *La Vérité*. C'est vraiment lui faire trop d'honneur à cet imbécile. Forte de ma cause, je me soucierais peu de recevoir les épithètes ridicules dont il affuble nos femmes intelligentes». Cité dans Pinard, «Les débuts du mouvement des femmes à Montréal», p. 188-189.

⁷⁸ Marchand, *Journal intime*, p. 163 (15 novembre 1897).

*carte postale et Ce que pensent les fleurs*⁷⁹, avec sa fille Gabrielle et son neveu Paul dans les rôles principaux⁸⁰. Bientôt, un autre grand projet lié à l'instruction des «Canadiens» se concrétise et occupe ses journées en plus de contribuer à sa bonne réputation : l'œuvre des Livres gratuits⁸¹. Cette œuvre, probablement inspirée par le travail de la «Aberdeen Association» dans l'ouest du pays⁸², agit comme une bibliothèque publique en prêtant des livres aux institutrices canadiennes-françaises des campagnes n'ayant pour la plupart pas la possibilité de s'en procurer autrement (ainsi qu'à des particuliers des régions éloignées). Madame Dandurand se sert de sa plume pour solliciter des dons (en livres ou en argent) pour son œuvre et plusieurs de ces dons provenant de France, elle obtient du gouvernement Laurier leur transport gratuit. Selon le *Rapport de l'œuvre des Livres gratuits* de 1901, en moins de deux ans, «plus de sept cent paquets ont été envoyés au Canada, aux États-Unis et jusqu'au Yukon, représentant de sept à huit mille volumes ou revues»⁸³.

Pendant que Joséphine Marchand-Dandurand fait de l'éducation populaire son occupation principale avec l'œuvre des Livres gratuits, son père, Félix-Gabriel Marchand, premier ministre libéral du Québec depuis 1897, mène une campagne dans le même sens, mais à portée plus vaste, en tentant d'instaurer dans la province un ministère de l'Instruction publique. Son objectif est de remettre entre les mains de l'État le pouvoir d'administrer le système d'éducation afin de s'assurer de l'amélioration de l'enseignement, de l'uniformité des manuels et de la baisse des coûts scolaires par des subventions aux écoles communes. Féroce combat par le clergé, qui a le contrôle de l'éducation depuis les débuts de la colonie et qui ne veut pas le perdre, le projet de loi Marchand est adopté à l'Assemblée

⁷⁹ Madame Dandurand, *La carte postale : saynète enfantine* (accessible sur le site Internet Canadiana, à l'adresse suivante : <http://www.canadiana.org/ECO/mtq?doc=04889>); Madame Dandurand, *Ce que pensent les fleurs : saynète enfantine* (accessible sur le site Internet Canadiana, à l'adresse suivante : <http://www.canadiana.org/ECO/mtq?doc=05416>). Pour description de ces œuvres, voir : Maurice Lemire, dir. *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Tome 1, p. 87 et p. 92.

⁸⁰ Marchand, *Journal intime*, p. 176 (14 décembre 1897).

⁸¹ Le père Edmond Robillard, qui a annoté le *Journal intime*, écrit que Joséphine a fondé l'œuvre des Livres gratuits en 1892. Cette date est à notre avis erronée. D'abord, elle en a lancé l'idée dans le *Coin du feu* en 1896 et ensuite, elle a écrit dans son journal le 10 janvier 1898 qu'elle entreprenait le surlendemain la distribution de livres aux pauvres. –Madame Dandurand, «Chronique. Un projet», *Le Coin du feu*, janvier 1896, pp. 1-2. et Marchand, *Journal intime*, p. 186 (10 janvier 1898).

⁸² Fondée en 1890, la Aberdeen Association avait pour objectif de faire parvenir des livres et des magazines aux ménages isolés du Nord-Ouest du Canada. –Véronica Strong-Boag, « «Setting the Stage» : National Organisation and the Women's Movement in the Late 19th Century», dans Alison Prentice et Susan Mann Trofimenkoff, dir. *The Neglected Majority*, Toronto, McClelland and Stewart, 1984 [1977], pp. 93-94.

⁸³ ANC, CDM, R8219-0-2-F, boîte 8, volume B, «Joséphine Marchand-Dandurand : coupures de presse 1886-1925», *Rapport de l'œuvre des Livres gratuits*, 1901, p. 7.

législative le cinq janvier 1898, mais rejeté définitivement par le Conseil législatif cinq jours plus tard⁸⁴. Le père de Joséphine essuie certainement là son plus grand échec politique.

À la même période, Raoul Dandurand est étroitement lié au gouvernement de son beau-père, jouant un rôle dans la formation de son cabinet et agissant comme intermédiaire entre lui et le premier ministre fédéral, Wilfrid Laurier, dans le dossier du ministère de l'Instruction publique. À travers ces tractations, il devient aussi très proche de Laurier, auprès de qui il agit bientôt comme «un ami, un confident et souvent un conseiller⁸⁵». Les principales idées qu'il défend à Québec comme à Ottawa au cours de ces années sont celles de l'autonomie du Canada face à la Grande-Bretagne et du développement du statut international du Canada. Il se montre aussi toujours préoccupé par l'éducation de ses compatriotes, dont il estime qu'elle est la prérogative du gouvernement et non celle du clergé.⁸⁶

En bref, la dernière décennie du siècle est, pour Joséphine et Raoul Dandurand, celle de l'accession à une position privilégiée dans la société canadienne. Constamment en transit entre Québec, Montréal et Ottawa, ils dînent chez les Aberdeen, visitent les Laurier, vont au théâtre admirer Sarah Bernhard, reçoivent d'éminents visiteurs français, sont invités dans les plus grandes réceptions et voyagent en Europe et aux États-Unis. Joséphine, qui ne nie plus être ambitieuse⁸⁷, est consciente de leur notoriété grandissante et compte l'utiliser pour favoriser son grand projet d'instruction des Canadiens français : «Nous sommes vraiment arrivés, Raoul et moi, à un joli degré de puissance, pour le bien public. Je veux profiter de ce bon moment pour établir solidement l'Oeuvre des livres gratuits (sic), si utile et si bienfaisante, surtout au point de vue intellectuel⁸⁸», écrit-elle dans son journal. Dès 1897, des rumeurs commencent à circuler, désignant les Dandurand comme futurs délégués du Canada à l'exposition universelle de Paris de 1900⁸⁹ et voyant Raoul Dandurand comme sénateur, une position à laquelle il n'a jamais pensé aspirer, mais qui a l'heur de plaire à madame Dandurand. Cette dernière ne ménage pas les efforts pour faire circuler le nom de son mari,

⁸⁴ Michèle Brassard et Jean Hamelin, «Félix-Gabriel Marchand», p. 758 ; Yvan Lamonde, «Le libéralisme et le passage dans le XXe siècle», dans Yvan Lamonde, dir., *Combats libéraux au tournant du XXe siècle*, p. 23.

⁸⁵ Dandurand, *Mémoires*, p. 4.

⁸⁶ L'éducation demeurera toujours pour lui une cause importante, comme on le voit dans : Yvan Lamonde, «Le libéralisme et le passage dans le XXe siècle», pp. 23-26 et dans Dandurand, *Mémoires*, p. 106.

⁸⁷ «Nous avons la réputation d'être ambitieux, et c'est juste. Nous le sommes. Quant (sic) à jouer un rôle dans le monde, j'en veux un premier ou aucun.» - Marchand, *Journal intime*, p. 192 (17 janvier 1898).

⁸⁸ Marchand, *Journal intime*, p. 211 (12 mai 1898).

⁸⁹ Des rumeurs qui n'étonnent guère Joséphine : «Il est si facile d'exceller dans notre pauvre pays. En effet, les femmes de ceux dont on parle, pour ce poste honorifique, sont déplorables et je ne pêche pas grièvement par orgueil en me comparant avantageusement à elles.» - Marchand, *Journal intime*, p. 160 (9 novembre 1897).

qui obtient finalement la charge, en 1898, à 36 ans. Dans ses *Mémoires*, il lui en donne tout le crédit : «Je ne me dissimule pas que c'est grâce à elle, à son prestige, à la sympathie qu'elle inspirait à tous ceux qui la connaissaient, que j'obtins, si jeune, un tel poste⁹⁰».

À l'automne 1898, les Dandurand emménagent dans une vaste demeure située au 914 de la rue Sherbrooke, à Montréal. S'étant résignée à envoyer sa fille au couvent, Joséphine a plus de temps à consacrer à l'oeuvre des Livres gratuits, à l'étude du sujet qu'elle abordera à son Cercle d'étude, à ses dossiers du Conseil national des femmes, à sa correspondance et à ses écritures. «Avec mes livres et ma plume, je me crois pas mal garantie contre l'atteinte des contrariétés, sinon contre les vrais malheurs de la vie», écrit-elle dans son journal intime⁹¹. Elle est une «sénatrice» parfaitement à sa place, très à l'aise parmi les hommes politiques qui semblent apprécier son esprit et rechercher sa compagnie dans les soirées. «Si j'avais le temps d'écrire tous les jours, mon *Journal*, j'aurais bien des choses intéressantes à me raconter. Car ma vie n'est pas trop banale pour une vie canadienne, et mes journées sont bien remplies. Elles sont surtout heureuses.⁹²», écrit-elle en 1898. Le travail qu'accomplit Joséphine Marchand-Dandurand à l'oeuvre des Livres gratuits, parce qu'il soutient la cause de la conservation de la langue et de la culture françaises au Canada, est bientôt reconnu par un prestigieux titre honorifique français, celui d'Officier de l'Académie. Elle le reçoit des mains du consul général de France, M. Kleczhowski, et le soir de sa consécration, les journaux lancent son nom aux quatre coins du pays. Mais Joséphine garde les pieds sur terre : «Dieu me pardonne ! Me voilà en passe de devenir un personnage. (...) Raoul et moi, nous nous amusons de chaque nouveau degré conquis par notre influence. Si cette influence pouvait contribuer à faire faire quelques progrès à notre pauvre pays⁹³ !», écrit-elle dans son journal intime.

En 1899, le NCWC offre à madame Dandurand d'aller le représenter en Angleterre au Congrès international des femmes. Elle est tentée par l'aventure, mais finit par la refuser, par «pure lâcheté», assure-t-elle. En fait, devoir traverser l'océan deux fois, abandonner Raoul tout l'été, accepter l'hospitalité de parfaits inconnus lui paraît au-dessus de ses forces. «J'aurais pourtant fait un *speech* devant toutes les féministes du monde ! Le beau

⁹⁰ Dandurand, *Mémoires*, p. 46.

⁹¹ Marchand, *Journal intime*, pp. 179-180 (16 décembre 1897).

⁹² Marchand, *Journal intime*, p. 201 (6 avril 1898).

⁹³ Marchand, *Journal intime*, p. 213 (31 mai 1898).

dommage⁹⁴», écrit-elle dans son journal. Elle ne regrettera toutefois pas longtemps sa décision. En effet, un an plus tard, comme le voulait la rumeur publique, le couple Dandurand est choisi pour représenter le Canada à l'exposition universelle de Paris de 1900 et l'on demande à Joséphine d'agir en même temps comme déléguée (avec Robertine Barry) du NCWC au Conseil international des femmes⁹⁵ qui s'y déroule cette année-là. Madame Dandurand arrive en France avec sa fille en mars et son mari les rejoint en juillet. Au cours de leur séjour, en plus de remplir leurs fonctions officielles, le couple est très actif : alors que Raoul s'initie aux organismes de maintien de la paix en assistant au congrès de l'Union interparlementaire pour la paix, Joséphine continue son œuvre éducative en faisant de la propagande pour l'œuvre des Livres gratuits et a l'honneur d'être admise au Club Lyceum de Paris, un club féminin très aristocratique⁹⁶. En outre, ils visitent la Belgique et la Suisse, mais doivent rentrer précipitamment au Québec en apprenant, à Genève en septembre, que Félix-Gabriel Marchand est gravement malade⁹⁷.

En effet, l'échec politique que le premier ministre du Québec a connu en tentant d'instaurer un ministère de l'Instruction publique et les longues de travail qu'il a données à sa tâche ont profondément miné sa santé, lui qui, à 68 ans, souffre d'artériosclérose⁹⁸. Joséphine et Raoul Dandurand, qui l'ont quitté quelques mois plus tôt en forme, le trouvent à leur retour d'Europe alité et très souffrant. Se sentant près de la mort, il demande à Raoul, qu'il considère comme son fils, de s'occuper de son testament, et à Joséphine, sa fille bien-aimée, de recueillir ses mots d'adieu à l'intention de ses électeurs. Ceci fait, Félix-Gabriel Marchand s'éteint le 25 septembre 1900, dans la maison de sa fille Ernestine et de son gendre le Dr Arthur Simard, rue Sainte-Ursule, à Québec, laissant à sa femme une maigre police d'assurance. Premier chef de gouvernement de la province à mourir en fonction, il est exposé en chapelle ardente à l'Assemblée législative et a droit à des funérailles d'État à la Basilique de Québec, au cours desquelles Wilfrid Laurier est porteur. Un mois plus tard, Joséphine écrit dans son journal intime : «Nous n'avons plus papa, cette bonne douce figure qui semblait être inséparable de notre existence et dont nous n'entrevoiyions pas la disparition, accoutumés que nous étions de le voir fort, vaillant, invulnérable et impassible. (...) Cher père, son souvenir et

⁹⁴ Marchand, *Journal intime*, p. 226 (10 avril 1899).

⁹⁵ Le deuxième «Congrès international des œuvres et institutions féminines» se déroule du 18 au 27 juin 1900, au Palais des congrès de Paris. Voir Florence Rochefort et Laurence Klejman, *L'égalité en Marche. Le féminisme sous la Troisième République*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1989, pp. 137-147.

⁹⁶ Georges Bellerive, *Brèves apologies de nos auteurs féminins*, Québec, Librairie Garneau, 1920, p. 29.

⁹⁷ Dandurand, *Mémoires*, pp. 106-108.

⁹⁸ Michèle Brassard et Jean Hamelin, «Félix-Gabriel Marchand», p. 758

les exemples de sa vie, si modestement parfaite, suffiront à me conduire pour le reste de ma vie.». ⁹⁹

Cette page, où la femme de 38 ans rend hommage à son père, est la toute dernière de son journal intime. Elle y révèle avoir fait une fausse couche avant de partir en Europe ¹⁰⁰. À partir de là, les informations que nous possédons sur la vie de Joséphine Marchand-Dandurand sont beaucoup plus fragmentaires. En 1901, la journaliste fait publier un recueil de textes intitulé *Nos travers* ¹⁰¹, qui rassemble ce qui nous paraît être ses articles les plus conservateurs et moralistes. En 1902, elle emménage dans une nouvelle maison au 548, rue Sherbrooke Ouest ¹⁰² et est élue secrétaire ¹⁰³ de la section des dames patronnesses de l'Association Saint-Jean-Baptiste (ASJB), ancêtre de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, qui s'est donnée pour objectif d'aider l'ASJB aux prises avec des problèmes financiers à la suite de la construction du Monument national ¹⁰⁴. Cette même année, elle présente au moins deux conférences intitulées «La nécessité d'une action féminine dans la Société Saint-Jean-Baptiste» et «La femme et le bien public». Cette dernière conférence est reproduite en partie dans *Le Journal de Françoise* ¹⁰⁵, magazine féminin fondé par Robertine Barry (alias Françoise) où Joséphine publiera plusieurs articles. En 1903, la journaliste donne encore deux conférences, «La sociabilité» et «Vers la simplicité» ¹⁰⁶ et en mai 1904, elle fait jouer au théâtre National, à Montréal, son proverbe en un acte intitulé *Chacun son métier* ¹⁰⁷.

⁹⁹ Marchand, *Journal intime*, p. 232-233 (1^{er} novembre 1900) ; Dandurand, *Mémoires*, pp. 106-108 ; Fortin, *Félix-Gabriel Marchand*, pp. 205-208 ; Brassard et Hamelin, «Félix-Gabriel Marchand», p. 758.

¹⁰⁰ Le 3 janvier 1900, soit deux mois avant son départ en Europe, Joséphine a perdu l'enfant qu'elle portait –un peu à contre cœur-, treize ans après la naissance de Gabrielle. Voir Marchand, *Journal intime*, pp. 228-229 (26 octobre 1899) et pp. 232-233 (1^{er} novembre 1900).

¹⁰¹ Madame Dandurand, *Nos travers*. Pour une description de l'ouvrage, voir : Mailhot, «Nos travers», dans Lemire, dir. *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Tome 2, pp. 775-776.

¹⁰² Dans une lettre à sa mère datée du 27 avril 1902, Joséphine parle de son déménagement qui aura lieu le dimanche suivant. La maison du 548, rue Sherbrooke Ouest, sera celle qui verra mourir Joséphine. - ANC, CDM, R8219-0-2-F, boîte 8, volume B, «Joséphine M-Dandurand : correspondances 1885-1904», lettre manuscrite de Joséphine à sa mère, datée du 27 avril 1902.

¹⁰³ ANC, CDM, R8219-0-2-F, boîte 8, volume B, «Joséphine Marchand-Dandurand : coupures de presse 1886-1925», article intitulé «De l'initiative», provenant de *La Patrie*, avril 1902.

¹⁰⁴ Lavigne, Pinard et Stoddart, «La Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste et les revendications féministes au début du 20^e siècle», pp. 200-201.

¹⁰⁵ Madame Dandurand, «L'Association nationale et la femme canadienne», *Le Journal de Françoise*, 1^{ere} année, no 3 (samedi 26 avril 1902), p. 98.

¹⁰⁶ Bellerive, *Brèves apologies de nos auteurs féminins*, p. 28.

¹⁰⁷ Cloutier, *Bio-bibliographie de Madame Raoul Dandurand*, p. 21.

Le 21 janvier 1904, la photographie de Joséphine Marchand-Dandurand apparaît en page couverture du *Journal de Françoise*, qui veut ainsi souligner sa nouvelle position de «présidente du Sénat». Dans les faits, c'est bien sûr Raoul Dandurand qui a accédé, quelques semaines plus tôt, à la présidence du Sénat, mais cette nomination donne à son épouse des responsabilités mondaines plus importantes et la rapproche des plus hautes sphères du pouvoir. Dans ses mémoires, Raoul Dandurand racontera à propos de cette époque que le premier ministre Laurier «venait très souvent déjeuner à la présidence du sénat. Il y rencontrait ma femme avec laquelle il se plaisait à causer et dont il aimait les vues personnelles¹⁰⁸». En 1905, Joséphine et son mari assistent, à Washington, à la cérémonie d'inauguration du président des États-Unis Theodore Roosevelt. À cette occasion, ils sont reçus en audience privée par le président lui-même et Joséphine visite avec admiration la bibliothèque du Congrès¹⁰⁹. Cette même année, sa mère, Hersélie Turgeon, rend son dernier soupir¹¹⁰.

En 1907, Joséphine Marchand-Dandurand fait partie du comité honoraire de fondation de l'hôpital Sainte-Justine¹¹¹ et elle participe, aux côtés de Marie Gérin-Lajoie et de Caroline Dessaulles-Béique, à la mise sur pied de la FNSJB¹¹². Cette même année, elle voit sa pièce de théâtre en vers *Victime de l'idéal* jouée dans les salons du Sénat¹¹³. Entre 1906 et 1909, Joséphine Marchand-Dandurand écrit au moins sept articles dans le *Journal de Françoise*. Le dernier de ces textes, paru en janvier 1909 nous indique, par son contenu et sa provenance, que la journaliste a beaucoup voyagé en Europe durant ces années, probablement à cause des obligations professionnelles de son mari. En effet, l'article provient de Berlin et il porte en partie sur la fatigue de Joséphine vis-à-vis sa «vie de bohémienne» : «J'ai peur de ne plus savoir m'arrêter, confie-t-elle. Il y a tant d'années que je pars ! (...) Nous sommes à la moitié de notre tournée. Je ne vous cache pas que je ne serai pas fâchée de rentrer à Paris qui est un second chez nous...¹¹⁴».

¹⁰⁸ Dandurand, *Mémoires*, p. 69.

¹⁰⁹ Madame Dandurand fait le compte-rendu de cette visite dans *Le journal de Françoise*. Madame Dandurand, «Une visite à Washington», *Le Journal de Françoise*, 4e année, no 3 (samedi 6 mai 1905), pp. 36-38.

¹¹⁰ Hersélie Turgeon est morte le 2 mai 1905 à l'âge de 76 ans. – Fortin, *Félix-Gabriel Marchand*, p. 49.

¹¹¹ Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, p. 279. Aussi : Madeleine des Rivières, *Une femme, mille enfants*, Montréal, Bellarmin, 1987, pp. 97-98.

¹¹² Bellerive, *Brèves apologies de nos auteurs féminins*, p. 27 et Caroline Dessaulles-Béique, 80 ans de souvenirs, Montréal, Éditions Bernard Valiquette et ACF Montréal, 1939, p. 229.

¹¹³ Hamel, Hare et Wyczynski, *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, p. 168.

¹¹⁴ J.M.Dandurand, «Une lettre de l'étranger», *Le journal de Françoise*, 7^e année, no 19 (2 janvier 1909), pp. 300-301.

À partir de 1910, année de la mort de son frère aîné, Gabriel¹¹⁵, les apparitions publiques de Joséphine se font beaucoup plus rares et il faut sans aucun doute chercher l'explication de son mutisme croissant du côté de la maladie qui l'afflige depuis déjà longtemps¹¹⁶. Joséphine Marchand-Dandurand a très peu écrit sur ses problèmes de santé, mais un article paru dans un journal de Chicago à l'occasion d'un voyage qu'elle y a fait à l'invitation de l'«Association of Commerce», et que l'on peut dater de 1907¹¹⁷ environ, fait allusion à sa maladie, sans toutefois l'identifier. «Although ill health has compelled [madame Dandurand] to retire from active work in connection with the Canadian women's clubs she is still a prominent figure at home (...)»¹¹⁸. Selon le père Edmond Robillard, o. p., qui a annoté le journal intime de Joséphine Marchand, la journaliste était probablement atteinte d'insuffisance rénale. «Une tradition familiale veut qu'elle ait accouché d'un enfant mort-né et soit, par la suite, restée souffrante et frappée d'une certaine forme de paralysie¹¹⁹», écrit-il.

Pendant la Première Guerre mondiale, Joséphine Marchand-Dandurand s'engage autant qu'elle le peut aux côtés de son mari dans les œuvres de guerre ; pour les civils, pour les Canadiens au front, pour leur famille au pays ainsi que pour le secours national français et le secours belge¹²⁰. Elle est aussi vice-présidente provinciale du NCWC, de 1917 à 1919¹²¹. Au début des années 1920, alors que l'influence de Raoul Dandurand s'accroît au niveau national et international, elle publie deux articles portant sur ses souvenirs d'Europe dans la toute jeune *Revue moderne*, ancêtre de *Châtelaine*¹²². En 1924, elle voit son mari nommé au très prestigieux poste de délégué du Canada à la Société des Nations (SDN), organisme situé à

¹¹⁵ Gabriel Marchand, marié à Rose-Anna Chaput, avait suivi les traces de son père en journalisme et en politique. Il était député de Saint-Jean depuis deux ans lorsqu'il mourut subitement en 1910. Fortin, *Félix-Gabriel Marchand*, p. 51.

¹¹⁶ Dès 1897, lors de son premier voyage en Europe, elle notait dans son journal intime être allée consulter un médecin spécialiste : «(...) j'étais si malade et si mal soignée que je serais probablement morte sans ce voyage qui m'a valu le traitement hydrothérapique du docteur Ballet.» -Marchand, *Journal intime*, p. 160 (9 novembre 1897).

¹¹⁷ Nous croyons pouvoir dater cet article de 1907 car on y parle de la «comedy in French verse, entitled «victimes de l'idéal» (...) on the press at the present time», qui a été jouée dans les salons du Sénat le 3 avril 1907 selon Laurette Cloutier. Cloutier, *Bio-bibliographie de Madame Raoul Dandurand*, p. 27.

¹¹⁸ ANC, CDM, R8219-0-2-F, boîte 8, volume B, «Joséphine Marchand-Dandurand : coupures de presse 1886-1925», Article d'un journal non identifié, non signé et non daté intitulé «Canada's Women are too busy for votes».

¹¹⁹ Marchand, *Journal intime*, p. 261 (note 121).

¹²⁰ Dandurand, *Mémoires*, p. 184 et «Deuil pour le sénateur R. Dandurand», *La Presse*, mardi le 3 mars 1925, 41^e année, no 115, p. 14.

¹²¹ Pinard, «Les débuts du mouvement des femmes à Montréal», pp. 183 (note 11).

¹²² Ces deux articles, publiés le 15 février 1920 et le 15 mai 1921 dans la *Revue moderne* s'intitulent «Souvenirs d'Allemagne» et «Au pays des Habsbourg : notes de voyage».

Genève qui, comme on le sait, a pour but de maintenir la paix et d'encourager la collaboration entre les peuples. Il est peu probable que Joséphine ait suivi son mari sur le vieux continent à ce moment-là, à cause de son piètre état de santé. En effet, selon Laurette Cloutier, «les dernières années de Mme Dandurand furent celles d'une recluse», elle les passa dans sa «chambre de malade»¹²³.

Le 2 mars 1925, soit six mois avant que son mari n'accède à la présidence de la SDN¹²⁴, Joséphine Marchand-Dandurand s'est éteinte à son domicile du 548, rue Sherbrooke Ouest, à Montréal, à l'âge de 63 ans. Le lendemain, les grands journaux comme *La Presse*, *La Patrie* et *Le Canada*, confirmant que la journaliste «souffrait depuis quelques années d'une maladie qui l'éloignait des activités littéraires et sociales¹²⁵», soulignaient son départ en grandes pompes. Ses funérailles ont eu lieu trois jours plus tard à la Basilique de Montréal et des grands noms des milieux politiques et culturels y ont assisté, dont le premier ministre du Canada, Mackenzie King. La journaliste a par la suite été inhumée au cimetière Notre-Dame-des-Neiges¹²⁶.

Après la mort de son épouse, Raoul Dandurand est allé habiter avec sa fille, Gabrielle, son gendre Jacques de Gaspé Beaubien et ses trois petits enfants, (Jacques, Claire et Andrée)¹²⁷. Il est demeuré actif jusqu'à la fin de ses jours, mais a malheureusement vécu assez longtemps pour voir la mort de sa fille, en février 1933¹²⁸ et le déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale en 1939, ce qui lui a porté un «coup terrible, puisque c'était la faillite de la Société des Nations en laquelle il n'avait jamais totalement perdu confiance¹²⁹». En 1938, le sénateur-diplomate a posé un geste qui se voulait peut-être continuateur de l'œuvre d'éducation de sa femme : il a fondé à Outremont le collège Stanislas, un lycée dirigé par des professeurs français, mais qui embauchait des enseignants canadiens pour donner les cours d'histoire du

¹²³ Cloutier, *Bio-bibliographie de madame Raoul Dandurand*, p. 19.

¹²⁴ Dandurand, *Mémoires*, pp. 255-259.

¹²⁵ «Feu madame Dandurand», *Le Canada*, mardi le 3 mars 1925, vol. XXII, no 278, p. 4.

¹²⁶ Le nom de Joséphine Marchand n'apparaît pas sur le monument récent qui a remplacé l'ancien au lot J2-00298, où elle est enterrée. Elle repose en compagnie de plusieurs membres de la famille Dandurand, mais sans son mari, Raoul, inhumé pour sa part dans le caveau de la famille Doutre, au lot B-00061 du même cimetière. Quant à Gabrielle Dandurand (de Gaspé Beaubien), elle repose dans le même caveau que son père.

¹²⁷ «Le T.H. sénateur Raoul Dandurand est décédé», *La Patrie*, jeudi le 12 mars 1942, 64^e année, no 13, p. 4.

¹²⁸ Cloutier, *Bio-bibliographie de madame Raoul Dandurand*, p. 19.

¹²⁹ Dandurand, *Mémoires*, p. 8.

Canada et des anglophones pour donner des cours d'anglais¹³⁰. Cette institution reste aujourd'hui l'une des maisons d'enseignement les plus réputées de la métropole québécoise.

2.4 Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons voulu établir une biographie consistante de Joséphine Marchand-Dandurand à partir de toutes les sources auxquelles nous avons accès. Une biographie qui nous serait utile pour analyser l'idéologie du personnage et qui, en elle-même, pourrait servir aux chercheurs qui se pencheraient dans l'avenir sur le personnage. En détaillant le parcours de cette pionnière du journalisme, nous avons aussi voulu montrer que sa vie publique a été orientée par un but principal, celui de rehausser le niveau d'instruction de ses compatriotes.

Nous avons tenté de dépeindre le personnage le plus fidèlement possible, de l'intérieur (avec ses rêves, ses angoisses, ses doutes) comme de l'extérieur (avec la trame événementielle qu'a été sa vie). Nous en arrivons à la conclusion que, par sa culture, son talent littéraire et oratoire, son intelligence, les initiatives qu'elle a prises pour le «bien commun», Joséphine Marchand-Dandurand est indubitablement une femme d'exception. Mais une femme d'exception indissociable de son époque. En effet, dans son rapport victorien à son corps, dans sa façon romantique d'aborder les fréquentations amoureuses, dans sa relation teintée de culpabilité avec la religion catholique, dans son paternalisme bourgeois, Joséphine Marchand-Dandurand est incontestablement une femme de son temps.

Plus important peut-être, l'«œuvre» de Joséphine Marchand-Dandurand aurait été impossible si elle n'avait pas grandi dans un milieu aisé où on lui a transmis l'amour de la culture et des idées. Cet amour, que partageait pleinement son mari, est la base de toute son action. En effet, la journaliste a fait sa mission de rendre l'instruction accessible au plus grand nombre de gens, afin de rehausser le niveau général d'éducation de ses compatriotes. En parlant d'histoire et de littérature à ses lectrices du *Coin du feu*, en tentant de les sensibiliser à la cause de l'instruction des femmes et en envoyant des milliers de livres dans tous les coins du

¹³⁰ Voir documents concernant la fondation du Collège Stanislas en annexe des Mémoires de Raoul Dandurand : Dandurand, *Mémoires*, pp. 337-344.

pays, Joséphine Marchand-Dandurand a planté, jusqu'au Yukon, des graines de culture, qui ont certainement germé dans bien des cas.

Mais le grand projet éducatif de Joséphine Marchand-Dandurand n'est pas né de rien. Il s'appuie sur un système d'idées et de valeurs bien à elle, glané au fil de ses lectures et de ses rencontres. Il s'appuie sur son idéologie. Dans le chapitre suivant, nous examinerons en détails les idées qui composent l'idéologie de la journaliste, du féminisme au nationalisme, en passant par le libéralisme et le rapport à la modernité.

CHAPITRE 3 : L'IDÉOLOGIE DE JOSÉPHINE MARCHAND-DANDURAND

3.1 Introduction

Selon les auteurs de *Histoire du Québec contemporain*, les idéologies sont «des systèmes de pensée bien articulés proposant une vision globale de la société et des orientations qu'il convient de lui donner¹». Pour l'historienne Fernande Roy, auteure de *Histoire des idéologies au Québec*, il s'agit, plus précisément, d'«ensembles coordonnés de valeurs, d'idées, de symboles qui légitiment une situation donnée ou qui présentent un nouveau projet de société». Ces ensembles de pensée, rassembleurs et mobilisateurs, sont, selon Roy, «une composante normale de la vie en société. Elles représentent un moyen – limité, mais incontournable – de fixer ou de modifier les règles du jeu social²».

Au chapitre précédent, nous avons montré que le projet de société que caressait Joséphine Marchand-Dandurand visait l'amélioration de l'instruction des Canadiens français, que les actions les plus importantes qu'elle a entreprises dans la sphère publique (du *Coin du feu* à l'oeuvre des Livres gratuits) allaient en ce sens. Mais pour concevoir et mener à bien ce projet, la journaliste s'appuyait sur un certain nombre de valeurs et d'idées qui, assemblées, composaient son idéologie. Afin de définir avec précision l'idéologie de Joséphine Marchand-Dandurand, nous avons choisi de la diviser en quatre thèmes qui nous semblent incontournables parce qu'on les retrouve dans la plupart des discours idéologiques à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle : la question des femmes, le rapport à la modernité, le libéralisme et le nationalisme. Dans ce chapitre, nous tenterons de faire ressortir les idées qu'elle défendait à l'intérieur de chacun de ces thèmes et de montrer de quelle façon ces idées s'articulaient entre elles.

Dans un premier temps, nous nous intéresserons au féminisme, une idéologie qui en était, à l'époque de Joséphine Marchand-Dandurand, à ses premiers balbutiements. La journaliste, comme on l'a vu, avait décidé de prendre la parole pour porter ses idées sur la place publique dans cette société exclusivement pensée et dirigée par des hommes, ce qui semble refléter une conception plutôt ouverte des rôles sociaux de sexes. Pourtant, son discours renvoyait souvent

¹ Linteau et al. *Histoire du Québec contemporain*. Tome 1 : *De la Confédération à la Crise (1867-1929)*, p. 343.

² Roy, *Histoire des idéologies au Québec aux XIXe et XXe siècles*. p. 9.

à une conception traditionnelle de ces mêmes rôles. Si Joséphine Marchand-Dandurand réclamait une meilleure instruction pour les femmes, elle ne demandait pas l'accès aux professions libérales. Et si elle se disait opposée au droit de vote, tout nous laisse croire qu'elle sentait simplement que sa société n'y était pas prête. Entre le dit et le non dit, les gestes et le discours, les écrits publics et privés, nous tenterons de faire la part des choses et de répondre à la question suivante : Joséphine Marchand-Dandurand était-elle féministe ?

Dans un deuxième temps, nous nous pencherons sur la question de son rapport à la modernité et à la tradition. Joséphine Marchand-Dandurand, nous le verrons, était un apôtre du progrès scientifique et technique, dont elle disait qu'il allait favoriser la paix dans le monde. Toutefois, elle se montrait très prudente face à l'évolution des mœurs et abreuvait ses lectrices du *Coin du feu* de conseils moralisateurs. Si elle était profondément croyante, Joséphine Marchand-Dandurand ne se privait pas de critiquer les abus auxquels se livrait l'Église catholique, institution traditionnelle par excellence. Où se situait-elle alors, nous demanderons-nous, entre modernisme et traditionalisme ?

Dans un troisième temps, nous observerons ses idées sur le plan du libéralisme. Nous constaterons que cette femme, issue de la bourgeoisie libérale, était favorable à la démocratie et à la séparation de l'Église et de l'État. Toutefois, nous verrons que, contrairement aux libéraux purs et durs, elle prônait l'intervention de l'État dans certains domaines (essentiellement la culture et l'éducation) et elle était favorable à ce que l'on pose des limites à la liberté d'expression. D'autre part, Joséphine Marchand-Dandurand se montrait très «paternaliste» envers les classes inférieures de la société et désirait le maintien des privilèges de la bourgeoisie. Dans ces conditions, nous nous poserons la question suivante : doit-elle être considérée comme une femme libérale ?

Dans un quatrième et dernier temps, nous nous intéresserons aux idées de Joséphine Marchand-Dandurand sur la question de la nation. Nous montrerons que si la journaliste n'a jamais élaboré de théorie sur la nation, elle était profondément attachée à l'histoire, à la langue et à la culture du Canada français. Toutefois, elle était extrêmement critique envers ses compatriotes «canadiens», jamais, selon elle, à la hauteur des citoyens de la France, sa référence. Nous observerons par ailleurs sa grande ouverture sur le Canada anglais, les États-Unis et l'Europe et nous nous attarderons à ses idées pacifistes. Certes, Joséphine Marchand-Dandurand était nationaliste, mais son sentiment revêtait des caractéristiques particulières qui

le différenciaient du nationalisme clérical (ou clérico-nationalisme) répandu à son époque et que nous définirons.

Dans ce chapitre, nous apporterons à nos questions des réponses nuancées. Nous soulignerons les éléments contradictoires de l'idéologie de Joséphine Marchand-Dandurand et observerons l'évolution de ses idées, en confrontant sa pensée privée (contenue dans son journal intime et sa correspondance) et sa pensée publique (comprise dans ses articles et conférences). Nous nous attarderons aussi aux différences révélatrices entre son discours et les gestes qu'elle a posés et nous proposerons des hypothèses sur le caractère stratégique de certaines idées avancées. Finalement, nous ne perdrons pas de vue que Joséphine Marchand-Dandurand faisait partie d'un groupe social, la bourgeoisie, et qu'il est probable qu'elle ait exprimé des idées ayant pour objectif – conscient ou inconscient - de sauvegarder la position de cette classe sociale dans la société. Parce que comme le dit Fernande Roy, les idéologies ne doivent pas être dissociées des groupes sociaux qui les expriment. «En effet, si on les présente la plupart du temps comme étant au service du bien commun, les idéologies servent plus souvent à défendre les intérêts des groupes qui les émettent. Il s'agit d'argumenter et de convaincre dans le but de s'assurer la mainmise sur le présent et sur l'avenir. L'enjeu toujours disputé, c'est le pouvoir.³»

³Roy, *Histoire des idéologies au Québec aux XIXe et XXe siècles*, p. 9.

3.2 Féminisme

*«L'idéal du rôle nouveau auquel le vingtième siècle appelle la femme est l'extension de son ministère de la famille à la société : que son avis soit pris et entendu dans les conseils publics pour le bien général comme il l'est au foyer dans les questions d'éducation, de morale, d'économie, etc., universellement reconnues de sa compétence».*⁴

3.2.1 Introduction

On utilisait l'adjectif «féministe» au Canada et au Québec à l'époque de Joséphine Marchand-Dandurand pour caractériser une personne ou une association qui préconisait un certain élargissement de la place des femmes dans la société. Selon l'historienne Yolande Pinard, on peut distinguer différents types de féminismes à l'œuvre en même temps dans le Québec de la fin du XIX^e siècle⁵. Il y a le féminisme social, lié au réformisme, qui prône un plus grand engagement des femmes dans les organismes de charité laïques ; le féminisme de revendication, qui réclame pour les femmes un rôle plus important dans la sphère publique à travers l'accès aux professions et le droit de voter ; et le féminisme chrétien, qui tente de réconcilier le mouvement des femmes avec la religion en appuyant son action sur la doctrine sociale de l'Église. En se basant sur les travaux d'historiennes américaines, l'historienne Karine Hébert, qui a consacré son mémoire de maîtrise à la FNSJB, a pour sa part ajouté une nouvelle distinction au concept, en qualifiant de maternaliste plutôt que de féministe cette organisation qui appuie ses demandes sur la fonction maternelle des femmes⁶. Nous aurons l'occasion de revenir sur le concept de maternalisme.

Sur la question des femmes en émergence dans les dernières décennies du XIX^e siècle, Joséphine Marchand-Dandurand, on le verra, n'a pas une opinion claire, tranchée. Elle avance à tâtons, consciente de la résistance des pouvoirs en place dans la société québécoise, si bien que l'on a l'impression qu'elle laisse sciemment planer l'ambiguïté quant à ses convictions. Si, dans son discours, elle semble adhérer à une conception traditionnelle des rôles sociaux des hommes et des femmes, elle pose souvent des gestes qui vont à l'encontre de cette idée. Si elle se dit opposée au suffrage féminin, elle n'avance pas d'argument pour étayer sa position. Était-elle féministe ? Et si oui, dans quelle catégorie de féminisme pourrait-on la ranger ?

⁴ Madame Dandurand, «La bibliothèque publique», *Le Journal de Françoise*, 1^{re} année, no 9 (samedi 26 juillet 1902), p. 98.

⁵ Pinard, «Les débuts du mouvement des femmes à Montréal, 1893-1902», pp. 177-198.

⁶ Hébert, *Une organisation maternaliste au Québec, La Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste (1900-1940)*.

C'est à ces questions que nous tenterons de répondre dans cette section, en examinant dans le détail les opinions de Joséphine Marchand-Dandurand sur les rôles sociaux de sexes, le travail et l'éducation des femmes ainsi que le suffrage féminin. Mais tout d'abord, nous observerons où en était le féminisme au Canada français à la fin du XIX^e siècle.

3.2.2 Rappel historique

C'est au XIX^e siècle que l'on voit émerger dans plusieurs pays occidentaux un questionnement nouveau quant à la place des femmes dans la société. Ce questionnement est amené par les phénomènes globaux que sont l'industrialisation et l'urbanisation. En effet, en modifiant le mode de production des biens de consommation, la société capitaliste entraîne des migrations vers les grands centres urbains et ouvre aux femmes les portes du travail salarié. À Montréal comme à Londres, Paris, Chicago et Toronto, l'afflux de travailleurs et de travailleuses apporte son lot de problèmes sociaux : insalubrité, maladies contagieuses, pauvreté, alcoolisme, criminalité, etc. Ces maux touchent surtout les classes populaires, mais les bourgeois ressentent de l'insécurité face à la délinquance des moins fortunés et face aux épidémies qui ne font pas de distinction de classes.⁷

Observant tous ces changements inquiétants, les femmes de la bourgeoisie tenteront d'intervenir en créant des associations laïques de charité. C'est au sein de ces associations qu'elles prendront lentement conscience des limites légales et politiques qui restreignent leur action dans la société et qu'elles commenceront à revendiquer des changements dans la condition des femmes. À Montréal, on voit se multiplier ces associations bourgeoises aux environs des années 1850, et c'est en 1893 que plusieurs d'entre elles s'unissent au sein du National Council of Women of Canada (NCWC), sous l'impulsion de l'épouse du gouverneur général, Lady Aberdeen. Le NCWC comprend une section montréalaise, le Montreal Local Council of Women (MLCW), où militent une majorité d'anglophones et quelques francophones, dont Mme Rosaire Thibodeau, Marie Gérin-Lajoie et Joséphine Marchand-Dandurand.⁸

⁷ Voir : Pinard, «Les débuts du mouvement des femmes à Montréal, 1893-1902», pp. 177-198 ; Hébert, *Une organisation maternaliste au Québec, la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste (1900-1940)*. ; Roy, *Histoire des idéologies au Québec aux XIX^e et XX^e siècles*. ; Linteau et al. *Histoire du Québec contemporain*. Tome 1 : *De la Confédération à la Crise (1867-1929)*.

⁸ Pinard, «Les débuts du mouvement des femmes à Montréal, 1893-1902», pp. 177-198.

Au cours de la décennie 1890, le MLCW organise des conférences publiques sur l'hygiène, revendique la création d'espaces verts et de terrains de jeux dans les quartiers populaires, encourage la mise sur pied d'écoles ménagères et obtient la nomination d'inspectrices de manufactures. S'il demande une meilleure éducation pour les femmes et s'indigne de l'incapacité légale des épouses, il ne réclame pas le droit de vote. Le MLCW ne critique pas non plus la division traditionnelle des rôles sociaux de sexes.⁹

Bien que ses demandes nous apparaissent aujourd'hui timides, les forces conservatrices au pouvoir dans la société canadienne-française se posent en adversaires du MLCW. Quand ils n'ignorent pas délibérément les gestes que pose ce regroupement, les journalistes traditionalistes, comme Jules-Paul Tardivel de *La Vérité*, le ridiculisent. Le clergé catholique, quant à lui, n'aime guère voir des laïques s'occuper de charité et d'éducation, des domaines qu'il considère comme lui appartenant de droit¹⁰. Mais, comme on l'a vu, il aime encore moins voir ses ouailles aux côtés de protestants dans une association non confessionnelle et il ne se gênera pas pour le leur faire savoir. En 1896, lors de la première séance du NCWC à se dérouler en français, à Montréal, monseigneur Fabre refusera d'accorder aux féministes la présence d'un prêtre et n'acceptera pas qu'elles utilisent les locaux de l'Université Laval. Joséphine Marchand-Dandurand, qui prononce une conférence lors de cette séance, avoue avoir été plus à l'aise de s'exprimer en anglais, devant des auditoires anglophones, que ce soir-là dans sa langue maternelle et dans sa propre ville. «Pour moi, je redoutais beaucoup cet auditoire de gens connus et familiers, pour une notable partie. Je savais que notre population française, étrangère à toute œuvre d'un ordre intellectuel, plutôt réfractaire à cette étrange nouveauté, venait surtout par curiosité et presque généralement par une curiosité peu bienveillante¹¹», écrit-elle.

Les attaques conservatrices répétées en viennent à indisposer franchement les francophones actives au MLCW. Aussi, c'est avec un certain soulagement qu'elles découvrent vers 1896 le féminisme chrétien, né en France à la suite de l'encyclique papale *Rerum Novarum* et

⁹ «Les membres du MLCW adhèrent fondamentalement à l'idéologie de la femme au foyer et leurs actions s'inscrivent presque toutes dans le prolongement du rôle d'épouse et de mères que l'idéologie dominante assigne aux femmes.» - Pinard, «Les débuts du mouvement des femmes à Montréal», p. 198.

¹⁰ En 1880, par exemple, en participant à la fondation de l'hôpital Notre-Dame, madame Rosaire Thibodeau «a rencontré dans son entreprise laïque une opposition tenace de l'évêché (...)». Pinard, «Les débuts du mouvement des femmes à Montréal», p. 180.

¹¹ Marchand, *Journal intime*, pp. 172-173 (18 novembre 1897).

publicisé dans la revue *Le féminisme chrétien* de Marie Maugeret¹². Cette doctrine allie religion catholique et demandes féministes — jusque-là perçues comme contradictoires — et parle aux femmes de leurs devoirs autant que de leurs droits¹³, ce qui convient bien à la conception de leur rôle que se font les Canadiennes françaises. Joséphine Marchand-Dandurand reproduira plusieurs articles du *Féminisme chrétien* dans *Le Coin du feu*¹⁴. Le ralliement des francophones autour de cette doctrine donnera lieu, en 1907, à la création de leur propre organisation «féministe», la FNSJB, dont Marie Gérin-Lajoie sera la présidente pendant vingt ans.

3.2.3 Conception des rôles sociaux de sexes

Comme la plupart des «féministes» de son époque, Joséphine Marchand-Dandurand ne semble pas, dans son discours, remettre en cause la division traditionnelle des rôles sociaux de sexes. Ses articles laissent croire qu'elle accepte que la «sphère publique» soit le champ d'action des hommes et que les femmes concentrent leur action dans le domaine privé, autour de la famille. Elle y affirme que la femme idéale est d'abord une mère, dévouée envers les siens, qui a la responsabilité de rendre son foyer pacifique et agréable à vivre, pour y retenir son mari et ses enfants afin qu'ils évitent le chemin de la taverne et de la délinquance. La femme doit être gardienne de la morale dans la famille. L'homme, quant à lui, doit travailler à l'extérieur du foyer et jouer son rôle dans la cité, mais aussi assurer l'autorité dans la famille.¹⁵ En somme, dans le discours de Joséphine Marchand-Dandurand, l'homme et la femme sont foncièrement différents et se complètent. Conséquemment, les «vieux garçons» sont considérés comme une aberration et Joséphine suggère qu'on les taxe pour qu'ils «aident au moins les pères de famille à en supporter les lourdes charges¹⁶». En revanche, elle présente le célibat féminin comme un «très acceptable *statu quo*, qui manque peut-être de piquant, mais non de sérénité et d'intérêt paisible¹⁷». Ce double traitement qu'elle applique aux célibataires des deux sexes peut peut-être s'expliquer par le fait que les «vieilles filles»

¹² Voir : Rochefort et Klejman. *L'égalité en Marche*, pp. 110-113.

¹³ Pinard, «Les débuts du mouvement des femmes à Montréal», pp. 193-197.

¹⁴ Voir notamment: Marie Maugeret, «Le féminisme chrétien», *Le Coin du feu*, juillet 1896, pp. 211-213 et Marie Duclos, «Congrès féministe de 1896 à Paris», *Le Coin du feu*, août 1896, pp. 225-226.

¹⁵ Joséphine Marchand-Dandurand exprime ces idées sur les rôles de chacun dans la famille dans plusieurs articles. Elle fait le tour de la question dans : Marie Vieuxtemps, «Travers sociaux XI : La vie de famille», *Le Coin du feu*, janvier 1894, p.4-7 et dans : Marie Vieuxtemps, «Travers sociaux XII: Le femme dans la famille», *Le Coin du feu*, février 1894, p. 36.

¹⁶ Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, février 1894, pp. 33-34.

¹⁷ Marchand, *Journal intime*, p. 117 (21 septembre 1885).

s'avéraient en général des piliers exceptionnels pour leurs sœurs mères de famille et donc des appuis à l'institution familiale, contrairement aux vieux garçons.

Les différences entre les hommes et les femmes viennent de la nature, affirme encore Joséphine Marchand-Dandurand. En mars 1894, elle cède sa chronique du *Coin du feu* à l'homme politique et philosophe français Jules Simon¹⁸, qui développera cette idée bien répandue en y allant d'exemples concrets qui étonnent aujourd'hui par leur mépris non dissimulé.

Il y a deux choses distinctes : le génie commercial, l'esprit d'entreprise, essentiellement masculin, et l'économie domestique, qui répond parfaitement aux aptitudes des femmes, écrit-il. (...) Les femmes sont d'habiles philosophes, qui comprennent tout mais n'inventent rien ; elles font de bonnes musiciennes, mais pas des compositrices. Le même phénomène se produit au théâtre : elles produisent des actrices incomparables, et tout au plus, de siècle en siècle, une jolie petite pièce à laquelle un collaborateur a mis la main.¹⁹

Aux hommes, donc, le talent créateur, l'esprit d'entreprise, l'innovation, la modernité ! Aux femmes les rôles de subordonnées, de faire-valoir et de gardiennes de la tradition. Que Joséphine, auteure elle-même, ait accepté de publier ce texte dans *Le Coin du feu* peut paraître surprenant. Pourtant, ce ne sera pas la seule fois où elle acceptera de bonne grâce le paternalisme d'auteurs masculins — dans ce cas-ci, double paternalisme, masculin et français (supériorité de genre et ethnique) — qui acceptent d'écrire dans son magazine.

D'ailleurs, elle se pose elle-même souvent en inférieure dans ses rapports avec ses collègues masculins, qu'elle appelle ses «grands frères²⁰». Elle parle volontiers du *Coin du feu* comme du «benjamin²¹» de la presse et elle remercie les autres journaux pour l'accueil «bienveillant» qu'ils lui ont fait lors de sa parution. Mais considère-t-elle vraiment son magazine comme un enfant nécessitant la protection de ses grands frères ?

¹⁸ Ancien député républicain (1863-1870) et ministre de l'Instruction publique (1870), il était connu pour avoir écrit plusieurs études sur la condition ouvrière. Il interviendra à quelques reprises dans le *Coin du feu*.

¹⁹ Jules Simon, «Chronique», *Le Coin du feu*, mars 1894, pp. 65-67. Plus loin, dans le même article, il écrit : «Je ne suis pas pour les nouveautés en matière de femmes. Je crois même qu'au moment où nous sommes, le vrai et souhaitable progrès consisterait à rétrograder. Je rêve d'une société où les femmes seraient maîtresses dans leur intérieur, et ne paraîtraient dans les affaires publiques que par l'intermédiaire de leurs pères et de leurs maris. Je leur donnerais une action prépondérante sur les mœurs, et je ne leur en donnerais aucune sur la confection des lois. Je reviendrais à la vieille morale de nos pères qui ne traitaient les femmes ni en collègues ni en camarades, qui les traitaient un peu en divinités (...)»

²⁰ Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, janvier 1894, p. 1.

²¹ Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, février 1893, p. 35.

La création du *Coin du feu* a provoqué, on le sait, beaucoup de suspicion²², et l'on remarque à plusieurs reprises la volonté de Joséphine Marchand-Dandurand de paraître inoffensive pour amadouer ceux qui pourraient craindre que l'avènement d'un journal féminin annonce une ère où la femme prendrait davantage de place dans la société. Elle rassure constamment ses adversaires en ce qui concerne ses objectifs au *Coin du feu* : ce ne sera pas un organe «revendicateur, protestataire ou agressif (...) Au risque de passer pour arriéré, le *Coin du feu* se proclame satisfait de la part de liberté faite à la femme par les lois du pays et ne réclame rien de plus²³», écrit-elle dans le premier numéro. Quand elle parle du NCWC, elle rappelle régulièrement que sa mission en est une de charité et que ses militantes ne veulent pas prendre la place des hommes. Leur action se fait «tout doucement», «sans empiéter sur les droits du sexe fort», «sans sortir de leur sphère», «en restant les anges du foyer²⁴», écrit-elle. Elle dit ailleurs, à propos du mouvement féministe : «Son action s'effectue sous l'égide de la religion, à l'ombre de la loi²⁵». À notre avis, Joséphine insiste ainsi sur son acceptation de la protection et de la supériorité masculines de manière un peu stratégique, afin de ne pas apeurer d'éventuels détracteurs. On lit d'ailleurs dans son journal intime que, lors d'un discours qu'elle a prononcé à la séance de Montréal du NCWC, elle a volontairement «pris garde de parler avec simplicité, et de traiter mon sujet modestement et d'un point de vue féminin²⁶».

D'autre part, ajoutons que si Joséphine Marchand-Dandurand se dit prête à accepter la supériorité des hommes en général, elle ne l'approuve pas en toutes circonstances. En effet, elle réproouve que dans plusieurs familles, des filles intelligentes doivent sacrifier leur talent pour permettre à leurs frères moins doués de poursuivre leur instruction. Pour elle, il s'agit d'une «injustice flagrante» qui ne mène qu'à la multiplication des «avocats médiocre»²⁷. Somme toute, on peut dire qu'elle accepte la supériorité des hommes... à condition qu'ils la méritent. En outre, le fait de se décrire comme une «petite sœur» n'empêche pas Joséphine Marchand-Dandurand de rugir quelques fois contre ses grands frères et même de leur faire la

²² «À cette époque, l'apparition du *Coin du feu* fit en certains cercles une manière de petit scandale. Toute hostilité cependant s'effaça devant notre attitude inoffensive ; nous pouvons même nous vanter d'avoir obtenu la collaboration de ceux qui, au premier moment, lui firent ce mauvais accueil.», écrit Joséphine dans le dernier numéro du *Coin du feu* : Madame Dandurand, «Le dernier mot du *Coin du feu*», *Le Coin du feu*, décembre 1896, pp. 341-342.

²³ (non signé), «Ce que nous ne serons pas», *Le Coin du feu*, janvier 1893, p. 2.

²⁴ Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, septembre 1895, pp. 273-276.

²⁵ Madame Dandurand, «Le féminisme», *Nos travers*, p. 118.

²⁶ Marchand, *Journal intime*, p. 173 (18 novembre 1897).

²⁷ Marie Vieuxtemps, «La femme dans la famille», *Le Coin du feu*, février 1894, pp. 36-38.

leçon. Dans le numéro d'août 1894 du *Coin du feu*, par exemple, elle prend à partie les journalistes francophones pour avoir ignoré ou condamné sans les connaître les activités du NCWC, alors que la presse anglophone en a fait, elle, une juste couverture. «Rien n'est commode quand on n'a pas d'opinion et qu'on ne veut pas prendre la peine de s'en former une, comme cette attitude de sage défiance ou de sarcasme frondeur. Mais – que nos confrères nous pardonnent la liberté que nous prenons de le leur dire et de leur répéter – le procédé est primitif, indigne de journalistes sérieux que toute évolution sociale doit trouver éveillés et attentifs²⁸», écrit-elle. En rabrouant ainsi vertement ses confrères, Joséphine Marchand-Dandurand montre bien qu'elle n'est pas totalement résignée à occuper la place discrète traditionnellement assignée aux femmes. Notons aussi qu'il y a de grandes différences entre les idées qu'elle défend dans ses écrits publics et les gestes qu'elle pose. Si, par exemple, les femmes sont dans son discours avant tout des mères, elle-même, peu pressée d'en devenir une, est tout d'abord dévastée par la nouvelle de sa grossesse et appelle son futur bébé «l'intrus»²⁹ ! Elle n'aura d'ailleurs qu'un seul enfant et passera beaucoup plus de temps à s'occuper des problèmes de la sphère publique, comme écrivaine, journaliste et conférencière que de son intérieur, malgré tous les bons conseils qu'elle aura donnés dans *le Coin du feu*...

On peut aussi relever dans le discours même de Marchand-Dandurand quelques opinions qui apparaissent non traditionalistes sur les rôles sociaux de sexes. Par exemple, dans le débat controversé autour de la simplification de la toilette féminine (les femmes devraient-elles ou non avoir la liberté d'alléger leur toilette lorsqu'elles font des courses, voyagent ou lorsque le temps est mauvais, pour améliorer leur confort ?), elle prend parti pour le changement. Elle aussi, dit-elle, a tout d'abord ri des femmes qui, au Congrès des femmes de Chicago, ont voulu «masculiniser» le costume féminin. Mais une promenade en bateau où elle a eu froid, s'est sentie inconfortable et a craint pour sa sécurité l'a fait changer d'avis. «Une simplification, une réduction de la toilette féminine, nous l'avons dit, serait une œuvre d'assainissement et un bienfait social», écrit-elle³⁰. Elle prend aussi parti pour la modernité dans le débat sur le droit des femmes de rouler à bicyclette. À la suite d'un article de sa collaboratrice Julia Patrie, qui s'oppose au mariage femme et bicyclette, vient une réponse de

²⁸ Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, août 1894, pp. 225-228. Dans un autre article, elle compare la couverture des activités féministes faite par la presse bostonienne à celle faite par la presse montréalaise. «Aux États-Unis, les journalistes sérieux qui ont appris à respecter les associations féminines pourraient en remontrer à quelques uns des nôtres dont l'ignorance en est encore aux clichés d'un persiflage suranné.» - Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, juillet 1894, pp. 193-195.

²⁹ Marchand, *Journal intime*, p. 142 (9 mai 1886).

³⁰ Voir à ce sujet : Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, novembre 1893, pp. 325-327 et Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, janvier 1894, pp. 1-3.

la rédactrice qui rappelle que des médecins recommandent le vélo comme activité physique et qui encourage les femmes à rouler au côté de leur mari³¹.

Finalement, si on ne se fie qu'à son discours public, Joséphine Marchand-Dandurand semble avoir une conception très traditionnelle des rôles sociaux de sexes, mais les gestes qu'elle pose en tant que journaliste, conférencière et militante du NCWC, ses écrits privés et quelques idées exprimées publiquement démontrent que son traditionalisme sur la question est en partie stratégique et qu'elle n'a pas une conception figée des rôles féminins et masculins. Si elle dit croire en la différence complémentaire des hommes et des femmes, elle n'accepte pas de se confiner dans le rôle féminin traditionnel; si elle utilise le terme de «sphères» masculine et féminine, elle montre par ailleurs qu'elle ne voit pas ces deux mondes imperméables, en n'hésitant pas à transgresser leur frontière. Dès l'âge de 23 ans, elle dit vouloir donner à ses futures filles une éducation «forte, un peu virile», pour que leur bonheur ne dépende pas que du mariage et «que leur existence ait un but élevé, comme celle des hommes³²». Nous croyons donc pouvoir dire que malgré un discours souvent traditionaliste à propos des rôles de sexes, Joséphine Marchand-Dandurand a contribué à entrebâiller la porte pour une redéfinition de ces rôles à la fin du XIXe siècle.

3.2.4 L'éducation et le travail des femmes

Si toutes les actions menées par Joséphine Marchand-Dandurand n'ont visé qu'un but, comme on l'a vu au chapitre précédent, c'est celui d'enseigner, d'instruire, de transmettre des savoirs pratiques et intellectuels, de donner le goût de la connaissance, en un mot d'éduquer, en particulier les femmes. C'est donc comme «éducatrice», un rôle féminin par excellence, que la journaliste se taillera une place dans la sphère publique, traditionnellement réservée aux hommes.

Dès le début de la vingtaine, Joséphine Marchand-Dandurand constate dans son journal intime qu'au Canada français «on élev[e] mal les femmes³³». Elle critique la frivolité de leurs préoccupations, leur incapacité à discuter de sujets intelligents, en particulier dans les salons mondains. «La femme canadienne mène dans un pays sans art, sans culture, sans atmosphère

³¹ Non signé, «Les bicyclettes», *Le Coin du feu*, novembre 1895, p. 347.

³² Marchand, *Journal intime*, p. 116-117 (21 septembre 1885).

³³ Marchand, *Journal intime*, p. 116 (21 septembre 1885).

intellectuelle, la vie la plus plate qu'on puisse imaginer³⁴», déplore-t-elle. Un constat qui sera à l'origine de toute son action éducatrice.

En effet, cette amoureuse de la culture, qui dit «une maison sans livre, c'est comme un jardin sans fleurs³⁵», ne vise rien de moins que l'«émancipation intellectuelle³⁶» des bourgeoises canadiennes en créant le *Coin du feu*. Elle décrit ses objectifs dans le premier numéro de la deuxième année du *Coin du feu* : «(...) Instruire les mères de famille (...) et les jeunes filles (...) des événements saillants de l'histoire contemporaine et des nouvelles du monde artistique ; donner un traité de savoir-vivre avec de précieux enseignements sur les soins hygiéniques qui préservent la santé et la beauté; chercher à communiquer le goût des bonnes lectures (...)»³⁷. Chaque mois, elle entretient ses lectrices de littérature, d'histoire et de politique étrangère, en plus de choses pratiques. En 1896, dans le but d'accomplir «ce que le gouvernement ne fait pas (...) pour encourager l'étude de l'histoire de notre pays», elle lance un concours de rédaction sur l'histoire du Canada destiné à ses jeunes lectrices³⁸. Avec l'œuvre des Livres gratuits, qu'elle crée en 1898, elle continue son œuvre d'éducatrice, cette fois auprès des classes populaires. En effet, en faisant parvenir aux institutrices des campagnes et à des particuliers des livres provenant notamment de dons de la part de Canadiens et de Français fortunés, elle tente de relever le niveau intellectuel de tout un peuple.

Outre ces œuvres personnelles d'éducation, Joséphine Marchand-Dandurand encourage l'accès des femmes à de meilleures écoles. Dans *Le Coin du feu* d'août 1896, elle plaide pour la création d'un collège pour filles semblable à celui que les anglophones de l'Université McGill viennent de mettre sur pied, mais adapté aux «caractéristiques de notre race, qui a un idéal de la femme au foyer³⁹». En défendant une meilleure instruction pour les femmes, Joséphine Marchand-Dandurand affirme ne pas souhaiter l'apparition de «femmes savantes» chez ses compatriotes, ce dont l'accuse pourtant le journaliste Jean Badreux dans *Le Monde*⁴⁰. Les femmes sont si éloignées des hommes dans le domaine de l'éducation, dit-elle, que «quand nous parlons d'étudier ou de cultiver la littérature, nous n'entendons que dissiper un

³⁴ Marchand, *Journal intime*, p. 165 (15 novembre 1897).

³⁵ Madame Dandurand, *Nos travers*, p. 23.

³⁶ Marchand, *Journal intime*, p. 165 (15 novembre 1897).

³⁷ Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, janvier 1894, pp. 1-3.

³⁸ Non signé, «Concours d'histoire», *le Coin du feu*, février 1896, p. 58.

³⁹ Madame Dandurand, «Les professions féminines», *Le Coin du feu*, août 1896, p. 225.

⁴⁰ Jean Badreux, «Femmes savantes», *Le Monde*, vendredi 6 décembre 1895, p. 2.

peu les voiles de notre profonde ignorance⁴¹.» Marchand jure en outre ne pas désirer l'accès des femmes aux professions libérales ou à d'autres emplois traditionnellement masculins, ainsi qu'elle l'avait promis dans le premier numéro du *Coin du feu*⁴².

Dans ce collège pour filles dont elle souhaite la création, il n'est pas essentiel, dit-elle, qu'on enseigne le droit ou la médecine. Elle demande plutôt à une telle institution de «[donner] carrière au talent de la femme dans les vocations auxquelles ses facultés et ses aptitudes spéciales semblent la destiner (...)», et elle désigne notamment l'enseignement du piano, du chant, de l'élocution et du maintien. Mais ce programme ne s'adresse qu'aux filles issues des classes élevées de la population, la musique étant à son avis une discipline trop onéreuse et pas assez pratique⁴³ pour les filles des classes populaires. Pour elles, Joséphine Marchand-Dandurand préconise plutôt l'apprentissage de la broderie et du tricot par le biais des écoles ménagères, dont elle encourage la création⁴⁴. De l'avis de la journaliste, l'éducation doit fonctionner selon l'adage deux poids, deux mesures. Une opinion qui contraste fort avec celle d'une autre journaliste de son époque, Éva Circé-Côté, qui prône, sans égard aux classes, une éducation pratique et industrielle, gratuite et obligatoire, qui écrit que «la culture artificielle, qui tendait à faire de nos filles des objets de luxe n'est plus de mise»⁴⁵.

L'objectif que vise officiellement Joséphine Marchand-Dandurand, à travers l'instruction des femmes, est de faire d'elles de meilleures mères de famille. «Plus nous serons instruites et éclairées, mesdames, et plus nous serons de bonnes mères⁴⁶», dit-elle. Et ailleurs: «Tant que nous aurons des mères futiles et ignorantes, ceux qui sont à la tête de notre peuple continueront à se plaindre de l'aveuglement, de l'indifférence nationale, de l'absence de sens moral et du peu de fermeté de principes des citoyens⁴⁷». Elle croit profondément que l'éducation des mères aura un effet direct sur les enfants de la nation, qui s'élèveront sur le plan intellectuel. C'est dire que pour elle, comme on l'a vu, les deux sphères qui délimitent les

⁴¹ Non signé, «Les femmes savantes», *le Coin du feu*, janvier 1896, pp. 2-4.

⁴² (non signé), «Ce que nous ne serons pas», *Le Coin du feu*, janvier 1893, p. 2.

⁴³ Marie Vieuxtemps, «Travers sociaux XVIII. Le Luxe (suite)», *Le Coin du feu*, octobre 1894, pp. 291-293.

⁴⁴ Madame Dandurand, «La création d'écoles ménagères», *Le Journal de Françoise*, 3^e année, no 6 (18 juin 1904), pp. 395-396.

⁴⁵ Éva Circé-Côté, «L'éducation de nos filles : elles doivent être protégées pour les luttes de la vie», dans Micheline Dumont et Louise Toupin, *La pensée féministe au Québec. Anthologie [1900-1985]*, Montréal, Les Éditions du Remue-Ménage, 2003, pp. 76-79. Éva Circé-Côté était journaliste au monde ouvrier et fréquentait des libéraux radicaux. Pour en savoir plus, voir Andrée Lévesque, «Journaliste au masculin : Éva Circé-Côté (1871-1949)», dans Évelyne Tardy et al., *Les bâtisseuses de la cité*, Montréal, ACFAS, 1993, pp. 87-96.

⁴⁶ Madame Dandurand, «Le féminisme», *Nos travers*, p. 121.

⁴⁷ Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, mai 1894, pp. 129-132.

rôles sociaux de sexes ne sont pas imperméables l'une à l'autre mais qu'au contraire, elles s'influencent fortement.

D'autre part, en ce qui concerne le travail salarié des femmes, Joséphine Marchand-Dandurand n'en parle pas beaucoup si ce n'est pour rendre un bref hommage à une religieuse qui a fondé pour les travailleuses une pension propre et sécuritaire⁴⁸ pour avouer ne pas se sentir très concernée par la question de la fermeture des magasins de bonne heure, réclamée par les travailleuses de magasin⁴⁹. À notre connaissance, la journaliste ne consacre pas d'article à la question des inspectrices et contremaîtresses que demandent les ouvrières. Manifestement peu intéressée par ce qui touche les autres classes sociales que la sienne, Marchand-Dandurand laisse à ses collaborateurs du *Coin du feu* le soin d'aborder ces sujets. Ainsi, sous le pseudonyme d'Yvonne, Marie Gérin-Lajoie publie quelques articles portant sur la présence des femmes dans les usines, ateliers et magasins, qui, pour elle, est une «manifestation de progrès»⁵⁰ et Louis Fréchette abonde dans le même sens en associant le travail des femmes à leur émancipation⁵¹. Notons au passage que, quarante ans après que Marie Lacoste-Gérin-Lajoie ait publié ces articles favorables au travail salarié des femmes, sa fille, Marie Gérin-Lajoie, affirmera que la pire menace pour la famille est le travail des femmes hors du foyer⁵², ce qui nous laisse croire qu'entre les années 1890 et 1930, le climat idéologique a pu devenir plus conservateur sur la question des femmes au Canada français.

Finalement, la cause de l'instruction des femmes est le principal cheval de bataille féministe de Joséphine Marchand-Dandurand. En effet, persuadée de la médiocrité de la vie intellectuelle au Canada français, elle rêve de son relèvement et, à son avis, ce relèvement doit commencer par les femmes, mères de famille, ce qui lui permettra de s'étendre naturellement à toute la nation. La journaliste est parfaitement convaincue du bien-fondé de sa mission,

⁴⁸ Madame Dandurand, «Une œuvre de haute philanthropie», *Le Coin du feu*, juin 1896, pp. 161-162.

⁴⁹ À ce propos, elle démontre une étonnante méconnaissance de la vie quotidienne des familles peu aisées en proposant que les magasins ferment de bonne heure trois fois par semaine pour permettre aux vendeuses de «jouir un peu de la vie de famille». Ce commentaire permet de mesurer la distance qu'il y avait à l'époque entre les familles bourgeoises et les familles populaires, dont les femmes avaient bien d'autre chose à faire que de s'amuser avec leurs enfants en rentrant du travail. – Non signé, «Question d'actualité», *Le Coin du feu*, janvier 1894, p. 4.

⁵⁰ Textes d'Yvonne sur le travail féminin : Yvonne, «Le travail chez la femme», *Le Coin du feu*, mars 1893, p. 67 ; Yvonne, «La femme et la littérature», *Le Coin du feu*, mai 1893, pp. 136-137 ; Yvonne, «Le travail chez la femme», *Le Coin du feu*, décembre 1893, p. 369.

⁵¹ Monsieur Fréchette, «Extrait du discours de M. Fréchette au C.N.F.», *Le Coin du feu*, mai 1896, pp. 156-158.

⁵² Sœur Marie Gérin-Lajoie, «Le retour de la mère au foyer», *L'école sociale populaire*, Tract no 227, Montréal, École sociale populaire, décembre 1932, p. 7. Il va sans dire que la Crise économique peut aussi expliquer la teneur du texte de Marie Gérin-Lajoie fille, écrit en 1932.

comme le laisse croire ce passage d'un article qu'elle fait paraître dans *Le Journal de Française* en 1902 :

Dans un avenir qui n'est pas si éloigné, cette chose qui a pu paraître très naturelle que la partie masculine de l'humanité reconnût pour elle-même le droit et le devoir de développer son intelligence tandis qu'elle souffrait qu'on marquât des bornes à l'épanouissement des facultés de l'autre partie, apparaîtra aussi absurde et contre nature que la coutume chinoise d'atrophier en les comprimant les pieds des femmes du Céleste-empire⁵³.

Par ailleurs, il apparaît tout à fait normal et logique à cette femme d'un autre temps de préconiser des programmes scolaires différents pour les filles des différentes classes sociales. Rappelons en terminant que Joséphine Marchand-Dandurand ne montre pas beaucoup d'intérêt pour la question du travail salarié des femmes, ce qui nous laisse croire que les enjeux ne concernant pas sa propre classe sociale la touchaient peu.

3.2.5 La politique et les femmes

3.2.5.1 Les droits politiques

Joséphine Marchand-Dandurand se dit opposée au droit de vote des femmes. Sa position nous apparaît toutefois très ambiguë et davantage motivée par la volonté de ne pas effrayer les élites en place que par une forte conviction personnelle. En effet, la fondatrice du *Coin du feu* ne donne jamais beaucoup d'arguments pour étayer cette conviction. Elle n'utilise pas, par exemple, les arguments des anti-suffragistes concernant la mise en péril de la morale des femmes si elles entrent en contact avec le monde bruyant et vulgaire des assemblées partisans. En octobre 1893, lors de l'arrivée au Canada de l'épouse du gouverneur général, Lady Aberdeen, *Le Coin du feu* souhaite plutôt la bienvenue à cette femme «philanthrope, intelligente, courageuse» et «partisan du suffrage féminin». Puis, déclare : «Nous redouterions d'entendre sur ce sujet les bonnes raisons dont cette femme distinguée doit étayer sa thèse. Elles n'auraient qu'à nous convertir...⁵⁴».

En décembre 1893, Joséphine Marchand-Dandurand fait du suffrage féminin le thème d'un numéro spécial du *Coin du feu*, où elle donne la chance à plusieurs personnalités d'exprimer

⁵³ Madame Dandurand, «La bibliothèque publique», *Le Journal de Française*, 1^{re} année, no 9 (samedi 26 juillet 1902), pp. 98-99.

⁵⁴ Non signé, «Lady Aberdeen», *Le Coin du feu*, octobre 1893, pp. 311-312.

leur opinion. Si Israël Tarte, P.A.J. Voyer⁵⁵ et Yvonne (Marie Gérin-Lajoie) se disent plutôt favorables au vote féminin, si Françoise (Robertine Barry), Arthur Buies et Louis Fréchette⁵⁶ s'affirment, eux, défavorables à cette cause, si Lady Aberdeen s'abstient sagement de donner son opinion, Joséphine Marchand-Dandurand, elle n'ose prendre réellement parti. Dans son petit texte, elle constate tout simplement que le sujet, qui fait couler beaucoup d'encre en Europe, n'est pas encore né ici, ce qui, dit-elle, ne la dérange pas outre mesure. Et elle termine en reconnaissant qu'en matière d'éducation primaire, les femmes feraient de bonnes législatrices.⁵⁷ Deux mois plus tard, dans un article intitulé «Notre rôle dans la cité», Marchand-Dandurand exhorte les femmes ayant le droit de voter aux élections municipales de s'en prévaloir et elle convient qu'avec «ses connaissances pratiques en ce qui concerne l'économie domestique et l'hygiène, son expérience et son habileté dans l'art d'équilibrer le budget, son entente des mille besoins de la famille», la femme serait une électrice «précieuse»⁵⁸. En juin 1895, elle reproduit dans le *Coin du feu* un article du *Temps* de Paris qui fait état du progrès du droit de vote des femmes dans le monde, en Australie, en Nouvelle-Zélande, au Wyoming et au Kansas. À la suite de cet article, elle se permet de critiquer l'indifférence des Canadiens sur cette question dont «force nous est de constater [les] progrès». Puis, de manière un peu paradoxale et sans avancer d'argument, elle ajoute : «si l'on songeait à demander à cet égard notre avis personnel, nous nous déclarerions carrément contre l'intervention féminine directe dans les affaires publiques (...)»⁵⁹.

L'opinion de Joséphine Marchand-Dandurand sur le droit de vote est loin d'être claire. Bien qu'elle ait affirmé à quelques reprises s'y opposer, nous ne la trouvons pas très convaincue. En fait, nous croyons que Joséphine Marchand-Dandurand n'est pas foncièrement opposée au droit de vote des femmes. Cependant, à cause de la force de l'opposition cléricale et politique au Canada français, elle ne peut se permettre d'y être ouvertement favorable. En effet, si elle se montre trop ambitieuse pour ses congénères, elle risque d'être la cible d'attaques encore plus féroces que celles qu'elle subit déjà et de perdre, à la longue, l'influence qu'elle détient

⁵⁵ Identifié comme rédacteur du *Monde*

⁵⁶ Le poète Louis Fréchette répond par un poème qui va comme suit :

«Le poids d'un tel fardeau sur de frêles épaules
Pourrait bien les faire ployer
Mesdames, croyez-moi, ne changeons pas de rôles
Restez les anges du foyer !»

⁵⁷ Divers auteurs, «Le suffrage féminin», *Le Coin du feu*, décembre 1893, pp. 359-362.

⁵⁸ Madame Dandurand, «Notre rôle dans la cité», *Le Coin du feu*, février 1894, pp. 35-36. Dans le même article, elle menace de «signaler à l'improbation de toutes ses lectrices» un candidat qui n'acceptera pas de s'engager à créer des parcs et des jardins publics dans les faubourgs enfumés.

⁵⁹ Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, juin 1895, p. 169.

sur les femmes de son pays. Comme le dit l'historienne Marie-Aimée Cliche, si les femmes de l'époque de Joséphine Marchand-Dandurand «avaient affiché des opinions plus radicales, elles auraient probablement perdu toute crédibilité aux yeux de leurs compatriotes⁶⁰».

Sur la question du suffrage féminin, Joséphine Marchand-Dandurand choisit la voie qui lui paraît la plus raisonnable et la moins risquée. Une conférence sur le féminisme reproduite dans son recueil d'articles *Nos travers* résume bien sa pensée. D'un côté, elle rassure les hommes à propos du suffrage féminin en leur disant grosso modo qu'ils ont encore le contrôle sur la situation : «(...) que cette prétention n'effraie pas trop le sexe fort ; d'abord elle est loin d'être partagée par toutes et puis il est absolument en son pouvoir à lui qui fait les lois, de la reconnaître ou d'y répondre par une fin de non-recevoir.» De l'autre, elle enjoint les femmes d'être patientes : «Ne brûlons pas les étapes. Nous trouvons encore dans le champ étendu de la bienfaisance à occuper nos loisirs. Nous avons un rôle à jouer dans la société avant d'en jouer un dans le gouvernement⁶¹».

En somme, nous croyons pouvoir dire que Joséphine Marchand-Dandurand est «étapiste» sur la question du suffrage féminin. Elle croit à notre avis que cela viendra quand la société sera prête. En attendant, pense-t-elle, plutôt que de nuire à leur cause en se montrant trop batailleuses, les femmes font mieux de profiter des petites ouvertures qu'elles se sont taillées dans la société civile, l'éducation, la charité. «Our sphere is large enough to employ all our activities at present in the cause of moral hygienic and social reform and in philanthropic work», résume-t-elle dans un journal de Chicago qui l'interview sur la question du suffrage féminin⁶².

⁶⁰ Cliche, «Droits égaux ou influence accrue ?», p. 115. Quelques années plus tard, en 1922, alors que toutes les provinces canadiennes avaient accordé aux femmes le droit de voter, Marie Gérin-Lajoie tenta le tout pour le tout en se rendant au Vatican pour obtenir ce droit pour les Québécoises. Le Vatican renvoya la décision aux évêques du Québec et Gérin-Lajoie essuya un dur échec. Ce n'est qu'en 1940 que les Québécoises obtiendront le droit de voter aux élections provinciales. Voir Luigi Trifiro, «Une intervention à Rome dans la lutte pour le suffrage féminin au Québec (1922)», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 32, 1 (juin 1978) et Karine Hébert, «Une organisation maternaliste au Québec : la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste et la bataille pour le vote des femmes», pp. 315-344.

⁶¹ Madame Dandurand, «Le féminisme», *Nos travers*, p. 123.

⁶² ANC, Collection Dandurand-Marchand, R8219-0-2-F, boîte 8, volume B, «Joséphine Marchand-Dandurand : coupures de presse 1886-1925», Article non signé et non daté intitulé «Canada's Women are too busy for votes».

3.2.5.2 La politique comme sujet de discussion

Il arrive souvent que Joséphine Marchand-Dandurand, qui a grandi dans un milieu très politisé et épousé un homme politique se justifie, voire s'excuse lorsqu'elle aborde seulement des sujets à teneur politique dans ses articles. «Qu'on ne m'accuse pas ici de faire de la politique», dit-elle par exemple, après s'être permis une envolée sur l'indépendance nationale et la liberté. «J'ignore comment les partis se divisent et si même ils se divisent sur cette question. Je n'ai voulu l'apprécier pour ma part qu'au point de vue patriotique et... féminin⁶³», ajoute-t-elle. Ailleurs, vulgarisant pour ses lectrices le conflit de la chasse aux phoques dans la mer de Behring⁶⁴, elle se justifie en écrivant : «(...) la question ne semble pas de notre compétence, un peu parce qu'elle touche à la politique et beaucoup parce qu'elle est grave, aride, et que notre esprit n'y veut pas s'arrêter. Elle a pourtant, comme tout procès, son côté plaisant et ironique, où la justice intéressée, la logique fantaisiste des contestants se montrent pour le plus grand amusement de la galerie.⁶⁵» Comme si elle croyait — et on sait très bien que ce n'est pas la vérité — que seul l'aspect léger, comique et fantaisiste de la question pouvait intéresser les femmes ou leur convenir. Nous remarquons aussi que si Joséphine Marchand-Dandurand ose parler de politique — surtout de politique étrangère⁶⁶ — dans les débuts du *Coin du feu*, elle le fait de moins en moins au fil des numéros et presque plus du tout en 1896. En même temps que déclinera en apparence l'intérêt du *Coin du feu* pour la politique, on verra augmenter le nombre d'articles traitant de religion dans ses pages, ce qui nous laisse avec l'impression que Marchand a craint de plus en plus de déplaire, comme si la résistance au féminisme avait pris de l'importance au cours des quatre années d'existence du *Coin du feu*. Ou comme si, on en a parlé plus haut, elle ne pouvait plus se permettre de choquer les esprits, pour ne pas nuire aux ambitions politiques de son père, Félix-Gabriel Marchand, qui voulait devenir premier ministre du Québec. Quoi qu'il en soit, comme le dit Susan Mann Trofimenkoff, la prudence de la journaliste est révélatrice de tout un climat idéologique:

La prudence avec laquelle Joséphine Dandurand navigue autour des écueils du féminisme suffit à montrer que, comme les libéraux et les Chevaliers du Travail avant elles, il est nécessaire aux féministes d'avancer sous couvert et

⁶³ Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, août 1893, p. 230.

⁶⁴ Russes, Anglais et Américains se disputaient le droit de chasser le phoque dans les eaux de la mer de Behring.

⁶⁵ Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, octobre 1893, p. 293.

⁶⁶ À ce propos, Diane Thibeault fait remarquer que : «La politique étrangère semble intéresser beaucoup Joséphine Marchand-Dandurand. Serait-ce une façon de parler de politique relativement à l'abri des critiques masculines (...). Thibeault, *Premières brèches dans l'idéologie des deux sphères*, p. 42.

en tenue camouflée sur un terrain miné pour essayer de garder leur avantage.⁶⁷

3.2.6 Conclusion

Dans cette section sur la question des femmes, nous avons d'abord démontré que si Joséphine Marchand-Dandurand, dans son discours, semble accepter la division des rôles sociaux de sexes et la hiérarchie qui règne entre les hommes et les femmes, elle montre par ses gestes et par certaines idées exprimées qu'elle n'a pas une conception figée des identités de genres. Sans brusquer les opposants du féminisme, elle réussit ainsi à entrebâiller un peu la porte pour une redéfinition des rôles. Nous avons ensuite indiqué que si l'instruction des femmes était l'aspect de la lutte des femmes qui intéressait le plus la fondatrice du *Coin du feu*, elle ne désirait pas pour autant que les femmes deviennent «savantes» ni qu'elles accèdent aux professions libérales. Elle croyait plutôt qu'un relèvement du niveau intellectuel de ces dernières serait garant d'un relèvement intellectuel pour toute la nation et que, comme l'éducation était un repoussoir de misère, une nation éduquée se porterait mieux à tous les points de vue. Finalement, nous avons démontré que si Joséphine Marchand-Dandurand, officiellement, s'opposait au droit de vote des femmes, elle le faisait peut-être davantage pour des raisons stratégiques que par conviction. En effet, nous croyons qu'elle avait compris que, vu la force de l'opposition au mouvement suffragiste, elle gagnait à ne pas être trop revendicatrice sur cette question, pour ne pas risquer de perdre l'influence qu'elle avait acquise et qui lui permettait, en attendant mieux, de faire évoluer la condition des femmes sur d'autres plans.

Au terme de toutes ces considérations, peut-on dire que Joséphine Marchand-Dandurand était féministe ? La réponse est positive, mais nuancée. Sans doute, la journaliste souhaitait l'amélioration de la situation des femmes et le droit pour elles d'agir plus librement dans la société. Elle déplorait que «les natures dévouées, actives, charitables ne trouvent dans leur soif de se dépenser et d'agir, d'autres ressources que de se faire religieuses ou de devenir, dans le monde, les instruments dociles des communautés (...), un rôle passif qui réfrène tout effort indépendant, toute idée personnelle» et elle se disait reconnaissante envers Lady Aberdeen pour avoir brisé ce «cercle de fer» avec ses idées féministes venues d'Europe⁶⁸. De

⁶⁷ Trofimenkoff, *Visions nationales*, p. 259.

⁶⁸ Marchand, *Journal intime*, p. 165 (15 novembre 1897).

plus, Marchand était très active au sein du MLCW et du NCWC, organisations qui se disaient féministes, et elle faisait la promotion de leurs activités dans ses articles. On peut donc dire qu'elle était féministe, du moins qu'elle se considérait comme telle et que cette idéologie était l'un des moteurs de son action.

Mais à quelle catégorie de féminisme doit-t-on l'associer ? Au féminisme social ? Au féminisme de revendication ? Au féminisme chrétien ? Soulignons d'abord ce qui nous apparaît le plus clair : Joséphine Marchand-Dandurand n'est pas une féministe de revendication, car elle ne fait pas de revendication importante comme le droit de vote ou l'accès aux professions libérales, n'utilise pas un ton agressif et n'appuie pas ses demandes sur une conception égalitaire des hommes et des femmes. Il nous apparaît aussi évident que Joséphine Marchand-Dandurand appartient au féminisme social, car son action, notamment au MLCW, s'inscrit directement dans la ligne de pensée réformatrice qui veut panser les plaies de la société urbanisée et industrialisée. Pour elle, le féminisme est une évolution sociale⁶⁹ normale, un «réveil de la responsabilité féminine» et les féministes sont en quelque sorte «des escouades d'ambulancières laïques qui cherchent dans les taudis, les tavernes et les cachots, les blessés du combat journalier, les mourants à la vie morale⁷⁰», «une sorte de «chevalerie» armée pour le Bien et le Progrès⁷¹». De plus, nous croyons devoir associer Joséphine Marchand-Dandurand aux féministes chrétiennes, car elle a été l'une des premières, sinon la première, à publiciser au Canada l'idéologie de Marie Maugeret. Toutefois, nous ne sommes pas certaine qu'elle ait adhéré complètement à ce courant sur lequel s'est appuyée Marie Gérin-Lajoie pour fonder, en 1907, la FNSJB. Sa relation ambiguë avec l'Église (voir section 3.4 sur le libéralisme) et la fidélité de ses fréquentations anglophones nous laisse penser qu'elle est restée idéologiquement plus proche des féministes réformatrices anglophones que des féministes chrétiennes francophones, mais il ne s'agit que d'une hypothèse difficile à confirmer. Bref, compte tenu de ce qui précède, il apparaîtrait judicieux, à notre avis, de qualifier Joséphine Marchand-Dandurand de féministe sociale et chrétienne.

Cependant, tous n'accepteraient pas cette étiquette. En effet, comme on l'a évoqué plus haut, les recherches des dernières décennies en histoire des femmes et du genre ont permis de

⁶⁹ Madame Dandurand, «La bibliothèque publique», *Le Journal de Françoise*, 1^{re} année, no 9 (samedi 26 juillet 1902), p. 98.

⁷⁰ Madame Dandurand, «Le féminisme», *Nos travers*, pp. 118-119.

⁷¹ Madame Dandurand, «L'action féminine dans le monde et chez nous», *Le Journal de Françoise*, samedi, 11 octobre 1902, 1^{re} année, no 14, p. 158.

raffiner la définition du féminisme. Des historiennes américaines ont établi que le terme «féminisme» faisait référence à une recherche de l'égalité entre les hommes et les femmes, qu'il rejetait la différence fondée sur la vocation maternelle des femmes et qu'il était un mouvement oppositionnel et révolutionnaire⁷². Si l'on souscrit à cette définition, on ne peut pas dire que Joséphine Marchand-Dandurand ait été féministe. En effet, la journaliste n'a jamais demandé l'égalité ni cherché l'affrontement entre les sexes. Dans le *Coin du feu* de mai 1894, par exemple, elle félicite la dernière convention des femmes de s'être «tenue à l'écart des controverses dangereuses et des revendications insensées⁷³».

Comment qualifier alors sa volonté de voir les femmes prendre une place élargie dans la société, sans bousculer totalement les rôles sociaux de sexes ? Il serait probablement plus pertinent d'utiliser le concept de «maternalisme» mis de l'avant par les historiennes américaines, ainsi que l'a fait Karine Hébert pour décrire l'idéologie de la FNSJB. Le maternalisme «fonde ses revendications sur l'acceptation de la nature maternelle des femmes qui leur confère un rôle social particulier⁷⁴», explique Hébert. Nous croyons que cette définition sied bien à la pensée de Joséphine Marchand-Dandurand, qui désire un certain avancement des femmes, dans le but de voir ces dernières «materner» la société comme elles maternent leurs propres enfants, dans le but de voir les orphelins, les ivrognes et les malheureux bénéficier de leurs qualités maternelles «naturelles». Voyons comme elle interpelle ses lectrices du *Coin du feu*, en mai 1894, au sujet d'une bande de jeunes voyous et d'orphelins aperçus dans un village non loin de Montréal : «Le cœur vous en faisait mal de voir ces vagabonds, dont quelques uns n'avaient pas trop mauvaise figure, livrés à la perte, abandonnés de tous. (...) Voilà pour les riches et les désœuvrées quelques occasions entre mille d'exercer leur instinct maternel, ce *mothering* dont parle Lady Aberdeen.⁷⁵» Dix ans plus tard, le maternalisme de Joséphine Marchand-Dandurand se réaffirme de façon claire dans *Le Journal de Françoise* : «Dieu semble, en effet, avoir réparti à la femme, même non mariée, un rôle maternel dans la création. L'action indiscutable qu'elle est appelée à exercer pour le bien général, n'est, pour ainsi dire, que le prolongement de son ministère de charité et de conciliation, en dehors de son propre foyer⁷⁶.» À la lumière de ces

⁷² Citée dans le mémoire de Karine Hébert, Nancy Cott résume les idées de Linda Gordon. Hébert, *Une organisation maternaliste au Québec, La Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste (1900-1940)*, p. 51.

⁷³ Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, mai 1894, pp. 129-132.

⁷⁴ Hébert, *Une organisation maternaliste au Québec, La Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste*, p. 51.

⁷⁵ Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, mai 1894, p. 131.

⁷⁶ Madame Dandurand, «La création d'écoles ménagères», *Le Journal de Françoise*, 3^e année, no 6 (18 juin 1904), pp. 395-396.

citations et de la définition du maternalisme utilisée plus haut, l'adjectif «maternaliste» est certainement plus précis que l'adjectif féministe pour qualifier l'idéologie de Joséphine Marchand-Dandurand. Nous continuerons toutefois à utiliser le mot féminisme, car nous considérons le maternalisme comme une forme de féminisme plutôt que comme un concept totalement distinct.

En conclusion, le féminisme maternaliste de Marchand-Dandurand est indissociable de son libéralisme, de son adhésion au progrès et de son désir de voir sa nation se porter mieux, valeurs qui forment l'édifice de son idéologie, comme nous le verrons dans la suite de ce chapitre.

3.3 Rapport à la modernité et à la tradition

3.3.1 Introduction

Selon le *Dictionnaire de la pensée politique, hommes et idées*, la distinction entre modernité et tradition a pris tout son sens dans la pensée occidentale au XIX^e siècle, alors que «les conséquences des deux grandes révolutions, la révolution démocratique et la révolution industrielle, semblaient (...) entraîner l'érosion, sinon la destruction complète des aspects les plus anciens de l'héritage culturel et social (...)»⁷⁷. Tous les changements dans les manières de vivre, de penser, de faire, d'agir, apportés par la démocratisation et l'industrialisation ont alors symbolisé la modernité. En revanche, tout ce qui existait avant ces révolutions et qui paraissait menacé dans leur sillage est devenu «tradition».

Les intellectuels (clercs, journalistes, politiciens, écrivains) de la société ont alors été placés devant un choix : ils ont dû s'inscrire du côté de la modernité ou du côté de la tradition, car on ne pouvait plus énoncer sa conception de la société en éludant ce débat. De façon générale, ceux qui voyaient leur position ou leur pouvoir, comme individu, groupe ou institution, menacé par les «nouveautés» de la société et qui accordaient une grande valeur aux éléments de stabilité caractérisant leur collectivité dans le passé (éléments qui diffèrent d'une culture à l'autre) sont devenus les défenseurs de la tradition : ce sont les conservateurs ou traditionalistes⁷⁸. En revanche, ceux qui ne sentaient pas leur position menacée par ces changements et qui entrevoyaient même des possibilités d'améliorer leur sort dans la société moderne, ceux qui se réjouissaient de voir le monde bouger, les vieilles structures ébranlées et qui voyaient le progrès comme la marche normale de la société, sont les partisans du progrès ou de la modernité⁷⁹.

⁷⁷ David Miller et al. *Dictionnaire de la pensée politique. Hommes et idées*, Paris, Hatier, 1989, pp. 799-801.

⁷⁸ Notre préférence va au terme traditionaliste, car le mot conservateur peut provoquer la confusion en désignant aussi bien les membres du parti conservateur au Canada que les individus qui se caractérisent par leur respect des valeurs traditionnelles et leur refus de la modernité.

⁷⁹ Nous utiliserons les expressions «partisan du progrès» et «partisan de la modernité» plutôt que «progressiste» et «moderniste», ces derniers termes pouvant porter à confusion à cause des multiples significations qu'ils ont revêtues au cours de l'histoire.

Comme dans tout débat, toutefois, il n'y avait pas que des partisans purs et durs de chaque côté. On pouvait, au dix-neuvième siècle, être favorable au changement technologique et scientifique, mais craindre les nouveautés sur le plan social ou religieux ; on pouvait être partisan du changement en économie et réfractaire à la modernité politique ou artistique. Et même si on peut dire que, de façon générale, dans plusieurs pays occidentaux, les membres de la religion dominante et des classes sociales dominantes appartenaient au clan traditionaliste, tout n'est jamais complètement tranché dans le monde des idées.

Cette section a pour but d'observer les opinions de Joséphine Marchand-Dandurand sur différentes questions entourant la modernité et la tradition, afin de déterminer où elle se situait dans ce débat et comment sa position a pu influencer son parcours et la pousser à s'engager plus particulièrement pour la cause de l'instruction des Canadiens français. Bien que plusieurs auteurs, dont Marie-Aimée Cliche, Diane Thibeault, Réginald Hamel et Laurent Mailhot, aient mis l'accent sur les aspects conservateurs de l'idéologie de Joséphine Marchand-Dandurand, nous verrons dans ce chapitre qu'elle s'inscrivait bien davantage du côté des partisans de la modernité que du côté des traditionalistes. Mais faisons d'abord un court rappel historique de la modernité au Canada français à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle.

3.3.2 Rappel historique

Au Canada français, le débat entre la tradition et la modernité a pris un sens très fort à cause de la puissance du clergé. En effet, la modernité, avec ses usines, ses grands magasins, ses moyens de transports plus rapides, l'avènement de la presse de masse et ses divertissements profanes toujours plus spectaculaires (développement du sport-spectacle, apparition de salles de théâtre et de parcs d'amusement, invention du phonographe et du cinéma, multiplication des bars) menaçait sérieusement le mode de vie rural, familial et religieux hérité de l'Ancien régime. Entre les rêves inconciliables du monde moderne et du monde ancien, la classe politique (politiciens et journalistes) et la population se sont divisés en deux factions que l'on peut plus ou moins associer aux deux partis principaux, le parti conservateur (traditionaliste)

et le parti libéral (pro modernité)⁸⁰, qui allaient s'affronter ouvertement... jusqu'aux années 1960.

Du côté de la tradition, on retrouvait la plupart des membres du clergé, qui sentaient leur hégémonie menacée par tous les changements apportés par la modernité. Dans leurs rangs, se trouvaient aussi des politiciens et journalistes conservateurs et nationalistes, qui voulaient sauvegarder ce qui avait jusqu'alors défini la société canadienne-française, c'est-à-dire la famille, le mode de vie rural et la religion. Dans une certaine mesure, on peut aussi dire que les féministes faisaient partie du groupe des traditionalistes. En effet, comme le montre l'historienne Susan Mann Trofimenkoff, le clergé, les nationalistes et les féministes étaient rivaux dans la tâche commune qu'ils s'étaient donnée : protéger l'institution traditionnelle par excellence qu'était la famille contre les fléaux qui la menaçaient dans la ville⁸¹. Pour ces groupes, la modernité était en un sens responsable de tous les maux sociaux et c'est à panser les plaies de l'urbanisation et de l'industrialisation que devaient servir les associations féministes et l'Action catholique.

Toutefois, les féministes peuvent aussi être vues comme des partisans de la modernité, aux côtés des journalistes libéraux et des hommes d'affaires canadiens-français. En effet, quoi de plus nouveau et anti-traditionnel dans la société canadienne-française que des femmes qui jouaient un rôle à l'extérieur du foyer, qui s'imposaient dans la sphère publique. Même si elles s'y engageaient en tant que mères, sans remettre en question la division des rôles sociaux de sexes, les traditionalistes purs et durs – nommons par exemple les journalistes Jules-Paul Tardivel et Henri Bourassa – les voyaient comme des adversaires, car le féminisme signifiait pour eux rien de moins que la mort de la famille canadienne-française et l'anarchie sociale. Le fondateur du *Devoir* était particulièrement alarmiste, comme on peut le lire dans une brochure qu'il a publiée en 1925 :

(...) la femme-électeur (...) engendrera bientôt la femme-cabaleur, la femme-souteneur d'élection, puis la femme-député, la femme-sénateur, la femme-avocat, enfin pour tout dire en un mot : la femme-homme, le monstre hybride et répugnant qui tuera la femme-mère et la femme-femme.⁸²

⁸⁰ Il faut toutefois prendre garde de ne pas confondre libéralisme et modernité. C'est pour éviter la confusion que nous avons choisi de traiter de ces deux thèmes dans des sections séparées.

⁸¹ Trofimenkoff, *Visions nationales*. pp. 253-273.

⁸² Henri Bourassa, *Femmes-hommes ou hommes et femmes. Études à bâtons rompus sur le féminisme*, Montréal, Imprimerie de Devoir, 1925, 83 pages.

Du côté des partisans du progrès, on retrouvait aussi les intellectuels libéraux (descendant des Rouges), attachés aux libertés individuelles et favorables à une diminution du pouvoir de l'Église au profit de celui de l'État. Mais les plus purs partisans de la modernité au tournant du siècle étaient peut-être les hommes d'affaires canadiens-français qui, tels que décrits par l'historienne Fernande Roy⁸³, se montraient favorables à toutes les formes de progrès : économique, scientifique et moral. Pour eux, le progrès signifiait cependant avant tout le droit à la propriété privée, le développement économique et les libertés individuelles. Bientôt, leur idéologie deviendrait une sorte de conservatisme puisqu'elle servirait à légitimer et à sauvegarder les privilèges de la bourgeoisie. On peut donc dire des partisans de la modernité de l'époque qu'ils étaient généralement conservateurs sur le plan social. Et Joséphine Marchand-Dandurand ne fera pas exception.

3.3.3 Tradition ou modernité ?

Comme nous l'avons montré dans la section historiographique de ce mémoire, les rares auteurs qui se sont intéressés à Joséphine Marchand-Dandurand ont insisté sur ses idées conservatrices. Par exemple, à l'intérieur de son article *Droits égaux ou influence accrue ? Nature et rôle de la femme d'après les féministes chrétiennes et les anti-féministes au Québec 1896-1930*, Marie-Aimée Cliche fait remarquer que dans *Le Coin du feu*, Marchand-Dandurand «exposait les idées des auteurs français les plus traditionalistes sur la question des femmes, comme Lamennais et Jules Simon». Elle ajoute, en précisant qu'il s'agissait du «seul discours admissible dans le contexte socioreligieux de l'époque», que «certaines prises de position de Joséphine Marchand-Dandurand (...) paraissent marquées au coin du sexisme le plus pur»⁸⁴. Diane Thibeault, qui a consacré son mémoire de maîtrise à Joséphine Marchand-Dandurand et à Robertine Barry en 1980 indique, pour sa part, que, même si elle ose quelques petites remises en questions, la première «ne se libère à peu près jamais de l'idéologie des deux sphères» et qu'elle parle plus souvent de devoirs que de droits⁸⁵. Commentant son recueil de textes *Nos Travers*, Laurent Mailhot abonde dans le même sens en disant que les chroniques de la journaliste «épousent (et durcissent) les formes traditionnelles du moralisme»⁸⁶. Finalement, dans son étude sur Gaétane de Montreuil, Réginald Hamel

⁸³ Roy, *Progrès, harmonie, liberté* et Roy, *Histoire des idéologies au Québec aux XIXe et XXe siècles*.

⁸⁴ Cliche, «Droits égaux ou influence accrue?», pp. 103 et 115.

⁸⁵ Thibeault, *Premières brèches dans l'idéologie des deux sphères*, p. 115.

⁸⁶ Mailhot, «Nos travers», dans Maurice Lemire, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Tome 2, pp. 775-776.

s'intéresse un peu à Joséphine Marchand-Dandurand et souligne que si rien ne laisse la fondatrice du *Coin du feu* indifférente, chez elle «les tendances conservatrices l'emportent sur les tendances libérales»⁸⁷.

À notre avis, ces travaux datés des décennies 1970 et 1980 arrivent à ces conclusions parce qu'ils s'intéressent principalement aux idées de Joséphine sur la condition des femmes. Comme on l'a vu au chapitre un, les demandes des féministes de la première vague, qui s'appuient sur le concept de complémentarité entre les hommes et les femmes et qui ne revendiquent pas l'égalité, sont apparues très timides aux historiennes qui appartenaient à la deuxième vague, plus revendicatrice, de ce mouvement. Avec leurs yeux de femmes de la fin du XXe siècle, qui veulent que les choses changent rapidement, elles ont apposé l'étiquette «conservatrices» sur celles qui les avaient précédées. Si les historiennes s'étaient davantage attardées au contexte anti-féministe dans lequel leurs prédécesseuses ont exprimé leurs idées, elles auraient probablement été plus nuancées. En outre, si les chercheurs qui se sont intéressés à Joséphine Marchand-Dandurand s'étaient attardés à ses idées sur d'autres thèmes que la condition des femmes, ils auraient constaté chez elle une acceptation générale du progrès et du monde moderne. Ayant grandi dans un milieu libéral et favorable au progrès, il apparaît plutôt normal, quand on y pense bien, qu'elle soit marquée du sceau de cette idéologie.

Dans son journal intime et dans ses articles, Joséphine Marchand-Dandurand accueille en effet avec enthousiasme les manifestations du progrès technique et scientifique qui améliorent sa qualité de vie. Par exemple, elle se réjouit de se balader dans la ville «tout éblouissante sous son éclairage électrique» et s'émerveille de voir à quel point le poêle à gaz, «qui fait bouillir l'eau en cinq minutes, sans autres frais que de frotter une allumette et d'ouvrir une clef», facilite la vie domestique. Dans un article du *Coin du feu* paru en janvier 1894, elle qualifie l'Exposition universelle de Chicago d'«apothéose du progrès», non seulement sur le plan industriel, mais aussi sur le plan moral. Pour elle, en effet, l'avancement de la science va de pair avec le progrès «moral», car l'amélioration des moyens de communication, en permettant aux peuples de la terre de mieux se connaître les uns les autres, a créé une civilisation moins guerrière. Elle croit que le progrès amène naturellement la paix.

⁸⁷ Réginald Hamel, *Gaétane de Montreuil, journaliste québécoise (1867-1951)*, Montréal, Les éditions de l'Aurore, 1976, p. 72.

La guerre de nos jours serait trop pénible entre les nations européennes. Les générations de notre siècle intellectuel et raffiné n'en pourraient souffrir le spectacle. Leur raison, plus éclairée du reste, commence à leur [sic] persuader qu'il y a, entre frères, de meilleurs moyens de s'entendre.⁸⁸

Dans le même article, Marchand-Dandurand se moque d'un journaliste canadien qui a, quelques semaines plus tôt, conspué le «monstre» du progrès. Elle demande à cet «homme affligé d'un froncement de sourcils chronique» à quelle époque du passé il aurait préféré vivre et elle remonte jusqu'à Adam pour lui montrer que les différentes périodes de l'histoire ont eu leur lot d'inconvénients. «L'Inquisition représente-t-elle l'âge d'or pour votre âme ténébreuse ? Vous n'auriez peut-être pas le courage d'avouer cela»⁸⁹, écrit-elle.

Sans associer directement la modernité au développement matériel et à la croissance économique, tel que le font les hommes d'affaires canadiens-français⁹⁰, Joséphine Marchand-Dandurand est donc très heureuse de vivre à son époque et elle voit le progrès comme quelque chose de positif, comme la marche normale d'un monde qui s'améliore constamment. C'est d'ailleurs pour voir progresser, évoluer la nation canadienne-française qu'elle cherche toute sa vie à augmenter le niveau d'instruction de ses compatriotes, passant par-dessus les instances religieuses qui ont régi l'éducation jusque-là. Pour elle, le féminisme est en quelque sorte le fer de lance du progrès. En effet, ayant fondé une ligue internationale de la paix, les associations européennes de femmes ne font que «devancer l'effet naturel de la civilisation progressive, que demander la réalisation immédiate d'un bienfait qui est le corollaire de la marche actuelle des idées⁹¹». En revendiquant une meilleure instruction pour les femmes, les féministes favorisent encore le progrès, car la concurrence faite au sexe fort crée l'«émulation, principe de progrès⁹²». Si Joséphine Marchand-Dandurand paraît quelques fois idéaliser le passé, regrettant par exemple le temps des longues missives qui ont été remplacées par les appels téléphoniques et les télégrammes⁹³, c'est davantage par élans fugaces de romantisme et de nostalgie que par traditionalisme. Si elle pose parfois en modèle le passé, elle ne se réfère jamais à l'époque fétiche du traditionaliste Lionel Groulx (1878-1967), la Nouvelle-France,

⁸⁸ Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, janvier 1894, p. 1-3.

⁸⁹ Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, janvier 1894, p. 3.

⁹⁰ Roy, *Progrès, harmonie, liberté*.

⁹¹ Madame Dandurand, «Chronique. Les femmes et la paix.», *Le Coin du feu*, décembre 1895, pp. 369-370.

⁹² Madame Dandurand, «Les professions féminines», *Le Coin du feu*, août 1896, pp. 225-226.

⁹³ Madame Dandurand, «Le progrès versus le sentiment», *Le Coin du feu*, novembre 1896, p. 313-315. Le téléphone a été introduit à Montréal par Alexander Graham Bell en 1877. Voir Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec (1760-1896)*. Montréal, Fides, 2000, p. 474 et Claire Poitras, *La cité au bout du fil : le téléphone à Montréal de 1879 à 1930*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2000, 323 pages.

mais à l'époque tumultueuse de la révolte des Patriotes⁹⁴, elle qui voue une admiration sans bornes à ces démocrates anti-cléricaux (et donc ennemis des traditionalistes). Presque jamais, elle ne pose la vie agricole en modèle.

En vérité, le seul thème sur lequel on peut qualifier les idées de Joséphine Marchand-Dandurand de traditionalistes est celui des mœurs. En effet, la journaliste semble s'inquiéter des changements dans le domaine de la vie privée des Canadiens français et elle emprunte presque chaque mois le pseudonyme suggestif de Marie Vieuxtemps pour s'adresser, dans *Le Coin du feu*, aux jeunes et à leurs parents sur un ton moralisateur à ce sujet⁹⁵. Dans les chroniques signées Marie Vieuxtemps, la journaliste enjoint les parents de surveiller davantage les lectures et les fréquentations de leurs filles (elle leur suggère de ne pas laisser le libre choix de son fiancé à une jeune fille⁹⁶). De plus, elle invite les jeunes à cesser de gaspiller leurs journées dans l'oisiveté ; elle demande aux filles de contribuer à enchaîner leurs frères au foyer familial ; elle conseille aux filles de ne jamais rester seules avec un jeune homme ; elle semonce les mauvaises manières des jeunes hommes ; elle critique l'habitude parentale de gâter les enfants, qui est selon elle la cause de l'apathie de la jeunesse, etc. Aussi, elle déconseille aux jeunes filles d'écrire à leur amoureux avant d'être fiancées et de donner leur portrait à un garçon⁹⁷, deux choses qu'elle ne s'est pourtant pas privée de faire elle-même dans sa jeunesse⁹⁸ ! Souvent, dans ces articles, elle pose en modèle un autrefois non clairement déterminé dans le temps (le «bon vieux temps» ou «au temps de nos grands-mères») où les gens avaient de meilleures manières sur lesquelles ses contemporains devraient s'appuyer. Sur le thème de la vie privée, on peut donc dire que oui, Joséphine Marchand-Dandurand apparaît très attachée à la tradition. Pourtant, on peut noter deux choses qui nuancent cette affirmation. La première est qu'elle ne parle presque pas de religion dans ces articles moralisateurs, alors que l'une des caractéristiques des plus fervents traditionalistes au Canada français est leur attachement à la religion catholique. Deuxièmement, ce qui est bon

⁹⁴ Voir par exemple : Madame Dandurand, «Premières leçons de patriotisme», *Le journal de Françoise*, samedi 20 juin 1903, 2^e année, no 6, pp. 83-84 et Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, juillet 1893, pp. 198.

⁹⁵ Beaucoup des billets de Marie Vieuxtemps se retrouvent dans son recueil d'articles *Nos travers*. Madame Dandurand, *Nos travers*.

⁹⁶ « (...) tout est bon pour empêcher un mauvais mariage, — la distraction, les voyages, la réclusion forcée, la fêrle même ! », écrit-elle, elle qui a pourtant bénéficié d'une assez grande liberté dans sa jeunesse. Marie Vieuxtemps, «Travers sociaux IX. Fiancés», *Le Coin du feu*, décembre 1893, p. 364.

⁹⁷ Marie Vieuxtemps, «Travers sociaux. Celles qui écrivent.», *Le Coin du feu*, avril 1893, pp. 105-107 et Marie Vieuxtemps, «Travers sociaux. Les démonstratives.», *Le Coin du feu*, juin 1893, pp. 167-169.

⁹⁸ Elle a écrit à Raoul de nombreuses lettres avant leurs fiançailles en avril 1885 et l'a laissé lui voler son portrait. Voir : Marchand, *Journal intime*, p. 78 (11 mai 1884).

pour ses lectrices n'est pas nécessairement bon pour elle-même et Joséphine Marchand-Dandurand a, dans sa vie personnelle, fait fi de la plupart des conseils de Marie Vieuxtemps...

Par ailleurs, un fait est très clair dans les écrits de Joséphine Marchand-Dandurand : comme la majorité des intellectuels canadiens-français de son temps, elle apparaît à un observateur du XIX^e siècle extrêmement conservatrice sur le plan social. En effet, n'entre pas dans sa définition de «progrès» le progrès social, qui tend vers une amélioration des conditions de vie des gens des classes populaires et vers l'égalité. Joséphine Marchand-Dandurand ne se préoccupe en réalité que très peu des mal nantis et quand elle le fait, c'est avec un paternalisme non dissimulé. À plusieurs reprises, elle accuse les pauvres d'être imprévoyants en matière d'économie, de se payer du luxe au mépris de l'épargne⁹⁹! Elle déplore que les filles des familles pauvres apprennent la musique alors que ce n'est d'aucune utilité pratique : elles devraient plutôt apprendre à broder et à tricoter¹⁰⁰. La catégorie de «pauvres» avec laquelle elle est la plus sévère est celle des domestiques, «fléau du siècle», qui font «tout de travers»¹⁰¹. Dans son journal intime, Joséphine Marchand-Dandurand raconte avec fierté comment elle a pris la défense de la bourgeoisie dans une discussion qui s'était engagée à la convention d'Ottawa du NCWC, sur la question des domestiques. Après qu'une dame anglaise eut ouvert le débat en dénonçant le sort qui était fait aux domestiques par les bourgeoises —«les affreuses bourgeoises, qu'elle semblait tenir seules responsables de tout le mal»— Marchand-Dandurand a pris la parole pour dénoncer l'insubordination des bonnes et pour dire que «s'il y avait place pour une réforme quelque part, c'était de leur côté». «Combien en est-il parmi vous, mesdames, qui n'aient été abandonnées déjà par votre cuisinière, au moment critique où il vous arrivait du monde ? ou par la bonne d'enfants quand la maladie de ces derniers rendait son service le plus indispensable ?» Pour cette prise de position et ces quelques commentaires qui apparaissent aujourd'hui parfaitement méprisants à l'égard des domestiques, elle a eu droit à une ovation monstre¹⁰², ce qui montre qu'elle n'était pas la seule bourgeoise féministe à être conservatrice sur le plan social.

⁹⁹ Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, mars 1895, pp. 66-70.

¹⁰⁰ Marie Vieuxtemps, «Travers sociaux XVIII. Le luxe (suite). *Le Coin du feu*, octobre 1894, pp. 291-293.

¹⁰¹ Marchand, *Journal intime*, p. 191 (13 janvier 1898).

¹⁰² Marchand, *Journal intime*, p. 167-170 (15 novembre 1897).

3.3.4 Conclusion

En conclusion, si les auteurs qui se sont jusqu'à maintenant brièvement penchés sur l'idéologie de Joséphine Marchand-Dandurand ont pour la plupart laissé entendre que la journaliste était plus conservatrice que moderne, nous croyons qu'ils étaient dans l'erreur. En effet, malgré l'apparente timidité de ses idées féministes (comparées aux idées des années 1970 et 1980), la fondatrice du *Coin du feu* n'était pas de celles qui craignaient la nouveauté. Elle accueillait favorablement les manifestations de la modernité (politique, économique), elle croyait que le progrès technique entraînait le progrès de la civilisation, que les changements étaient inéluctables et que la marche du monde était positive. Les articles moralisateurs et conservateurs qu'elle a écrits sur la question des mœurs montrent qu'elle était moins favorable à la modernité sur ce plan. Toutefois, malgré les apparences, ces textes visent eux aussi une certaine forme de progrès. En se montrant conservatrice, elle voulait en arriver à ce que les générations montantes soient mieux élevées, plus polies, plus distinguées, plus instruites.

Dans le débat entre la tradition et la modernité qui a divisé les intellectuels à la suite de l'industrialisation et de l'urbanisation, Joséphine Marchand-Dandurand a donc globalement pris parti pour la modernité. Un fait qui apparaît tout naturel quand on pense que son père, son mari et ses amis (les Laurier, Mercier, Aberdeen...) étaient des libéraux notoirement favorables à la modernité et que son grand adversaire idéologique, Jules-Paul Tardivel, était un ultramontain traditionaliste. Par contre, la fondatrice du *Coin du feu* était conservatrice sur le plan social et n'a jamais été aussi loin dans la modernité que les «femmes nouvelles» américaines du début du siècle, qui mêlaient luttes ouvrières et féminisme, qui parlaient de droit de vote et même de contraception. Comparativement à ces ouvrières rebelles, indépendantes et érotisées¹⁰³ qui incarnaient la modernité aux États-Unis, Joséphine Marchand-Dandurand a en effet l'air de la sœur jumelle de Tardivel ! Mais la comparaison avec les «femmes nouvelles» n'est pas plus adéquate que la comparaison avec les féministes des dernières décennies du XXe siècle, car de toute évidence, le Canada français a évolué à son propre rythme et selon ses propres contingences.

¹⁰³ «Il est impossible d'écrire l'histoire du modernisme dans le monde occidental sans considérer la *femme nouvelle* qui fut au centre des aspirations utopiques et de la crainte du «nouveau».» Christine Stansell, «Féminisme et modernisme au début du XXe siècle», dans Anne-Marie Sohn et Françoise Thélamon, *L'histoire sans les femmes est-elle possible ?*, Perrin, 1997, p. 225.

3.4 Libéralisme

«Le Canada existe depuis quatre siècles. Après une si longue enfance, il devrait peut-être songer à se créer des arts nationaux. Les gouvernements, les municipalités ont des devoirs sérieux à cet égard.»
104

3.4.1 Introduction

Doctrine à la fois économique, politique et morale, le libéralisme est un système de pensée éminemment complexe, qui prendra plusieurs visages au cours de son histoire et qui est souvent inséparable de la pensée pro moderne. Trouvant son inspiration dans la philosophie rationaliste et individualiste des Lumières et son acte de naissance dans la «Déclaration des droits de l'homme et du citoyen» de 1789, il émet des propositions basées sur le concept de liberté. Sur le plan économique, le libéralisme tend vers un laisser-aller des forces du marché, qui donne place à l'initiative privée et à la libre concurrence et encourage la propriété privée. Sur le plan politique, il aspire à l'idéal démocratique, s'oppose à l'interventionnisme de l'État, et veut garantir les libertés individuelles dans la cité (liberté de parole et d'association, droit à l'opposition politique). Au point de vue moral, finalement, le libéralisme est une attitude respectueuse et tolérante à l'égard des différences ethniques, religieuses, idéologiques et il apporte son appui à l'idée de bonheur individuel.¹⁰⁵ Selon Mark O. Dickerson et Thomas Flanagan, on peut distinguer deux types de libéralisme, soit le libéralisme classique, qui respecte à la lettre ces principes, et le libéralisme réformiste, qui «accepte davantage l'intervention de l'État pour assurer une certaine forme d'égalité d'opportunité¹⁰⁶». Comme le dit Fernande Roy dans *Progrès, harmonie, liberté*, si le libéralisme a été, à l'origine, un discours qui s'opposait au pouvoir, détenu alors par une aristocratie jalouse de ses privilèges, il est cependant devenu au cours du XIX^e siècle «un discours du pouvoir, veillant surtout à défendre les droits et libertés des privilégiés du nouvel ordre établi¹⁰⁷».

¹⁰⁴ Madame Dandurand, «Le «salon» de Montréal», *Le Coin du feu*, avril 1895, p. 102.

¹⁰⁵ Pour élaborer cette définition, nous nous sommes inspirée de : Francis Balle, «Libéralisme». *Encyclopaedia Universalis* Volume 13, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1995, pp. 721-725 et de A. Akoun et al., *Dictionnaire de la pensée politique, Le présent en question*, Paris, Librairie Larousse, 1979, p. 183.

¹⁰⁶ Cité dans : Réal Bélanger, «Le libéralisme de Wilfrid Laurier : évolution et contenu (1841-1919)», dans Yvan Lamonde, dir., *Combats libéraux au tournant du XX^e siècle*, Montréal, Fides, 1995, p. 44.

¹⁰⁷ Roy, *Progrès, harmonie, liberté*. p. 56.

Joséphine Marchand-Dandurand est née, a grandi et a évolué sa vie durant dans un milieu bourgeois et libéral. Comme on le sait, en effet, son père était un libéral modéré de l'Institut canadien-français qui avait fondé un journal libéral, dirigé la province de Québec en tant que chef du Parti libéral et qui se montrait critique envers la suprématie du clergé. Son mari, pour sa part, a frayed avec le rougisme avant d'adopter un libéralisme plus modéré, ce qui ressemble au parcours idéologique de Wilfrid Laurier¹⁰⁸. Dandurand est connu pour s'être insurgé lors du passage à Montréal du comte de Paris, un descendant des rois de France¹⁰⁹, et pour avoir été en profond désaccord avec le titre de «Sir» qu'a accepté son ami Laurier. Quant aux amis du couple, des Mercier aux Aberdeen, c'était presque invariablement chez les libéraux que Joséphine les trouvait. Mais le fait de fréquenter des libéraux faisait-il nécessairement d'elle une tenante de l'idéologie libérale ? Nous verrons dans cette section que Joséphine Marchand-Dandurand était en effet d'obédience libérale, mais que son libéralisme doit être nuancé. Avant d'analyser dans les détails sa pensée, rappelons-nous où en était le libéralisme au Canada francophone à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle.

3.4.2 Rappel historique

Après la défaite des Patriotes de 1837-1838, l'Acte d'Union de 1840 laissa un goût amer dans la bouche de plusieurs ex-Bas-Canadiens. En effet, Londres n'avait pas caché sa volonté d'assimiler les vaincus avec ce nouveau système constitutionnel, qui leur allouait le même nombre de députés qu'aux Haut-Canadiens, même s'ils étaient plus nombreux qu'eux, et qui les obligeait à partager les dettes à parts égales, même si celles du Haut Canada étaient plus élevées¹¹⁰. À partir de 1844, des anciens Patriotes et des descendants idéologiques de ce mouvement partisan de la démocratie et de la liberté se rassemblèrent autour de l'Institut canadien pour canaliser leur mécontentement. Bientôt, ils se dotèrent d'un journal, *L'Avenir*, qui diffuserait leur idéologie, et d'un parti politique, le Parti rouge.

Les Rouges étaient des libéraux radicaux, favorables à toutes les libertés (liberté d'association, d'expression, d'opinion, de religion), profondément démocrates, qui souhaitaient l'abolition de la censure cléricale, la séparation de l'Église et de l'État, la suppression de la dîme et qui, dans plusieurs cas, se disaient ouvertement anti-cléricaux.

¹⁰⁸ Réal Bélanger, «Le libéralisme de Wilfrid Laurier», pp. 45-52.

¹⁰⁹ Dandurand, *Mémoires*, p. 23.

¹¹⁰ Cardin et Couture, *Histoire du Canada. Espace et différences*, p. 49.

L'opposition fondamentale entre leurs valeurs, exprimées dans les journaux *L'Avenir*, *Le Pays*, *Le Défricheur*, et celles du clergé ultramontain a donné lieu à des combats idéologiques épiques, qui ont culminé par la fermeture de l'Institut canadien. Dans un célèbre discours¹¹¹ prononcé en 1877, le jeune Wilfrid Laurier a donné le coup d'envoi d'un nouveau libéralisme plus modéré, distant du libéralisme révolutionnaire français et proche d'un libéralisme à l'anglaise inspiré de celui des Whigs anglais des XVIIIe siècle et XIXe siècle¹¹². Ce nouveau libéralisme était davantage compatible avec la religion catholique. Parallèlement, la classe émergente des hommes d'affaires canadiens-français a développé son propre libéralisme, appuyé sur l'idée de propriété privée, dont découlait selon eux le bonheur individuel. Au tournant du siècle, selon Fernande Roy, «sans tomber dans le travers de voir des libéraux partout, on est forcé de constater l'emprise de cette idéologie sur les milieux laïques dirigeants, tant francophones qu'anglophones, et sa diffusion dans une large partie de la presse quotidienne à grand tirage¹¹³».

3.4.3 Une femme libérale ?

Il n'est pratiquement pas question, dans les écrits de Joséphine Marchand-Dandurand, du libéralisme économique. N'étant pas issue d'un milieu d'affaires, mais de la bourgeoisie des professions libérales, les questions de libre marché et d'initiative privée ne font pas partie de son vocabulaire habituel ni de ses préoccupations. En revanche, elle exprime très souvent des idées chères au libéralisme politique.

Dès les premières pages de son journal intime, en effet, elle se dit admiratrice de la France démocrate et républicaine¹¹⁴ (ennemie par excellence des clérico-conservateurs) et plusieurs fois, dans *Le Coin du feu*, elle se montre anti-monarchiste. Par exemple, elle se moque allègrement des déboires sentimentaux et financiers des monarques européens, comme le roi de Serbie, qui s'est divorcé, dit-elle, avant de renouer avec sa femme après une déveine au baccara¹¹⁵, et elle se désole que le sort de milliers d'hommes dépende de tels personnages.

¹¹¹ Wilfrid Laurier, «Le libéralisme politique», dans Yvan Lamonde et Claude Corbeau, *Le rouge et le bleu. Une anthologie de la pensée politique au Québec, de la Conquête à la Révolution tranquille*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1999, 576 pages.

¹¹² Ce qui ne permet pas de conclure à la mort du libéralisme radical après le discours de Laurier, tel que démontré lors d'un colloque qui a inspiré le livre - Yvan Lamonde, dir. *Combats libéraux au tournant du XXe siècle*.

¹¹³ Roy, *Histoire des idéologies au Québec*, p. 77.

¹¹⁴ Marchand, *Journal intime*, p. 23 (8 août 1882).

¹¹⁵ Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, avril 1893, pp. 101-103.

Elle parle de Guillaume II d'Allemagne comme d'un «terrible petit souverain» et d'un «belliqueux empereur». Elle se montre particulièrement cinglante avec la monarchie dans un article sur les mariages entre princes européens et jeunes bourgeoises américaines. Dans ce texte, en effet, elle avoue comprendre les avantages de tels arrangements pour la noblesse européenne «décrépite et banqueroutière», qui a «tout à gagner de la déviation sur ses terres du pactole américain et de l'infusion d'un sang jeune et pur dans les veines de ses rejetons anémiques et dégénérés», mais elle dit ne pas comprendre le consentement des «belles et vigoureuses démocrates de la terre libre à ce métier de dupes»¹¹⁶. Joséphine Marchand-Dandurand, en somme, n'a aucun respect pour l'ancienne aristocratie du sang. En bonne bourgeoise, elle endosse plutôt totalement la théorie libérale du mérite personnel. «On ne saurait être que *ce qu'on est*, dit-elle. La seule grandeur, la véritable fierté consiste à ennoblir par ses mérites la condition où l'on est né et à forcer les autres à la respecter.»¹¹⁷

Joséphine Marchand-Dandurand apparaît aussi très libérale lorsqu'elle déplore la «monarchie absolue» du clergé en matière de charité et d'instruction, souhaitant que les associations féminines et l'État puissent avoir leur mot à dire dans ces domaines. Elle s'inscrit aussi parmi les tenants de cette idéologie quand elle critique les «grands abus» du clergé, qui taxe la population «jusqu'à la pressurer», pour acheter des propriétés et «bâtir des presbytères-châteaux et des cathédrales» alors que cet argent devrait servir aux écoles et au soulagement de la misère¹¹⁸. Toutefois, il faut souligner que ces opinions très sévères envers l'Église sont émises dans son journal intime et qu'elle ne les exprimera jamais aussi radicalement dans ses articles. Joséphine Marchand-Dandurand était donc plus libérale en privé qu'elle l'était en public. Peut-on en conclure qu'à son époque, être une femme libérale était difficilement accepté ? C'est peut-être une des raisons de la quasi-absence, dans l'historiographie québécoise, de femmes libérales au XIXe siècle¹¹⁹.

En ce qui a trait à l'intervention de l'État, si les libéraux classiques y sont généralement opposés, Joséphine se distingue d'eux en la souhaitant, du moins dans un domaine bien précis,

¹¹⁶ Madame Dandurand, «Vanité des vanités», *le Coin du feu*, août 1895, pp. 237-239.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 239.

¹¹⁸ Marchand, *Journal intime*, p. 164 (15 novembre 1897).

¹¹⁹ Dans la conclusion de son livre *Combats libéraux au tournant du XXe siècle*, Yvan Lamonde suggère, comme piste de recherche, le libéralisme non encore étudié de certaines féministes, comme Henriette Dessaulles, Caroline Béique et Joséphine Marchand-Dandurand. –Yvan Lamonde, dir., *Combats libéraux au tournant du XXe siècle*, p. 280.

celui de la culture¹²⁰. En effet, la journaliste croit que la pauvreté de la culture canadienne-française, en comparaison, par exemple, avec celle des États-Unis (un pays du même âge), ne vient pas d'un manque de talent, mais d'un manque d'encouragements : «il ne nous manque que la protection pour s'épanouir», dit-elle¹²¹. Dans plusieurs articles et conférences¹²², elle critique l'inaction de l'État en ce sens. À la suite de la publication d'un livre d'Arthur Buies sur le Saguenay, par exemple, elle imagine l'édification d'une importante œuvre inspirée de cet ouvrage, qui s'intéresserait à chacune des régions du pays¹²³. Puis elle ironise sur le gouvernement qui ne se précipitera de toute évidence pas pour subventionner un tel projet. Pourtant, dit-elle, «quelle gloire ce serait, pour un ministère d'avoir suscité le Tite-Live et le Tacite canadiens¹²⁴». Lorsque Wilfrid Laurier, en arrivant au pouvoir en 1896, promet de poser des gestes pour encourager les arts, Joséphine Marchand-Dandurand se réjouit sincèrement. «Quoi ! L'heure de la Renaissance canadienne a-t-elle vraiment sonné ? Notre civilisation a-t-elle vraiment atteint ce degré de maturité qui détermine l'épanouissement des arts et qui garantit leur viabilité ? Grâce à Dieu, voilà au moins des gouvernants qui montrent des dispositions à hâter ce moment heureux.¹²⁵»

Le thème sur lequel Joséphine Marchand-Dandurand apparaît le moins proche des libéraux classiques est celui de la liberté d'exprimer et de consommer des idées. En effet, contrairement à ces derniers, la journaliste s'affirme favorable à une certaine censure dans le domaine des livres¹²⁶, c'est-à-dire qu'elle considère que certains ouvrages ne conviennent pas... aux femmes et aux filles. Par exemple, elle estime que les romans d'Octave Feuillet sont pernicioeux et qu'à leur façon de traiter de l'amour illégitime, ils «rapetissent l'humanité» ; elle ne les ferait donc pas lire à ses éventuelles filles (mais elle se permet de lire

¹²⁰ Son approbation de l'interventionnisme de l'État ne va pas dans le sens de la redistribution des richesses, quoi qu'elle fasse quelques brèves allusions à ce concept. Dans le numéro du *Coin du feu* de février 1894, par exemple, elle parle d'une «excellente» solution adoptée aux États-Unis pour lutter contre la concentration de la richesse et de la pauvreté : taxer les plus riches et donner aux plus pauvres. Mais elle n'insistera jamais sur ce point. — Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, février 1894, p. 34.

¹²¹ Madame Dandurand, «Une ère nouvelle», *Le Coin du feu*, septembre 1896, p. 274.

¹²² Notamment dans une conférence intitulée *Le développement de la littérature nationale* présentée au Congrès national des femmes à Toronto. — Madame Dandurand, «Le développement de la littérature nationale», *Nos travers*, 113-116.

¹²³ Plus de 60 ans après sa mort, le rêve de Joséphine Marchand-Dandurand s'est réalisé avec la création de la collection «Les régions du Québec» de l'Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC).

¹²⁴ Madame Dandurand, «Le livre de M. Arthur Buies», *Le Coin du feu*, janvier 1896, pp. 5-6. Madame Dandurand, «Le Saguenay. Ouvrage historique et descriptif par M. Arthur Buies», *Le Coin du feu*, septembre 1896, p. 257.

¹²⁵ Madame Dandurand, «Une ère nouvelle», *Le Coin du feu*, septembre 1896, p. 273.

¹²⁶ Sur ce point, son opinion contraste avec celle de son mari qui, alors qu'un projet de bibliothèque publique se dessine, s'oppose avec virulence à toute censure ecclésiastique. — Yvan Lamonde, «Le libéralisme et le passage dans le XXe siècle», p. 20.

au complet son *Julia de Frécoeur*)¹²⁷. Pour elle, Dumas, Zola, Flaubert et de Maupassant sont des «épicuriens intellectuels», des «génies criminels à force d'inconscience et de cynisme» (à sa défense, il faut dire que même le plus rouge des rouges canadiens-français, Louis-Antoine Dessaulles dénigrait le travail naturaliste d'Émile Zola¹²⁸) ; quant à Paul Bourget, elle conseille à ses lectrices «d'en user avec une extrême prudence» et aux jeunes filles «de s'en abstenir tout à fait».¹²⁹ Joséphine Marchand-Dandurand voit donc du danger dans la circulation de certaines idées. Lorsque survient l'assassinat, par un anarchiste, du président français Carnot, elle accuse ses collègues auteurs de semer des mauvaises idées dans la tête des gens du peuple. «Ce qui les déchaîne avec cette violence, ce qui arme leur bras, ce n'est pas tant le sentiment de leur misère et l'infériorité de leur condition dont en général ils ne s'avisent pas d'eux-mêmes, écrit-elle avec colère et mépris, mais plutôt les incitations criminelles des journalistes et écrivains, des énergumènes intelligents et roublards qui se constituent leurs avocats». Et elle ajoute, propos plutôt étonnant de la part d'une journaliste : «Ce privilège d'empoisonner ses compatriotes s'appelle liberté de presse» !¹³⁰

3.4.4 Conclusion

Joséphine Marchand-Dandurand n'était pas une libérale radicale à la manière du rouge Louis-Antoine Dessaulles¹³¹ qui a eu toute sa vie maille à partir avec le clergé. Elle n'était pas non plus exactement libérale à la manière des hommes d'affaires canadiens-français décrits par l'historienne Fernande Roy, qui appuyaient principalement leur idéologie sur le droit à la propriété privée et sur l'individualisme. Si on veut la rapprocher de quelqu'un sur le plan du libéralisme, il faut selon nous regarder du côté de Wilfrid Laurier ou, mieux encore, de son mari, Raoul Dandurand. Comme eux, Joséphine Marchand-Dandurand était démocrate et tolérante à l'égard des différents peuples et des différentes religions ; comme eux, elle était croyante, mais se permettait de remettre en question certains agissements de l'Église¹³². Bref,

¹²⁷ Marchand, *Journal intime*, p. 120 (16 octobre 1885).

¹²⁸ Yvan Lamonde, *Louis-Antoine Dessaulles (1818-1895). Un seigneur libéral et anticlérical*, Montréal, Fides, 1994, p. 277.

¹²⁹ Madame Dandurand, «Chronique. Monsieur Paul Bourget et ses censeurs», *Le Coin du feu*, septembre 1894, pp. 257-260.

¹³⁰ Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, août 1894, pp. 225-228.

¹³¹ Lamonde, *Louis-Antoine Dessaulles*.

¹³² Une phrase de son journal de jeunesse montre bien l'ambivalence qu'elle ressentira toute sa vie à l'égard de l'Église : «Nous avons aujourd'hui la visite de Monseigneur Bourget qui demande de l'aide pour son évêché. Malgré tout ce que j'ai entendu de critiques contre lui, à cause de son immixtion dans la politique, cette belle tête blanche de quatre-vingt-trois ans attire vos sympathies.», raconte Joséphine Marchand-Dandurand dans son journal. -Marchand, *Journal intime*, p.23 (30 juillet 1882).

Joséphine Marchand-Dandurand était une libérale modérée qui demandait l'intervention de l'État pour favoriser le développement de l'éducation et de la culture canadienne-française. Mais qui, lorsque la classe sociale à laquelle elle appartenait apparaissait menacée, comme lors de l'assassinat du président français Carnot, oubliait rapidement les principes fondamentaux du libéralisme, allant jusqu'à renier la liberté de presse. Son discours de liberté contre l'ancienne aristocratie devenait donc un discours du pouvoir, visant à défendre les intérêts des gens qui s'étaient hissés en haut de la pyramide sociale grâce à leur «mérite», les bourgeois.

3.5 Nationalisme

«On me racontait l'autre jour qu'à une table de famille Bébé demanda tout à coup :

- Et le Bon Dieu ? Est-il Canadien ?

- Mais non, répondit gravement le grand frère. Si l'emploi était vacant ce serait un anglais qui le prendrait ! Et c'est ainsi qu'en riant et en persiflant (...) le Canadien laisse non seulement les Anglais mais tout homme audacieux et d'initiative, prendre le pas sur lui.»¹³³

3.5.1 Introduction

Selon l'historienne Fernande Roy, le nationalisme est «une valeur polymorphe qui épouse des idéologies diverses», c'est-à-dire qu'il n'est ni plus ni moins qu'un «ingrédient» qu'on ajoute en grande ou en petite quantité – selon la «situation qui est celle de la nation» – dans un système idéologique. À son avis, «une nation opprimée est toujours potentiellement nationaliste, et une nation — au sens sociologique — minoritaire au sein d'une autre nation le sera également.»¹³⁴

La nation canadienne-française est minoritaire au sein du grand ensemble politique qu'est le Canada et son nationalisme est particulièrement exacerbé à la fin du XIX^e siècle, alors que des conflits engagés avec la nation majoritaire la font craindre pour sa survie. Joséphine Marchand-Dandurand n'est pas à proprement parler une intellectuelle nationaliste. En effet, la nation n'est pas le sujet principal de ses articles ni de ses conférences, elle n'a pas défini ses limites physiques ou ethniques et elle a flirté, sans jamais se faire une idée fixe, avec plusieurs options politiques comme l'indépendance du Canada français et sa survie dans le Canada, mais hors de l'Empire britannique. Cependant, le nationalisme, qui était une valeur très répandue au Canada français à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, justifiait en grande partie sa mission éducative. Tout au long de sa vie, c'est à sa nation qu'elle pensait lorsque dans ses écrits, ses discours ou à travers les entreprises qu'elle a menées (*Le Coin du feu*, l'œuvre des Livres gratuits), elle promouvait l'instruction. C'est elle qu'elle voulait rendre plus forte, plus solide et plus brillante.

Joséphine Marchand-Dandurand souhaitait que les franco-catholiques prennent leur place au soleil dans un pays dominé par les anglo-protestants de la même manière qu'elle souhaitait,

¹³³ Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, mai 1895, p. 134

¹³⁴ Roy, *Histoire des idéologies au Québec*, pp. 10-11.

on le verra, que les femmes s'affirment dans un monde dominé par les hommes. Mais elle avait une manière bien particulière de les y exhorter. D'une part, telle une mère de famille très sévère, elle utilisait abondamment, on le verra, les remontrances et les critiques. D'autre part, pour elle, l'épanouissement du Canada français passait non pas par un repli sur lui-même, mais par une ouverture sur le monde qui n'allait pas le pervertir, mais l'enrichir.

3.5.2 Rappel historique

Au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle, dans le contexte mondial de la montée des nationalismes qui donne lieu, en Europe, à l'unification italienne et allemande, on assiste, au Canada français, au réveil d'un nationalisme qui s'était quelque peu endormi depuis l'insurrection des patriotes de 1837-1838. Des événements précis servent d'étincelles pour rallumer le feu, tels la limitation des droits des écoles francophones au Nouveau Brunswick et au Manitoba et la révolte des Métis (en majorité franco-catholiques) dans les Prairies qui mène, en 1885, à l'exécution de leur chef Louis Riel. Les francophones du Canada, qui avaient perçu l'Acte de l'Amérique du Nord britannique comme un pacte entre deux nations, prennent conscience, à travers ces conflits, du peu de poids qu'ils exercent en réalité à l'intérieur de la Confédération. En réponse à la pendaison de Riel, décidée par un jury de six hommes de descendance britannique, devant un tribunal de Régina¹³⁵, 50 000 personnes envahissent le Champs de Mars à Montréal et se rassemblent dans différentes villes du Québec. Ils expriment leur mécontentement à l'égard du gouvernement de Macdonald qui n'a rien fait pour empêcher l'exécution. Aux élections provinciales de 1886, le libéral Honoré Mercier est porté au pouvoir à la tête du parti National, une coalition de libéraux et de conservateurs dissidents voulant défendre les droits des Canadiens français.

Âgée de 23 ans lors de l'assassinat de Riel, Joséphine Marchand-Dandurand n'échappe pas à la fièvre nationaliste qui s'empare de sa province. Le soir même, elle note dans son journal intime : «Riel a été pendu aujourd'hui. Le peuple canadien¹³⁶, fanatiquement entêté dans sa dévotion au gouvernement *tory*, anglais et orangiste, vient de recevoir la preuve qu'on

¹³⁵ Francis, R. Douglas, Richard Jones et Donald B. Smith, *Destinies. Canadian History since Confederation*, Toronto, Holt, Rinehart and Winston of Canada Limited, 1988, p. 74.

¹³⁶ C'est ainsi qu'elle fait référence, tel que le dictait l'usage du temps, au peuple canadien-français. Nous mettrons le mot entre guillemets lorsque nous l'utiliserons à notre compte dans le même sens qu'elle.

le méprise et qu'on le compte pour moins qu'un chien.¹³⁷» Trois semaines plus tard, Joséphine Marchand-Dandurand évoque une manifestation «à l'occasion de l'exécution de Riel», qui a lieu à St-Jean et à laquelle elle doit participer.¹³⁸

Le nationalisme qui se développe au cours des années suivantes dans la province de Québec, bientôt alimenté par le nouveau conflit entre anglophones et francophones autour de la participation du Canada à la Guerre des Boers (1899-1902), prend différentes formes. Le journaliste conservateur Henri Bourassa, futur fondateur du journal *Le Devoir*, élabore un nationalisme coloré d'un fort sentiment religieux qui vise à obtenir une plus grande autonomie du Canada face à l'Angleterre et une plus grande autonomie des provinces face au gouvernement fédéral, à l'intérieur d'un Canada qu'il définit par son caractère bilingue et biculturel¹³⁹. L'ultramontain Jules-Paul Tardivel, pour sa part, développe un nationalisme spécifique au Canada français, qui ne s'appuie pas sur le principe libéral des nationalités et qui promeut l'indépendance de cette nation, indépendance qui doit arriver à l'heure où la Providence l'aura décidé¹⁴⁰. Face aux nationalistes francophones issus de toutes les allégeances idéologiques, des libéraux radicaux aux cléricaux nationalistes, se dressent, au Canada, les impérialistes anglophones qui réaffirment leur attachement au grand Empire britannique¹⁴¹. Et au milieu de tous ces gens, le premier ministre du Canada, Wilfrid Laurier, pratique une politique du compromis qui vise à ne déplaire à aucun parti, mais qui réussira plutôt... à les mécontenter tous¹⁴².

3.5.3 Sentiment national

Joséphine Marchand-Dandurand a très fortement conscience de faire partie d'une «race¹⁴³» distincte, unique sur le continent américain et qui s'est forgée une identité, une personnalité propre grâce à son histoire et aux particularités physiques du territoire qu'elle habite. En effet, les «Canadiens» ne sont ni des Français («Au contact de nos vainqueurs, nous sommes devenus plus pratiques que nos ancêtres», dit-elle), ni des Britanniques (bien que certains

¹³⁷ Marchand, *Journal intime*, p. 122 (16 novembre 1885).

¹³⁸ Marchand, *Journal intime*, p. 125, (7 décembre 1885).

¹³⁹ Cardin et Couture, *Histoire du Canada. Espace et différences*, p. 215.

¹⁴⁰ Pierre Savard, «Jules-Paul Tardivel», *Dictionnaire biographique du Canada*, Volume XIII, Québec et Toronto, Les Presses de l'Université Laval et University of Toronto Press, pp. 1097-1101.

¹⁴¹ Francis et al, *Destinies*, pp. 95-96.

¹⁴² Roy, *Histoire des idéologies au Québec*, p. 75.

¹⁴³ C'est le mot qu'elle emploie et qui était largement utilisé à son époque, n'ayant pas comme aujourd'hui une connotation péjorative.

bourgeois tendent à s'angliciser «par snobisme», ajoute-t-elle)¹⁴⁴. Ils sont pour elle un peuple à part, francophone et catholique, dont elle ne définit cependant pas les autres caractéristiques et dont les limites géographiques et ethniques semblent imprécises dans son esprit. Elle envoie toutefois des livres aux francophones des États-Unis et du Yukon dans le cadre de l'oeuvre des Livres gratuits, ce qui laisse croire que sa nation s'étendait partout où il y avait des francophones en Amérique du Nord.

Le sentiment national lui a été inculqué très tôt, en même temps que l'histoire de sa patrie, à travers les récits que faisait son père de l'insurrection de 1837 et des autres événements historiques. «Tout petits on nous raconta les gloires, les malheurs, les viscissitudes (sic) de notre patrie, l'ancienne et la nouvelle – et l'on tâcha toujours de nous inspirer le sentiment d'une obligation personnelle, d'une solidarité fraternelle envers le reste de nos compatriotes¹⁴⁵», écrit-elle. Et Joséphine Marchand-Dandurand n'a pas oublié ces leçons de sa jeunesse. À son avis, le nationalisme, ou patriotisme, selon le terme qu'elle emploie le plus souvent, «ne signifie pas seulement *enthousiasme*, mais *devoir* aussi». Pour être un bon patriote, il ne suffit pas d'«agiter des drapeaux et [de] se mobiliser en famille pour aller contempler le défilé» à la Saint-Jean-Baptiste ; on doit aussi «étoffer son enthousiasme de quelque œuvre pratique¹⁴⁶» et c'est ce qu'elle tentera de faire tout au long de sa vie.

Le nationalisme de Joséphine Marchand-Dandurand repose précisément sur trois piliers de l'identité canadienne-française: son histoire, sa langue et sa culture. En premier lieu, l'histoire du Canada est pour elle une grande source de fierté. Le passé auquel elle se réfère est celui de l'*Histoire du Canada* (1845-1852) du libéral François-Xavier Garneau, dont l'interprétation a perduré pendant un siècle. Influencé par l'historiographie européenne libérale et romantique, Garneau interprète l'histoire du Canada français comme une «lutte perpétuelle pour assurer la survivance de la nation»¹⁴⁷. Sur cette base, Joséphine Marchand-Dandurand ressent de la fierté pour des époques affirmatives du passé, comme la guerre de 1812 contre les États-Unis, qu'a fait son grand-père Marchand¹⁴⁸, et celle de la rébellion des Patriotes, ces «héroïques

¹⁴⁴ Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, août 1893, pp. 229-231.

¹⁴⁵ Madame Dandurand, «Premières leçons de patriotisme», *Le Journal de Françoise*, 2^e année, no 6 (samedi 20 juin 1903), pp. 83-84.

¹⁴⁶ Madame Dandurand, «La création d'écoles ménagères», *Le Journal de Françoise*, 3^e année, no 6 (samedi 18 juin 1904), p. 395.

¹⁴⁷ Jean Lamarre, *Le devenir de la nation québécoise selon Maurice Séguin, Guy Frégault et Michel Brunet (1944-1969)*, Sillery, Les éditions du Septentrion, pp. 57-83.

¹⁴⁸ Gabriel Marchand a été major en second dans le 2^e bataillon de milice de Beloeil au cours de la guerre de 1812. Lionel Fortin, «Marchand, Gabriel», *Dictionnaire biographique du Canada, VIII*. Québec, Les Presses de

révoltés»¹⁴⁹, et non pour l'époque de la Nouvelle-France, qui sera idéalisée plus tard par L'abbé Groulx. Elle qui, jeune adulte, a joué dans une pièce de théâtre présentée au bénéfice de la veuve du patriote de Lorimier, ne manque pas de souligner dans son magazine l'érection d'une statue à l'effigie de Chénier et de préciser dans la foulée que, pour elle, la colonne Nelson dressée à Montréal rend hommage au patriote Wolfred Nelson et non à l'amiral anglais du même nom¹⁵⁰. Par ailleurs, le fait que l'histoire de sa patrie soit une branche de l'histoire de la grande civilisation française est loin d'être étranger à sa fierté, elle qui parle, comme on l'a vu plus haut, de ses deux patries, «l'ancienne et la nouvelle».

En deuxième lieu, elle est très attachée à la langue française, qu'elle souhaite de tout coeur préserver en terre canadienne et protéger contre les intrusions de l'anglais et les canadianismes. Dans une chronique régulière du *Coin du feu* intitulée «locutions vicieuses», elle pointe du doigt les expressions malheureuses utilisées par ses compatriotes, telles «c'est de valeur», «maller» une lettre et attendre une «escousse». Comme pour bien des intellectuels de son époque –sinon pour tous–, le français de référence est pour elle celui qui se parle et s'écrit en France. Et si les écrits et discours des hommes publics d'ici sont truffés d'erreurs, si les jeunes n'osent parler bien de peur d'être «ridicules» ou de paraître «prétentieux», c'est que les Canadiens français sont bien «dégénérés», écrit-elle sans ambages¹⁵¹. La tâche de conjurer le péril qui est fait à la langue française en terre canadienne revient selon elle aux femmes : «Jeune femme qui avez de petits enfants, jeune fille qui serez mère un jour, chaque incorrection de votre langage est comme une semence mauvaise qui portera des fruits dans les générations futures» dit-elle. Et ailleurs : «(...) les enfants parlent comme la mère sans que le contact étranger et l'influence de l'école, puissent jamais effacer complètement les traces de ses premières leçons¹⁵²». Sans être des citoyennes à part entière puisqu'elles n'ont pas le droit de voter, les femmes ont tout de même à son avis un rôle patriotique de première importance à jouer : gardiennes de la langue.

En troisième lieu, l'attachement de Joséphine Marchand-Dandurand pour sa nation se base aussi sur sa culture. Elle est fière de ses écrivains, notamment de Louis Fréchette, de

l'Université Laval, 1994, p. 34 Voir aussi : Madame Dandurand, «Le livre de M. Arthur Buies», *Le Coin du feu*, janvier 1896, pp. 5-6.

¹⁴⁹ Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, juillet 1893, p. 198.

¹⁵⁰ Madame Dandurand, «Un monument historique. Chénier», *Le Coin du feu*, octobre 1895, pp. 305-306.

¹⁵¹ Madame Dandurand, «Un conseil urgent. Aux jeunes Canadiennes.» *Le Coin du feu*, novembre 1895, pp. 337-339.

¹⁵² Madame Dandurand, «La Sociabilité», *Le Journal de Françoise*, samedi 7 mars 1903, 1^e année, no 24, p. 283.

Françoise, d'Arthur Buies et, comme on l'a vu précédemment, rêve tout haut d'un livre dans lequel plusieurs d'entre eux relateraient l'histoire des régions du Canada, un livre qui serait un «véritable monument national»¹⁵³. Elle est attachée à ses traditions, à ses paysages, à sa façon de vivre la religion catholique¹⁵⁴, etc. Mais, paradoxalement, elle est aussi convaincue de la pauvreté de cette culture. Marchand trouve en effet les Canadiens «affreusement ignorants»¹⁵⁵ et s'indigne de leur façon de considérer les écrivains comme des «pelleteux» de nuages, comme de leur absence dans les événements artistiques. Elle estime qu'ils sont «trop souvent plus que résignés à la domination étrangère»¹⁵⁶, trouve que leur manière de se tenir leur donne un cachet de peuple «frustré et primitif», mais surtout –et après toutes ces critiques, cela peut paraître contradictoire –, elle en a contre le sentiment d'infériorité dont, dit-elle, ils sont pénétrés :

Nous avons ceci de particulier et de très curieux : Notre ignorance, notre insignifiance, notre paresse et notre *infériorité* – pour me servir d'un mot exagéré que j'entends tous les jours – ne sont reconnus par personne mieux que par nous-mêmes. Voilà au moins une qualité. Nous sommes humbles, mais ce qui gâte cette aimable vertu (...) [et] en fait un défaut, c'est la résignation (...) Un psychologue de quelque profondeur reconnaîtrait peut-être même dans notre sérénité l'attachement secret qu'ont certains paralytiques pour une infirmité commode les dispensant du travail et de tout effort¹⁵⁷.

Marchand-Dandurand n'a de cesse de comparer – désavantageusement – la culture de son peuple avec celle des citoyens des États-Unis (pays pourtant aussi jeune que le nôtre, souligne-t-elle) et de la France où, si on la croit, les pauvres sont plus économes, les bourgeoises sont moins oisives, les jeunes gens savent se tenir, mais surtout, ils parlent mieux, sont plus cultivés et leur gouvernement encourage davantage les arts. Elle pose constamment la France en idéal, s'inscrivant en cela dans le modèle des élites décrit par l'historien Gérard Bouchard :

Fragile, la nation trouve (...) un appui et une grande source de réconfort dans la vigueur et la richesse de la tradition française. D'où l'importance de préserver et de cultiver sans cesse la référence à la vieille culture de la France, comme réservoir de valeurs et de modèles à reproduire et à imiter.

¹⁵³ Joséphine Marchand-Dandurand se montre très enthousiaste lorsque le journaliste et essayiste libéral Arthur Buies publie un bouquin sur l'histoire du Lac Saint-Jean et lorsque Françoise publie ses *Fleurs champêtres*. – Madame Dandurand, «Le livre de M. Arthur Buies», *Le Coin du feu*, janvier 1896, pp. 5-6 et Madame Dandurand, «Un nouveau livre», *Le Coin du feu*, mai 1895, pp. 155-156.

¹⁵⁴ Un article nostalgique sur ses souvenirs d'enfant à l'église écrit dans *Le journal de Françoise* montre l'importance qu'a eue la religion dans sa culture, dans sa vie (et ce, même si elle n'a pas toujours été d'accord avec l'hégémonie de l'Église). – Madame Dandurand, «Quand j'étais petite», *Le journal de Françoise*, 5^e année, no 11 (samedi 1^{er} septembre 1906), pp. 163-164.

¹⁵⁵ Marchand, *Journal intime*, p. 150 (mercredi, 7 août 1889).

¹⁵⁶ Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, août 1893, pp. 229-231.

¹⁵⁷ Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, mai 1895, pp. 134-135.

Mais en même temps, (...) on est convaincu de la pauvreté de la culture canadienne-française, que l'on tient pour très inférieure à d'autres – celle de la France tout particulièrement. Ce sera la mission séculaire à laquelle devront s'employer les élites que de remédier à cette déficience (certains parleront de médiocrité).¹⁵⁸

Il est permis de se demander si, en se montrant aussi intransigeante envers les siens, en les comparant toujours désavantageusement aux autres, à l'instar d'autres représentants de l'élite¹⁵⁹, Joséphine Marchand-Dandurand ne contribue pas à faire grandir ce sentiment d'infériorité qu'elle dénonce. Quoi qu'il en soit, une chose nous paraît évidente : le fait qu'elle oriente ses lectrices issues de la classe bourgeoise vers la culture française, alors que les classes populaires sont en train de se construire, sans qu'elle y porte vraiment attention, une culture «robuste, un peu sauvage¹⁶⁰» bien enracinée sur le continent américain, n'est pas étranger au malaise qui croît entre les élites et les classes populaires dans la seconde moitié du XIX^e siècle¹⁶¹.

Pour terminer cette partie, soulignons que l'attachement de Joséphine Marchand-Dandurand pour le Canada français ne s'exprime que rarement avec le lyrisme propre à certains nationalistes, bien qu'il lui arrive de décrire avec une emphase toute romantique les paysages qui bordent la rivière Richelieu ou quelque autre lieu bucolique. Toutefois, elle n'hésite pas à poser des gestes concrets pour venir en aide à sa nation. Ainsi, en 1902, elle fait partie du groupe de femmes qui vient à la rescousse de la Société Saint-Jean-Baptiste alors qu'elle connaît des difficultés financières après la construction du Monument national¹⁶². Dans une conférence sur *La femme et le bien public* reproduite en partie dans *Le Journal de Françoise*, madame Dandurand exhorte les femmes de sa classe sociale à s'engager comme elle pour cette œuvre : «Nous, les Canadiennes, nous devrions tenir à honneur de seconder les

¹⁵⁸ Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du nouveau monde*, Montréal, Boréal, 2000, p. 108.

¹⁵⁹ L'abbé Lionel Groulx est encore plus sévère qu'elle avec les Canadiens français, si l'on en croit l'historien Gérard Bouchard, qui écrit : «Les traits qui reviennent le plus souvent [pour décrire ses compatriotes] sont la lâcheté, la sottise, la couillonnerie (...) la veulerie, la paresse, l'indiscipline, l'«esprit de liberté», la médiocrité, la stupidité, l'absence de virilité, le manque d'ambition (...), le culte de l'à-peu-près, l'indolence («à l'indienne»). À propos des siens, il évoquait aussi les «jobards de notre espèce», les «éternels disputeurs», «notre bêtise nationale», la «race de nouilles». - Gérard Bouchard, *Les deux chanoines. Contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx*, Montréal, Boréal, 2003, p. 46.

¹⁶⁰ Bouchard, *Genèse des nations et cultures du nouveau monde*, pp. 103-104. Joséphine Marchand-Dandurand est toutefois très «américaine» par sa modernité.

¹⁶¹ Les élites ont du mal à «retrouver un reflet de leurs références châtiées» dans la culture populaire aux «formes hétéroclites et libres, souvent mal articulées, témoins d'une américanité échevelée, originale».

Bouchard, *Genèse des nations et cultures du nouveau monde*, pp. 103-104.

¹⁶² Elle en est la secrétaire. ANC, Collection Dandurand-Marchand, R8219-0-2-F, boîte 8, volume B, «Joséphine Marchand-Dandurand : coupures de presse 1886-1925», article intitulé «De l'initiative», provenant de *La Patrie*, avril 1902.

excellents patriotes qui travaillent depuis quelques années avec le plus admirable dévouement et un succès mérité à la prospérité, à la grandeur de notre race¹⁶³».

3.5.4 Solution constitutionnelle

Malgré son admiration et sa «tendresse» pour la France, Marchand ne désire pas que les «Canadiens» redeviennent un jour français : «La libérale constitution anglaise qui fut l'idéal et le modèle des promoteurs de la révolution française nous vaut peut-être mieux que la liberté octroyée par notre ancienne patrie à ses colonies», dit-elle, non sans lucidité¹⁶⁴. Anti-impérialiste, elle se méfie aussi de la «fédération impériale» que veut réaliser l'Angleterre et qui ferait en sorte que «vos fils deviendraient de la chair à canon à sa disposition¹⁶⁵». En vérité, le Canada français est pour Joséphine Marchand-Dandurand une nation au même titre que l'Irlande, dont elle appuie le combat «juste et noble» pour l'indépendance : «L'Irlande est par elle-même une nation distincte de l'Angleterre. Ce qu'elle convoite, c'est ce que les héroïques révoltés de 1837 obtinrent pour nous au sacrifice de leur vie, c'est son autonomie (...)»¹⁶⁶. Elle n'hésite pas à parler du jour où le Canada français accédera à sa véritable autonomie politique. «Puisqu'il est la rançon obligée des grandes réformes et de toute liberté, réservons notre [sang français] pour la cause sacrée de notre Indépendance nationale, si tant est que sur ce sol foncièrement démocratique l'œuvre de notre émancipation ne doive un jour s'accomplir pacifiquement»¹⁶⁷, écrit-elle deux ans avant que ne paraisse le roman de Jules-Paul Tardivel, *Pour la patrie*, qui prône la séparation du Canada français.

Même si la journaliste n'insiste pas sur cette indépendance éventuelle de sa patrie, elle n'hésite pas à vouloir affirmer la nation canadienne-française face au monde anglo-protestant : «Aujourd'hui encore, héritiers du génie latin, nous n'avons qu'à le vouloir pour nous affirmer et nous distinguer. (...) Sachons que personne ici ne nous est supérieur. Relevons la tête, ayons conscience de notre valeur !», écrit-elle¹⁶⁸. Dans les exhortations de

¹⁶³ Madame Dandurand, «L'association nationale et la femme canadienne», *Le journal de Françoise*, 1^{re} année, no 3, samedi 26 avril 1902, p. 26.

¹⁶⁴ Elle est probablement ici influencée par François-Xavier Garneau, pour qui la survivance ne peut se réaliser que par la réforme des institutions britanniques. Lamarre, *Le devenir de la nation québécoise*, p. 61.

¹⁶⁵ Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, août 1893, pp. 229-231.

¹⁶⁶ Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, juillet 1893, pp. 197-199. Notons ici son révisionnisme historique : elle semble dire que les Patriotes ont remporté la victoire.

¹⁶⁷ Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, août 1893, pp. 229-231. Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, août 1893, pp. 229-231.

¹⁶⁸ Madame Dandurand, *Nos Travers*, p. 14-15.

Joséphine Marchand-Dandurand à l'affirmation, il nous semble d'ailleurs pouvoir établir un parallèle entre son nationalisme et son féminisme. En effet, exactement comme les femmes, les «Canadiens» doivent selon elle apprendre à se faire davantage confiance pour en arriver à prendre leur place dans un monde où ils ont toujours été les plus faibles et les plus vulnérables. Mais, comme les femmes, ils ne doivent pas pour autant changer de rôle ni renier leur identité fondamentale.

En fait, tout ce que les «Canadiens» ont à faire pour s'affirmer et rester fiers à l'intérieur de l'entité politique qu'est le Canada est, selon Joséphine Marchand-Dandurand, de soigner leur culture. En 1901, dans le *Rapport de l'œuvre des livres gratuits*, elle avoue s'inquiéter des «facilités de plus en plus grandes pour le peuple d'apprendre l'anglais» et de «l'envahissement des livres à deux sous des États-Unis», qui font apparaître «le danger pour notre race de se déshonorer devant le reste du monde par l'oubli de sa langue, l'aliénation de son tempérament ethnographique, l'effacement de son caractère national». Pour la journaliste, si «la conquête peut laisser intact l'honneur d'un peuple, (...) l'assimilation c'est la déchéance.¹⁶⁹»

Mais si Joséphine craint l'assimilation, elle ne voit pas, au contraire de plusieurs nationalistes traditionalistes¹⁷⁰, la fréquentation des anglo-protestants du Canada comme un pas vers elle. Elle inscrira assez tôt sa fille Gabrielle à des cours d'anglais et l'enverra sans problème patiner chez ses voisins, les Redpath¹⁷¹. Quant à elle, elle collaborera régulièrement avec des Canadiennes anglaises au sein du NCWC et ne s'en excusera jamais auprès du clergé. Elle tentera plutôt de convaincre ses compatriotes qu'il n'y a aucun danger dans la fréquentation des anglophones, que les deux peuples ne peuvent que s'enrichir mutuellement. Refusant que sa patrie se replie sur elle-même et se complaise dans le rôle éminemment féminin de la victime, elle écrit : «Et qu'on ne dise pas que notre foi court des dangers. Pourquoi serait-elle la seule à redouter le contact des sectes étrangères ? (...) Et, du reste, que gagne-t-on à se tenir systématiquement à l'écart des coalitions puissantes ? À se faire regarder comme minorité

¹⁶⁹ ANC, CDM, R8219-0-2-F, boîte 8, volume B, «Joséphine Marchand-Dandurand : coupures de presse 1886-1925», *Rapport de l'œuvre des Livres gratuits*, 1901, p. 11-12.

¹⁷⁰ Voir : Fadette, «L'éducation familiale», *Semaine sociale du Canada*, IVe session. La Famille, Montréal, École sociale populaire, 1923, pp. 295-296 et p. 307 ; Sœur Marie du Rédempteur, «La femme canadienne-française du point de vue familial, social et religieux», *L'œuvre des tracts*, Tract no 121, Montréal, École sociale populaire, avril 1929, pp. 4-5.

¹⁷¹ Marchand, *Journal intime*, p. 154 (29 octobre 1897) et p. 186 (10 janvier 1898).

hostile, à être haineusement persécuté et opprimé ?¹⁷²». Dans un discours qu'elle prononce en anglais à la convention du Conseil national des femmes à Ottawa en 1894 et qui lui vaudra une certaine notoriété¹⁷³, elle lance, un vibrant appel à la tolérance aux deux peuples du Canada :

La Providence a jeté et a mêlé sur ce coin de terre les enfants de deux glorieuses nations ; c'est à nous, mères de famille, qu'il appartient de leur apprendre à vivre dans la charité et dans la paix. Pour notre part, nous nous efforcerons d'apprendre à nos enfants la langue et l'admirable histoire de la Grande-Bretagne, espérant que nos sœurs anglaises suivront la même ligne de conduite à l'égard de notre langue et de nos traditions. En nous connaissant mieux, nous aurons les uns pour les autres plus d'estime et de sympathie (...)¹⁷⁴

Un discours qui n'est pas sans rappeler les paroles de Wilfrid Laurier citées par Réal Bélanger :

Nous sommes tous canadiens. Sous l'île de Montréal, les eaux qui viennent du Nord par l'Outaouais s'unissent aux eaux qui viennent des lacs de l'Ouest ; elles se joignent, elles ne se mêlent pas. Elles offrent en cet endroit le spectacle de deux courants parallèles, parfaitement séparés et distincts, et cependant elles suivent la même direction, coulent côte à côte [...], et dans leur course elles roulent ensemble vers l'océan, portant sur leur dos puissant le commerce d'une nation [...]. Voilà l'image parfaite de notre peuple.¹⁷⁵

Avec la nomination de Raoul au Sénat, puis à la présidence du Sénat, le couple Dandurand évolue, en vieillissant, de plus en plus près des cercles du pouvoir fédéral. Comme on l'a vu, le mari de Joséphine s'illustre à Ottawa par ses idées anti-impérialistes. Il aime en effet répéter que «les Canadiens devraient cesser d'être «les sujets des sujets du Roi»¹⁷⁶ et il sera amèrement déçu lorsque Wilfrid Laurier, son ami, décidera d'envoyer un contingent de soldats volontaires en Afrique du Sud, pour appuyer la Grande-Bretagne dans la Guerre des Boers¹⁷⁷. Il semble que Joséphine partage ses idées anti-impérialistes, puisque, raconte-t-il dans ses mémoires, lorsque Laurier revint de Londres avec le titre de «Sir», en 1897, «nous ne lui cachâmes pas notre mécontentement de le voir affublé d'un titre anglais¹⁷⁸». Raoul Dandurand apparaît, dans ses *Mémoires*, très sensible et ouvert sur la question des identités

¹⁷² Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, mai 1894, p. 131.

¹⁷³ Son discours, comme on l'a vu plus tôt, sera cité par un député à la Chambre des Communes pendant un débat sur la sensible question des écoles francophones au Manitoba. L'épisode est raconté tant par Joséphine Marchand-Dandurand dans son *Journal* que par Raoul Dandurand dans ses *Mémoires* : Marchand, *Journal intime*, p. 167 (lundi, 15 novembre 1897) et Dandurand, *Mémoires*, p. 46.

¹⁷⁴ Discours de madame Dandurand, «Les clubs littéraires», *Le Coin du feu*, mai 1894, p. 134.

¹⁷⁵ Réal Bélanger, «Le libéralisme de Wilfrid Laurier», pp. 59-60.

¹⁷⁶ Dandurand, *Mémoires*, p. 5.

¹⁷⁷ Francis, *Destinies*, p. 100.

¹⁷⁸ Dandurand, *Mémoires*, p. 69. Les italiques sont de nous.

nationales et ses idées peuvent certainement aider à comprendre celles de son épouse avec qui il a toujours été sur la même longueur d'onde. «Les questions de race touchent au plus profond de l'être, écrit-il. Aussi, je comprends parfaitement mon compatriote anglo-saxon. Il est Canadien, mais il est aussi passionnément anglais. Nos cœurs ne battent pas à l'unisson¹⁷⁹». Pour sa part, il se définit comme un «Canadien tout court». Si la France occupe une place spéciale dans ses pensées, il refuse d'agiter le drapeau tricolore comme d'autres le font les jours de fête et, comme sa femme, il est fier de savoir aussi communiquer dans la langue anglaise. «Je crois que mon bilinguisme me donne la physionomie d'un Canadien intégral, supérieur à l'unilingue, malgré ce qu'en pense l'abbé Lionel Groulx. (...) Le jour où nous aurons un drapeau canadien, je n'en connaîtrai plus d'autre¹⁸⁰», affirme-t-il.

3.5.5 Ouverture et pacifisme

En plus d'être ouvert sur le reste du Canada, le couple Dandurand se caractérise indubitablement par son ouverture sur le monde. Depuis l'enfance, Joséphine Marchand-Dandurand s'intéresse à la France politique et culturelle. Dans *Le Coin du feu* et dans les autres publications où elle écrit, elle consacre plusieurs articles à l'Europe et aux États-Unis, où elle fera de nombreux voyages.

La bonne entente entre les peuples, ou pacifisme, est l'un des éléments importants de l'idéologie de Joséphine Marchand-Dandurand. Dans un article du *Coin du feu*, elle affirme que la guerre, ce «fléau infernal» a coûté à la seule France six millions d'hommes depuis cent ans¹⁸¹. Joséphine Marchand-Dandurand approuve et encourage l'initiative de femmes européennes qui ont créé une Ligue internationale de la paix et rappelle que le droit d'entreprendre ce genre d'action représente au fond tout ce qu'elle revendique pour les femmes : «(...) qu'on laisse le champ libre à l'ardente charité de son cœur, qu'on lui laisse élever la voix pour parler à ses fils, endurcis dans la poursuite de leurs rancunes, le langage de l'humanité¹⁸²». Qu'on la laisse donc, en somme, jouer son rôle de femme, avec ses qualités «naturelles» de médiatrice et de pacificatrice, à l'extérieur comme à l'intérieur du foyer, pour le bienfait de l'humanité. Pour Joséphine Marchand-Dandurand, en plus du rôle de gardiennes

¹⁷⁹ Dandurand, *Mémoires*, p. 208.

¹⁸⁰ Dandurand, *Mémoires*, p. 334-335.

¹⁸¹ Madame Dandurand, «Chronique», *Le Coin du feu*, avril 1893, pp.101-103.

¹⁸² Madame Dandurand, «Chronique. Les femmes et la paix.», *Le Coin du feu*, décembre 1895, pp. 369-370.

de la langue, les femmes héritent, en effet, du rôle de gardiennes de la paix. Elles marchent ainsi, comme on l'a vu précédemment, main dans la main avec le progrès.

Joséphine Marchand-Dandurand vivra malheureusement assez longtemps pour voir les peuples européens s'entre-déchirer comme jamais ils ne l'avaient encore fait, lors de la Première Guerre mondiale. On sait qu'elle s'engagera, malgré ses problèmes de santé, dans certaines œuvres de guerre, notamment la Croix-Rouge et le Fonds patriotique¹⁸³. À la toute fin de la vie de Joséphine, mais surtout après sa mort, Raoul Dandurand ira porter jusqu'aux plus hauts niveaux de la diplomatie internationale les idées pacifistes qu'il partageait avec son épouse en tant que représentant du Canada à la Société des Nations. Éminent diplomate, il contribuera à bâtir la réputation du Canada comme un joueur pacifiste sur l'échiquier international¹⁸⁴, une réputation que le pays conservera jusqu'aux années 2000. On peut donc dire qu'indirectement, c'est un peu grâce à Joséphine Marchand-Dandurand si le Canada joue encore aujourd'hui un rôle... féminin, dans le concert des nations.

3.5.6 Conclusion

Le nationalisme, que l'on peut définir comme l'attachement à la nation qui est la nôtre et le désir de la préserver, est une valeur répandue dans la province de Québec à la fin du XIXe siècle, alors que l'on estime les droits des Canadiens français bafoués à l'intérieur de la Confédération canadienne. Cette valeur n'est pas associée à un parti ou à un système idéologique en particulier ; elle se greffe et s'adapte à tous, ayant, selon l'historienne Fernande Roy, le pouvoir de légitimer les différents projets de société qui sont véhiculés par chacun¹⁸⁵.

Le Canada, pour Joséphine Marchand-Dandurand, était constitué de deux nations, la franco-catholique et l'anglo-protestante. Si elle a flirté un moment avec l'idée d'indépendance du Canada français, nous croyons qu'elle en est venue, avec les années, à prôner plutôt l'affirmation culturelle de ce dernier au sein de l'entité politique canadienne. Elle était aussi partisane d'une plus grande autonomie du Canada face à l'Empire britannique.

¹⁸³ «Deuil pour le sénateur R. Dandurand», *La Presse*, 41^e année, no 115 (mardi le 3 mars 1925), p. 14.

¹⁸⁴ «Le Canada n'a qu'un intérêt à Genève: le maintien de la paix dans le monde. Il possède pleinement cette paix chez lui et il n'a aucun des problèmes angoissants qui affligent l'Europe, mais il est prêt à donner le meilleur de sa pensée pour aider à leur solution». - Dandurand, *Mémoires*, p. 321.

¹⁸⁵ Roy, *Histoire des idéologies au Québec*, p. 11.

De toute évidence, Joséphine Marchand-Dandurand n'était pas une théoricienne du nationalisme. Cependant, à notre avis, son grand projet était éminemment nationaliste. En effet, c'est par amour pour sa patrie qu'elle voulait la voir instruite, forte et fière. C'est par amour –et certainement un peu par orgueil– qu'elle était intransigeante avec elle, parfois dure. Le nationalisme, qui lui a été transmis par son père, est essentiel pour comprendre sa pensée et sa vie.

Enfin, rappelons que le nationalisme de Joséphine Marchand-Dandurand a une parenté certaine avec son féminisme. En effet, lorsqu'elle incite les Canadiens français à l'affirmation, on croirait l'entendre s'adresser aux femmes. Comme ces dernières, les «Canadiens» ont des lacunes intellectuelles, ont une attitude un peu défaitiste, doivent prendre de l'assurance pour tenir tête à leur partenaire plus fort (les hommes et les Anglophones), sans renier ce qu'ils sont profondément (des mères, des franco-catholiques). Il apparaît évident que pour elle, le Canada français joue un rôle féminin alors que le Canada anglais tient le rôle masculin à l'intérieur de la Confédération.

3.6 Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons essayé de décrire, dans toute sa complexité, le système idéologique de l'une des premières femmes journalistes canadienne-française, Joséphine Marchand-Dandurand. Quelques chercheurs avant nous s'étaient penchés sur sa pensée et y avaient repéré une conception traditionnelle des rôles sociaux de sexes, un conservatisme certain et un grand attachement à la tradition. Aucun, à notre connaissance, ne s'était intéressé à sa conception de la nation. Pour notre part, en nous attardant tant à son discours qu'aux actions qu'elle a posées dans la société et en tenant compte du contexte idéologique de son époque, nous avons découvert que l'idéologie de Joséphine Marchand-Dandurand était beaucoup plus nuancée que ne le laissaient croire les premières recherches et, de ce fait, plus intéressante.

Premièrement, nous avons observé que la journaliste n'avait pas une conception figée des rôles sociaux de sexes. Bien au fait des combats féministes américains et britanniques, notamment, elle souhaitait que les femmes puissent jouer un rôle plus grand dans la société. Mais, parce qu'elle sentait bien la résistance à l'égard de l'émancipation des femmes à l'œuvre dans la société canadienne-française, elle était persuadée que cette émancipation, dans sa province, devait se faire par étapes. Joséphine Marchand-Dandurand était sans nul doute féministe et elle est allée aussi loin dans cette mouvance que le contexte historique dans lequel elle vivait lui permettait de le faire. Comme la plupart de ses contemporaines féministes, toutefois, elle appuyait ses revendications sur les qualités maternelles des femmes, ce qui fait que le terme maternaliste la décrit plus justement.

Deuxièmement, nous avons découvert en Joséphine Marchand-Dandurand, au contraire de nos prédécesseurs, une adepte de la modernité. En effet, à l'intérieur de ses articles, la journaliste parle très souvent du progrès, concept auquel elle donne un sens positif. Elle ne craint pas les nouveautés, sauf peut-être sur le plan des mœurs, lorsqu'il est question par exemple des fréquentations entre les filles et les garçons, où elle a peur d'une certaine détérioration des comportements (probablement pour les conséquences qu'ils pourraient entraîner chez les filles, comme les grossesses non désirées¹⁸⁶). Par ailleurs, son «progressisme» ne comprend pas le désir de voir les classes sociales évoluer vers une plus

¹⁸⁶ Joséphine Marchand-Dandurand prendra sous son aile une institutrice cliente de l'œuvre des Livres gratuits enceinte à la suite d'un viol. –Marchand, *Journal intime*, pp. 221-222.

grande égalité. En cela, la journaliste est tout à fait représentative des bourgeois libéraux de son temps, comme les hommes d'affaires canadiens-français étudiés par Fernande Roy¹⁸⁷.

Troisièmement, nous avons observé que Joséphine Marchand-Dandurand partage beaucoup d'idées et d'opinions avec les libéraux. En effet, la journaliste est anti-monarchiste et admiratrice du républicanisme à la française ; elle est aussi favorable à la séparation de l'État et de l'Église et trouve que cette dernière abuse des pauvres gens en les taxant démesurément. Elle se distancie toutefois de l'idéologie libérale classique en prônant une intervention de l'État dans les domaines de la culture et de l'éducation et en n'étant pas défavorable à une certaine censure dans le domaine des idées. En somme, Joséphine Marchand-Dandurand compte à notre avis parmi les libéraux modérés de son temps, avec Félix-Gabriel Marchand et Wilfrid Laurier, et il nous apparaît étonnant que nos prédécesseurs ne l'aient pas souligné avant nous.

Quatrièmement et dernièrement, nous avons pris le temps, dans ce chapitre, de nous attarder au nationalisme de Joséphine Marchand-Dandurand. La journaliste, avons-nous observé, a conscience d'appartenir à une «race» distincte, à laquelle elle est très attachée. Son attachement repose sur l'histoire, la langue et la culture «canadiennes». Il s'exprime plus souvent par des critiques que par des mots d'amour. Marchand-Dandurand ne propose pas une solution constitutionnelle aux problèmes de la nation. Sa solution, c'est l'instruction, qui assurerait l'émancipation nationale. En fait, le discours qu'elle adresse à la nation canadienne-française ressemble beaucoup à celui qu'elle adresse aux femmes : comme ces dernières doivent apprendre à s'affirmer face aux hommes, ses compatriotes doivent s'affirmer face aux Canadiens anglais. Finalement, le nationalisme nous apparaît tout à fait essentiel pour comprendre la vie et l'œuvre de la fondatrice du *Coin du feu* et de l'œuvre des Livres gratuits. Sans un profond attachement pour sa nation, jamais, croyons-nous, se serait-elle engagée dans ces ambitieux projets.

Les différentes composantes de l'idéologie de Joséphine Marchand-Dandurand, le féminisme, le libéralisme, le «modernisme» et le nationalisme, sont indissociables les unes des autres et sont indispensables pour comprendre le grand projet qu'elle a poursuivi sa vie durant, celui de l'instruction de ses compatriotes. En effet, son projet d'émancipation intellectuelle s'appuyait

¹⁸⁷ Roy, *Progrès, harmonie, liberté*.

sur des valeurs libérales et féministes et il visait le progrès de la nation. Un progrès qui, pour elle, allait de pair avec la continuité de la domination de la classe sociale à laquelle elle appartenait, la bourgeoisie.

CONCLUSION

Ce mémoire porte sur l'idéologie de l'une des premières femmes journalistes canadiennes-françaises, Joséphine Marchand-Dandurand (1861-1925). Il a tout d'abord voulu construire, à l'aide des matériaux accessibles, une courte mais solide biographie du personnage, nécessaire à la poursuite de l'analyse. Puis, il s'est attardé à décortiquer son idéologie en scrutant ses idées sur quatre des principaux thèmes qui alimentaient les débats de l'époque : le féminisme, le rapport à la modernité, le libéralisme et le nationalisme.

Joséphine Marchand-Dandurand était une femme d'exception au tournant du siècle. Journaliste et écrivain à une époque où le Canada français pouvait compter ses femmes de lettres sur les doigts d'une seule main, elle a fondé le premier magazine féminin québécois, *Le Coin du feu* et a créé un organisme qui distribuait des livres dans les campagnes, l'œuvre des Livres gratuits. La journaliste a aussi donné plusieurs conférences et son talent oratoire lui a valu le surnom de «Laurier féminin». Sa vie durant, Joséphine Marchand-Dandurand a mis ses dons de communicatrice au service d'une cause qui lui tenait particulièrement à cœur, l'instruction de ses compatriotes.

Le journal intime de la journaliste nous a permis de sonder son âme de jeune fille et de constater que le vécu féminin intime à l'époque de Joséphine n'était pas très différent du vécu des femmes d'aujourd'hui. Néanmoins, dans son rapport victorien à son corps, dans sa façon romantique d'être amoureuse, dans sa foi ambivalente et souvent empreinte de culpabilité, dans son paternalisme bourgeois, Joséphine Marchand-Dandurand apparaît comme une femme indissociable de son époque. Plus important peut-être, elle est absolument indissociable du milieu aisé, cultivé et libéral dans lequel elle a grandi, sans lequel elle n'aurait jamais pu devenir celle qu'elle est devenue.

Les historiens et littéraires qui se sont penchés sur Joséphine Marchand-Dandurand jusqu'à ce jour nous ont laissé avec l'impression d'une femme moralisatrice, conservatrice et représentative d'un féminisme timoré. Or, en retournant à ses textes, nous avons plutôt trouvé

en elle une femme libérale, favorable à la modernité, aussi féministe que l'on pouvait l'être à son époque et pour qui le nationalisme était une valeur centrale. Dans le troisième chapitre de ce mémoire, en effet, nous avons analysé en détail son idéologie.

Nous nous sommes en premier lieu intéressée à son féminisme. Joséphine Marchand-Dandurand était une figure de proue du mouvement féministe de la «première vague». Elle a en effet milité dès ses débuts dans les rangs du National Council of Women of Canada (NCWC) et elle n'a eu de cesse de faire la promotion du féminisme dans ses écrits. Favorable à une plus grande implication des femmes dans les organismes de charité et à une meilleure instruction, elle n'a toutefois jamais réclamé l'accès des femmes aux professions libérales ni le droit de vote. Doit-on s'en surprendre ? Le féminisme était un mouvement neuf, venu de l'étranger, qui apparaissait très menaçant aux élites conservatrices – assez puissantes dans la société canadienne-française. À notre avis, Marchand-Dandurand n'était pas fondamentalement opposée aux avancées «radicales» des femmes (droit de vote, accès aux professions); simplement, pour ne pas perdre les minuscules gains qu'elles avaient faits, elle croyait que les féministes d'ici devaient avancer une étape à la fois. Ceci dit, comme la très grande majorité des féministes canadiennes-françaises de son époque – sinon la totalité – la journaliste s'appuyait sur les qualités féminines et maternelles des femmes pour réclamer un élargissement de leur sphère d'action. C'est pourquoi l'on peut dire que son féminisme était de type maternaliste.

En deuxième lieu, nous nous sommes penchée sur son rapport à la tradition et à la modernité. Dans le débat qui a opposé ces deux conceptions du monde à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, Joséphine Marchand-Dandurand a généralement pris parti pour la modernité. En effet, elle se réjouissait des progrès techniques et scientifiques et croyait fermement que ces innovations favoriseraient le progrès moral, c'est-à-dire, à terme, la civilisation pacifique. Inspirée par les grands auteurs libéraux comme Victor Hugo, la journaliste voyait la marche du monde comme une ligne droite en direction du progrès et ne regardait pas beaucoup derrière elle. Au contraire des traditionalistes, elle ne regrettait pas le mode de vie rural et, si elle était croyante, ne voulait pas vivre sous la coupe de l'Église. Joséphine Marchand-Dandurand était donc clairement une partisane de la modernité, excepté, avons-nous constaté, lorsqu'il était question des mœurs des jeunes hommes et des jeunes femmes. Elle semblait en effet craindre les changements rapides dans le domaine des fréquentations amoureuses, probablement à cause des conséquences graves de comportements trop «modernes» sur la vie

des filles. Phénomène plus important, la bourgeoise Joséphine Marchand-Dandurand était indubitablement conservatrice sur le plan social, c'est-à-dire que, même si elle se montrait sensible à la pauvreté et à la misère, sa conception du progrès ne comprenait pas le mouvement vers l'égalité des classes.

Nous nous sommes en troisième lieu attardée à son libéralisme. Nous avons montré que Joséphine Marchand-Dandurand était une femme libérale modérée, dans la lignée de son père, Félix-Gabriel Marchand. Depuis l'enfance, la journaliste était en effet une admiratrice de la France républicaine et des idées démocratiques. L'Ancien régime, avec ses privilèges de sang, était pour elle une aberration et elle croyait que c'était par le mérite que l'on devait pouvoir accéder aux hautes sphères de la société. Bonne libérale, la journaliste était aussi tolérante à l'égard des autres peuples et cultures et elle jugeait l'hégémonie de l'Église catholique un peu abusive. En ce qui a trait à la liberté d'expression, toutefois, la journaliste apparaissait moins libérale, puisqu'elle appuyait une certaine censure des idées et qu'elle allait jusqu'à fustiger la liberté de presse lorsque les privilèges de sa classe sociale étaient en jeu. Elle s'éloignait aussi des libéraux «classiques» en approuvant l'intervention de l'État sur le plan de l'éducation et de la culture.

En quatrième et dernier lieu, nous avons vu que le nationalisme était une composante essentielle de l'idéologie de Joséphine Marchand-Dandurand. Inculqué par son père dans sa petite enfance, son amour de la patrie se basait sur l'histoire, la langue et la culture de la «race» canadienne-française. Si elle ressentait de la fierté pour son peuple, elle posait aussi sur lui un regard très critique, surtout sur le plan de l'instruction où elle estimait qu'il était extrêmement carencé. Comme son mari, Joséphine Marchand-Dandurand désirait que le Canada s'affranchisse de l'empire britannique et elle voulait que le Canada français prenne sa place à l'intérieur du Canada. En fait, elle souhaitait pour les Canadiens français vis-à-vis des anglophones ce qu'elle souhaitait pour les femmes vis-à-vis des hommes : l'affirmation. La journaliste n'était certes pas une théoricienne du nationalisme, mais son amour de la patrie était à la base de toute son action.

Sur l'échiquier des idéologies de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle, Joséphine Marchand-Dandurand apparaît donc au centre, à la droite des libéraux radicaux que sont Aristide Filiatreault (Rédacteur de *Canada-Revue* et du *Réveil*) et Godfroy Langlois (franc-maçon notoire et directeur du journal *Le Canada*) et à la gauche des traditionalistes comme

Jules-Paul Tardivel. Elle fait partie des libéraux modérés au même titre que son père, Félix-Gabriel Marchand, que son mari, Raoul Dandurand, et que les amis de sa famille Louis Fréchette et Wilfrid Laurier. C'est donc davantage que pour ses talents oratoires qu'on peut la surnommer le «Laurier féminin». En effet, avec son acceptation générale de la modernité, avec son adhésion aux valeurs libérales mêlée de respect pour l'Église catholique, avec son nationalisme qui vise l'autonomie du Canada et l'harmonie entre les deux peuples qui le composent, l'idéologie de Joséphine Marchand-Dandurand s'apparente de près à celle du premier ministre Laurier, le féminisme en plus¹.

Se pencher sur la vie et l'idéologie de Joséphine Marchand-Dandurand a été comme ouvrir un sentier pour revisiter, d'un point de vue nouveau, une époque charnière de l'histoire du Québec, celle du tournant du XXe siècle. En effet, en braquant les projecteurs sur la pionnière du journalisme qu'elle a été, cette étude permet un regard neuf sur la bourgeoisie libérale dominante de cette époque et en particulier sur les femmes qui en faisaient partie, encore peu étudiées. Elle ouvre aussi plusieurs pistes de recherches.

Ce mémoire invite premièrement à poursuivre les recherches sur Joséphine Marchand-Dandurand elle-même, notamment à l'aide d'un corpus d'archives personnelles qui nous a été inaccessible, mais qui sera vraisemblablement déposé dans un fonds d'archives publiques au cours des prochaines années². Ces nouveaux documents permettront certainement d'ajouter des détails et peut-être de corriger certains traits du portrait idéologique dessiné ici. Notre mémoire incite aussi à se pencher sur d'autres féministes de la première vague et d'autres femmes libérales du tournant du siècle, telles Caroline Dessaulles-Béïque, Éva Circé-Côté et Robertine Barry et à comparer leur idéologie avec celle de Marchand-Dandurand. Il ouvre en outre la voie aux chercheurs qui seraient tentés – ce que nous n'avons pas fait – d'estimer l'influence réelle des premières femmes journalistes sur leurs contemporaines. Finalement, les liens qu'entretenait Joséphine Marchand-Dandurand avec la France – où elle a souvent séjourné et où elle avait des correspondants – donne envie d'en savoir plus sur les rapports entre les féministes françaises (même européennes) et canadiennes-françaises, qui, à notre connaissance, n'ont pas encore été objets d'analyse.

¹ Par rapport au féminisme, Wilfrid Laurier semble avoir adopté une attitude de scepticisme, si l'on en croit le journal intime de Joséphine Marchand. Elle raconte qu'il était présent lors d'un Congrès du NCWC, à Montréal : «M. Laurier, qu'on devinait sceptique, dut parler et réussit à ne dire très spirituellement presque rien pendant dix minutes.» Marchand, *Journal intime*, p. 172 (18 novembre 1897).

² Voir Sophie Montreuil, «(Se) lire et (se) dire : Joséphine Marchand-Dandurand et la lecture (1879-1886)», *op. cit.*

BIBLIOGRAPHIE

Sources manuscrites

- Archives nationales du Canada, Collection Dandurand-Marchand, R8219-0-2-F.

Sources imprimées

- Madame Dandurand. *Rancune, Comédie en un acte et en prose*. Montréal, C.O. Beauchemin et fils, 1896. 54 pages.
- Madame Dandurand. *La carte postale : saynète enfantine*. Montréal, C.-O. Beauchemin, [1896?]. 31 pages.
- Madame Dandurand. *Ce que pensent les fleurs : saynète enfantine*. Montréal, Beauchemin, 1895. 14 pages.
- Dandurand, Joséphine. *Nos travers*. Montréal, Beauchemin, 1924 [1901]. 123 pages.
- Dandurand, Raoul. *Raoul Dandurand, le sénateur-diplomate. Mémoires (1861-1942)*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2000. 352 pages.
- Josette (Madame Dandurand). *Contes de Noël*. Montréal, J. Lovell, 1889. 59 pages.
- Marchand, Joséphine. *Journal intime, 1879-1900*. Montréal, Éditions de la Pleine Lune, 2000. 274 pages.
- *Le Coin du feu* (1893-1896).
- *Le Journal de Françoise* (1902-1909).
- *La Presse, Le Canada, La Patrie, Le Canada français, The Montreal Daily Star, The Gazette, La Revue moderne, Le Monde*.

Outils bibliographiques et ouvrages de référence

- Akoun, A. et al. *Dictionnaire de politique*. Paris, Librairie Larousse, 1979. 351 pages.
- Beaulieu André et Jean Hamelin. *La presse québécoise, des origines à nos jours*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1973-1984, 6 tomes (1764-1934).

- Bellerive, Georges. *Brèves apologies de nos auteurs féminins*. Québec, Librairie Garneau, 1920. 137 pages.
- Darsigny, Maryse, dir. *Ces femmes qui ont bâti Montréal*. Montréal, Les Éditions du Remue-Ménage, 1994. 627 pages.
- Doucet Sophie et Karine Hébert. «L’histoire du féminisme au Canada et au Québec : bibliographie sélective». *Mens*, 2,1 (automne 2001). pp. 125-144.
- De Bonville, Jean, dir. *La presse québécoise, de 1764 à 1914. Bibliographie analytique*. Sainte-Foy, Les Presses de l’Université Laval, 1995. 351 pages.
- Des Rivières, Madeleine. *Une femme, mille enfants*. Montréal, Éditions Bellarmin, 1987. 271 pages.
- Gleason, Anne-Marie. *Portraits de femmes*. Montréal, La Patrie, 1938. 273 pages.
- Hamel, Réginald. *Bibliographie sommaire sur l’histoire de l’écriture féminine au Canada 1769-1961*. Montréal, Université de Montréal, 1974. 134 pages.
- Hamel, Réginald, John Hare et Paul Wyczynski. *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*. Montréal, Fides, 1976. 723 pages.
- Hamelin, Jean, André Beaulieu et Gilles Gallichan. *Brochures québécoises. 1764-1972*. Québec, Ministère des communications, 1981. 598 pages.
- Lemire, Maurice, dir. *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*. Tomes 1 et 2. Montréal, Fides, 1980. 927 et 1386 pages.
- Miller David et al. *Dictionnaire de la pensée politique. Hommes et idées*. Paris, Hatier, 1989. 852 pages.
- Monet Chartrand, Simonne. *Pionnières québécoises et regroupements de femmes d’hier à aujourd’hui*. Montréal, Les Éditions du Remue-Ménage, 1990. 470 pages.
- Montreynaud, Florence. *Le XXe siècle des femmes*. Paris, Éditions Nathan, 1999. 830 pages.
- Pederson, Diana. *Changing Women, Changing History. A Bibliography of the History of Women in Canada*. Ottawa, Carleton University Press, 1996. 253 pages.
- Prévost, Robert. *Québécoises d’hier et d’aujourd’hui*. Montréal, Stanké, 1985. 239 pages.
- Rouillard, Jacques, dir. *Guide d’histoire du Québec du Régime français à nos jours. Bibliographie commentée*. Montréal, Éditions du Méridien, 1993. 354 pages.

Ouvrages généraux

- Cardin, Jean-François et Claude Couture. *Histoire du Canada. Espace et différences*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1996. 397 pages.
- Collectif Clio. *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles. Édition entièrement revue et remise à jour*. Montréal, Le Jour éditeur, 1992. 646 pages.
- Dumont, Micheline et Nadia Fahmy-Eid. *Les Couventines. L'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes, 1840-1960*. Montréal, Boréal Express, 1986. 315 pages.
- Francis, R. Douglas, Richard Jones et Donald B. Smith. *Destinies. Canadian History since Confederation*. Toronto, Holt, Rinehart and Winston of Canada Limited, 1988. 493 pages.
- Lemieux, Denise et Lucie Mercier. *Les femmes au tournant du siècle : 1880-1940. Âges de la vie, maternité et quotidien*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989. 398 pages.
- Linteau, Paul-André, et al. *Histoire du Québec contemporain*. Tome 1 : *De la Confédération à la Crise (1867-1929)*. Tome 2 : *De 1930 à nos jours*. Montréal, Boréal compact, 1989. 758 pages et 834 pages.
- Prentice, Alison et al. *Canadian Women. A History*. Toronto, Harcourt Brace Jovanovich, 1988. 496 pages.

Travaux spécifiques

- Cloutier, Laurette. *Bio-bibliographie de Madame Raoul Dandurand*. Montréal, École de bibliothécaires de l'Université de Montréal, 1942. 55 pages.
- Montreuil, Sophie. «(Se) lire et (se) dire : Joséphine Marchand-Dandurand et la lecture (1879-1886)». Dans Yvan Lamonde et Sophie Montreuil, dir. *Lire au Québec au XIXe siècle*. Montréal, Fides, 2003. 330 pages.
- Thibeault, Diane. *Premières brèches dans l'idéologie des deux sphères. Joséphine Marchand-Dandurand et Robertine Barry, deux journalistes montréalaises de la fin du XIXe siècle*. Mémoire de M.A. (Histoire), Université d'Ottawa, 1980. 126 pages.

Théorie en histoire et travaux historiographiques

- Baillargeon, Denyse. «Des voies/x parallèles. L'histoire des femmes au Québec et au Canada anglais, 1970-1995». *Sextant*, 4 (1995). pp.133-168.
- Divers auteurs. «Biographie et histoire». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 54, 1 (été 2000). pp. 67-131.
- Dumont, Micheline. *Découvrir la mémoire des femmes. Une historienne face à l'histoire des femmes*. Montréal, Les Éditions du Remue-Ménage, 2001. 159 pages.
- Lamarre, Jean. *Le devenir de la nation québécoise selon Maurice Séguin, Guy Frégault et Michel Brunet*. Sillery, Septentrion, 1993. 561 pages.
- Parr, Joy. «Gender History and Historical Practice». *Canadian Historical Review*, 76, 3 (1995). pp.354-376.
- Rudin, Ronald. «La quête d'une société normale : critique de la réinterprétation de l'histoire du Québec». *Bulletin d'histoire politique*, 3, 2 (hiver 1995). pp. 9-41.
- Rudin, Ronald. *Faire de l'histoire au Québec*. Sillery, Septentrion, 1998. 278 pages.
- Sangster, Joan. «Beyond Dichotomies. Pre-Assessing Gender History and Women's History in Canada». *Left History*, 3, 1 (1995). pp.109-121.
- Scott, Joan Wallach. *Gender and the Politics of History*. New York, Columbia University Press, 1988. 242 pages.
- Thébaud, Françoise. *Écrire l'histoire des femmes*. Fontenay-aux-roses, ENS éditions, 1998. 227 pages.
- Trofimenkoff, Susan Mann. «Nationalism, Feminism and Canadian Intellectual History». *Canadian Literature*, 83 (hiver 1979). pp. 7-20.
- Valverde, Mariana. «'When the Mother of the Race is Free': Race, Reproduction, and Sexuality in First-Wave Feminism». Dans Franca Iacoveta et Mariana Valverde, dir. *Gender Conflicts : New Essays in Women 's History*. Toronto, University of Toronto Press, 1992. pp. 3-26.

Études sur la littérature intime

- Girard, Alain. *Le journal intime*. Paris, Presses universitaires de France, 1986. 638 pages.

- Lamonde, Yvan. *Je me souviens. La littérature personnelle au Québec (1860-1980)*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1983. 275 pages.
- Lamonde, Yvan. «L'historien des idées et la littérature personnelle» *Tangence*, 45 (octobre 1994). pp. 10-15.
- Lejeune, Philippe. *Le moi des demoiselles : enquête sur le journal de jeune fille*. Paris, Seuil, 1993. 454 pages.
- Verdun, Christyl. «La religion dans le journal d'Henriette Fadette.» *Atlantis*, 8, 2 (printemps 1983). pp. 45-50.

Études sur les magazines destinés aux femmes et sur les femmes journalistes

- Adler, Laure. *À l'aube du féminisme. Les premières femmes journalistes (1830-1850)*. Paris, Payot, 1979. 231 pages.
- Aubin, Anne-Marie. «Henriette Dessaulles, femme de lettres au 19^e siècle». *Canadian Woman Studies/Les cahiers de la femme*, 7, 3 (1986). p.34.
- Boisclair, Isabelle. «L'écrivaine québécoise au vingtième siècle. Parcours d'un sujet problématique. *Globe Revue internationale d'études québécoises*. 3,2 (2000). pp. 125-143.
- Boivin Aurélien et Kenneth Landry. «Françoise et Madeleine, pionnières du journalisme féminin au Québec». *Voix et Images*, 41, 2 (décembre 1978). pp. 233-243.
- Bonvoisin, Samra-Martine et Michèle Maignien. *La presse féminine*. Paris, PUF, 1986. 127 pages.
- Carrier, Anne. *Françoise (pseudonyme de Robertine Barry): Édition critique des «Chroniques du lundi» (1891-1895)*. Thèse de Ph.D. (Études françaises), Québec, Université Laval, 1988. 606 pages.
- Carrier, Anne. *Une pionnière du journalisme féminin québécois: Françoise, pseudonyme de Robertine Barry*. Les cahiers de recherche du GREMF (Groupe de recherche multidisciplinaire féministe). Québec, Université Laval, 1988. 109 pages.
- Dardigna, Anne-Marie. *La presse féminine: fonction idéologique*. Paris, F. Maspero, 1978. 247 pages.
- Desgagné, Raymond. «Françoise (Robertine Barry) 1863-1910». *Saguenayensia*, 2, 3 (mai-juin 1960). pp. 73-75.

- Des Ormes, Renée. *Robertine Barry, en littérature: Françoise*. Québec, Action sociale, 1949. 159 pages.
- Dessaulles, Henriette. *Journal. Premier cahier, 1874-1876*. Montréal, Bibliothèque québécoise, 1999. 213 pages.
- Dumais, Monique. *La mère dans la société québécoise. Étude éthique d'un modèle à partir de deux journaux féministes: La Bonne parole et les Têtes de pioches*. Ottawa, ICRAF, 1983.
- Dumont, Micheline. «Laure Conan, 1845-1924». Dans Mary Quayle Innis, dir. *The Clear Spirit: Twenty Canadian Women and Their Times*. Toronto, University of Toronto Press, 1966. pp. 91-102.
- Dumont, Micheline. «La parole des femmes: Les revues féminines, 1938-1968» dans Fernand Dumont, Jean Hamelin et J-P Montminy, dir. *Idéologies au Canada français, 1940-1976*, Tome 2. Québec, PUL, 1981. pp.5-46.
- Famhy-Eid, Nadia. «La presse féminine au Québec (1890-1920): une pratique culturelle et politique ambivalente» dans Yolande Cohen, dir. *Femmes et politique*. Montréal, Éditions du jour, 1981. pp.101-115.
- Famhy-Eid, Nadia and Micheline Dumont. «Recette pour la femme idéale: Femmes/Famille et éducation dans deux journaux libéraux: *Le Canada* et *La Patrie* (1900-1920)». *Atlantis*, 10, 1 (automne 1984). pp. 46-59.
- Freeman, Barbara M. «'Every Strokes Upward'. Women Journalists in Canada, 1880-1906». *Canadian Women's Studies/Les cahiers de la femme*, 7, 3 (automne 1986). pp 43-46.
- Golden Schilpp, Madelon et Sharon Murphy. *Great Women of the Press*. Carbondale and Edwardsville, Southern Illinois University Press, 1983. 248 pages.
- Gosselin, Line. *Les journalistes québécoises, 1880-1930*. Montréal, Collection RCHTQ, 1995. 160 pages.
- Hamel, Réginald, *Gaétane de Montreuil, journaliste québécoise (1867-1951)*, Montréal, Les Éditions de l'Aurore, 1976. 205 pages.
- Lang, Marjory. «Separates Entrances: The First Generation of Canadian Women Journalists ». Dans Lorraine McMullen, dir. *Re(dis)covering our Foremothers: Nineteenth-Century Canadian Women Writers*. Ottawa, UOP, 1990. pp. 77-90.
- Lévesque, Andrée. «Journaliste au masculin: Éva Circé-Côté (1871-1949)». Dans Évelyne Tardif, dir. *Les Bâtisseuses de la Cité*. Montréal, Association canadienne-

française pour l'avancement des sciences, Les cahiers scientifiques, 79 (1993). pp.87-96.

- Marzolf, Marion, *Up From the Footnote. A History of Women Journalists*. New York. Hasting House Publishers, 1977. 310 pages.
- Mills, Kay. *A Place in the News: From the Women's Pages to the Front Pages*. New York, Dodd, Mead and Company, 1988. 378 pages.
- Rutherford, Gillian. «Journalisme au féminin». *Horizon Canada*. Tome 8, 1987. pp. 2270-2275.
- Sullerot, Evelyne. *La presse féminine*. Paris, Armand Collin, 1963. 319 pages.
- Valois, Jocelyne. «La presse féminine et le rôle social de la femme.» *Recherches sociographiques*, 7, 3 (sept-déc 1967). pp. 351-75.

Études sur les idéologies au XXe siècle (féminisme, nationalisme, libéralisme modernité)

- Balle, Francis. «Libéralisme». *Encyclopaedia Universalis. Volume 13*. Paris, Encyclopaedia Universalis, 1995, pp. 721-725.
- Bard, Christine. *Les filles de Marianne. Histoire des féminismes, 1914-1940*. Paris, Fayard, 1995.
- Bacchi, Carol. *Liberation Deferred? The Ideas of the English Canadian Suffragists, 1877-1918*. Toronto, University of Toronto Press, 1982. 203 pages.
- Bernard, Jean-Paul. *Les Rouges. Libéralisme, nationalisme et anticléricalisme au milieu du XIXe siècle*. Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1971. 394 pages.
- Blais, Jacques. «Fréchette, Louis». *Dictionnaire biographique du Canada, XIII*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1994. pp.388-392.
- Bouchard, Gérard. *Genèse des nations et cultures du nouveau monde*. Montréal, Boréal compact, 2000. 503 pages.
- Bourassa, Henri. *Femmes-hommes ou hommes et femmes. Études à bâtons rompus sur le féminisme*. Montréal, Imprimerie du Devoir, 1925. 83 pages.
- Brassard, Michèle et Jean Hamelin. «Marchand, Félix-Gabriel» *Dictionnaire biographique du Canada, XII*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1990. pp. 754-759.

- Cliche, Marie-Aimée. «Droits égaux ou influence accrue? Nature et rôle de la femme d'après les féministes chrétiennes et les anti-féministes au Québec 1896-1930». *Recherches féministes*, 2, 2 (1989). pp. 101-119.
- Cott, Nancy F. *The Grounding of Modern Feminism*. New York, Yale University Press, 1987. 372 pages.
- Cook, Sharon Ann. «Sowing Seeds for the Master': The Ontario WCTU and Evangelical Feminism, 1874-1930.» *Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes*, 30, 3 (automne 1995). pp. 175-194.
- Danylewycz, Martha. «Changing Relationships: Nuns and Feminists in Montreal, 1890-1925.» Dans Susan Mann Trofimenkoff et Alison Prentice, dir. *The Neglected Majority: Essays in Canadian Women's History*, Tome 2. Toronto, McClelland and Stewart, 1985. pp. 122-143.
- Darsigny, Maryse. «La «femme moderne» selon Thérèse Casgrain : une analyse de son discours féministe des années trente». dans Anita Caron et al. *Thérèse Casgrain : une femme tenace et engagée*. Ste-Foy, Les Presses de l'Université du Québec, 1993. 393 pages.
- Dessaulles-Béique, Caroline. *Quatre-vingt ans de souvenirs*. Montréal, Éditions Bernard Valiquette et éditions ACF, Montréal, 1939. 287 pages.
- Dumont, Micheline et Louise Toupin. *La pensée féministe au Québec. Anthologie 1900-1985*. Montréal, Les Éditions du Remue-Ménage, 2003. 750 pages.
- Fortin, Lionel. *Félix-Gabriel Marchand*. Saint-Jean-sur-Richelieu, Éditions Mille Roches, 1979. 232 pages.
- Hébert, Karine. *Une organisation maternaliste au Québec, La Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste (1900-1940)*. Thèse de M.A (Histoire), Université de Montréal, 1997. 118 pages.
- Hébert, Karine. «Une organisation maternaliste au Québec : la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste et la bataille pour le vote des femmes». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 52, 3 (hiver 1999). pp. 315-344.
- Lamonde, Yvan. «Les « intellectuels » francophones au Québec au XIXe siècle : questions préalables», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 4, 2 (automne 1994). pp. 153-185.
- Lamonde, Yvan. *Louis-Antoine Dessaulles (1818-1895) : un seigneur libéral et anticlérical*. Montréal, Fides, 1994. 372 pages.

- Lamonde, Yvan, dir. *Combats libéraux au tournant du XXe siècle*. Montréal, Fides, 1995. 285 pages.
- Lamonde, Yvan. *Histoire sociale des idées au Québec (1760-1896)*. Montréal, Fides, 2000. 572 pages.
- Lavigne, Marie, Yolande Pinard et Jennifer Stoddart. «La Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste et les revendications féministes au début du 20^e siècle». Dans Marie Lavigne et Yolande Pinard. *Travailleuses et féministes*. Montréal, Boréal, 1983. pp.199-216.
- Lewitt, Joseph. *Henri Bourassa, critique catholique*. Ottawa, Société historique du Canada, 1977. 24 pages.
- Mitchinson, Wendy. «Early Women's Organisations and Social Reform: Prelude to Welfare State». Dans Moscovitch et Albert, dir. *The Benevolent State. The Growing of Welfare in Canada*. Toronto, Goromond Press, 1987. pp. 77-92.
- Parmentier, Francis. «Buies, Arthur». *Dictionnaire biographique du Canada*, XIII. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1994. pp. 137-142.
- Pelletier-Baillargeon, Hélène. *Marie Gérin-Lajoie. De mère en fille, la cause des femmes*. Montréal, Boréal Express, 1985. 382 pages.
- Pelletier-Baillargeon, Hélène. *Olivar Asselin et son temps*. Tomes 1 et 2. Montréal, Fides, 1996 et 2001. 780 et 320 pages.
- Pinard, Yolande. «Les débuts du mouvement des femmes à Montréal, 1893-1902.» Dans Marie Lavigne et Yolande Pinard. *Travailleuses et féministes*. Montréal, Boréal, 1983. pp.177-198.
- Poitras, Claire. *La cité au bout du fil : le téléphone à Montréal de 1879 à 1930*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2000. 323 pages.
- Rochefort, Florence et Laurence Klejman. *L'égalité en Marche. Le féminisme sous la Troisième République*. Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1989. 356 pages.
- Roy, Fernande. *Progrès, harmonie, liberté: le libéralisme des milieux d'affaires francophones de Montréal au tournant du siècle*. Montréal, Boréal, 1988. 301 pages.
- Roy, Fernande. *Histoire des idéologies au Québec aux XIXe et XXe siècles*. Montréal, Boréal, 1993. 125 pages.

- Savard, Pierre. «Tardivel, Jules-Paul», *Dictionnaire biographique du Canada, XIII*, Québec et Toronto, Les Presses de l'Université Laval et University of Toronto Press, pp. 1097-1101.
- Stansell, Christine. «Féminisme et modernisme au début du XXe siècle. Un point de vue américain» Dans Anne-Marie Sohn et Françoise Thélamon. *L'histoire sans les femmes est-elle possible?* Paris, Perrin, 1998. pp. 217- 225.
- Strong-Boag, Veronica. *The Parliament of Women: The National Council of Women of Canada 1893-1929*. Ottawa, Musée national de l'homme, 1976. 492 pages.
- Strong-Boag, Veronica. «'Setting the Stage': National Organization and the Women's Movement in the Late 19th Century.» Dans Susan Mann Trofimenkoff et Alison Prentice, dir. *The Neglected Majority: Essays in Canadian Women's History*. Toronto, McClelland and Stewart, 1984. pp. 87-103.
- Strong-Boag, Veronica. «Independant Women, Problematic Men : First- and Second -Wave Anti-Feminism in Canada from Goldwin Smith to Betty Steele». *Histoire sociale/Social History*, 29, 57 (mai 1996). pp. 1-22.
- Sylvain, Philippe et Nive Voisine. *Histoire du catholicisme québécois, Tome 2 : Réveil et consolidation (1840-1898)*. Montréal Boréal, 1991. 507 pages.
- Trépanier, Pierre. «Esdras Minville (1896-1975) et le traditionalisme canadien-français». *Les cahiers des dix*. Les Éditions La Liberté, Sainte-Foy, 50, 1995. pp. 255-294.
- Trofimenkoff, Susan Mann. «Henri Bourassa and the Women Question». Dans Susan Mann Trofimenkoff et Alison Prentice, dir. *The Neglected Majority: Essays in Canadian Women's History*, McClelland and Stewart, 1984. pp. 116-124.
- Trofimenkoff, Susan Mann. *Visions nationales. Une histoire du Québec*. Montréal, Éditions de Trécaré, 1986. 455 pages.

Annexe I

Album de photos



ANC, Collection Dandurand-Marchand, PA 96465

Félix-Gabriel Marchand (1832-1900) est un modèle marquant pour sa fille Joséphine. Il lui transmet son amour de la culture, de la patrie et des idées libérales.



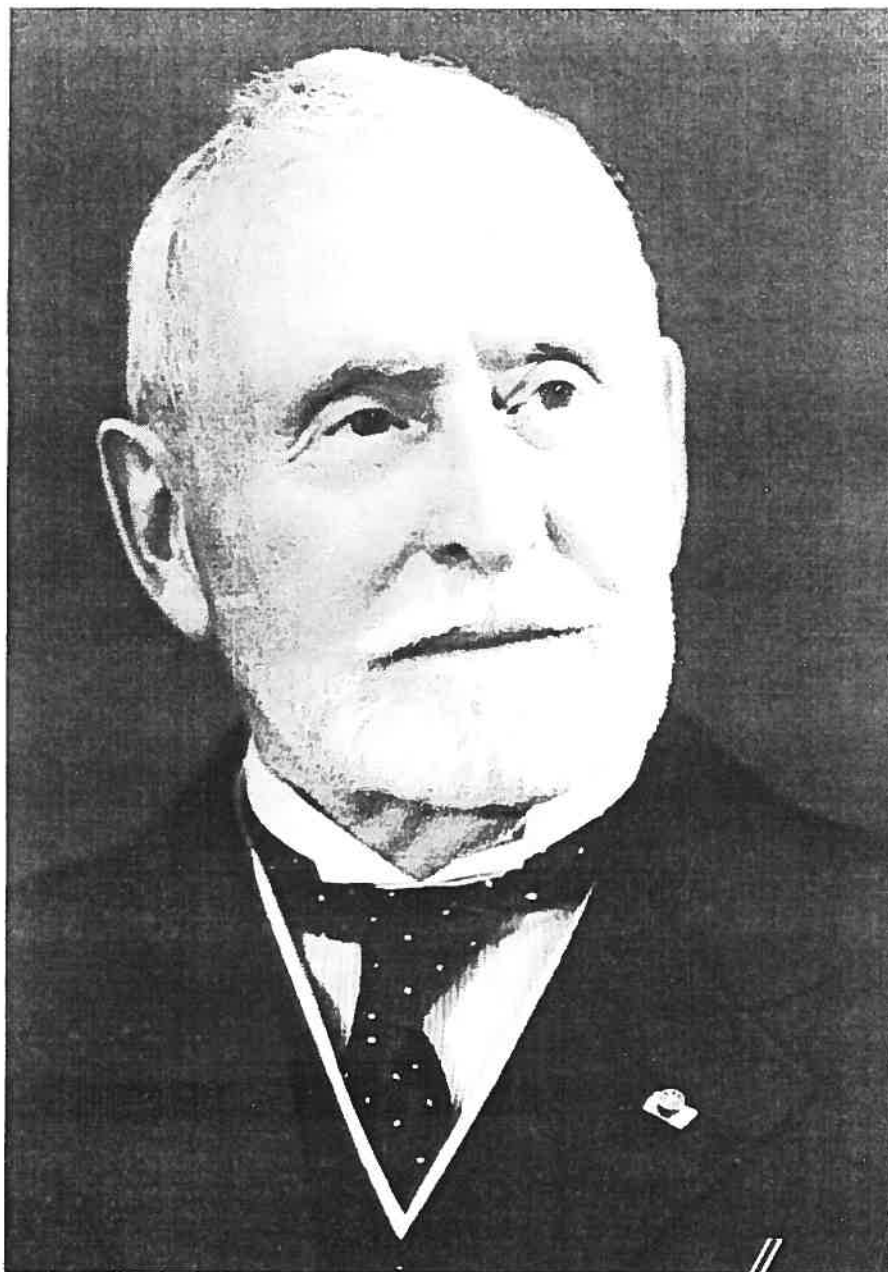
ANC, Collection Dandurand-Marchand. e 000945373

La mère de Joséphine, Hersélie Turgeon (1828-1905) est pour elle le contraire d'un modèle. Avec son tempérament dépressif, elle est celle à qui Joséphine ne veut pas ressembler.



ANC, Collection Dandurand-Marchand, PA126495

Josephine Marchand (au centre) en compagnie de ses sœurs, en septembre 1887 (date inscrite à la main dans le coin droit de la photo).



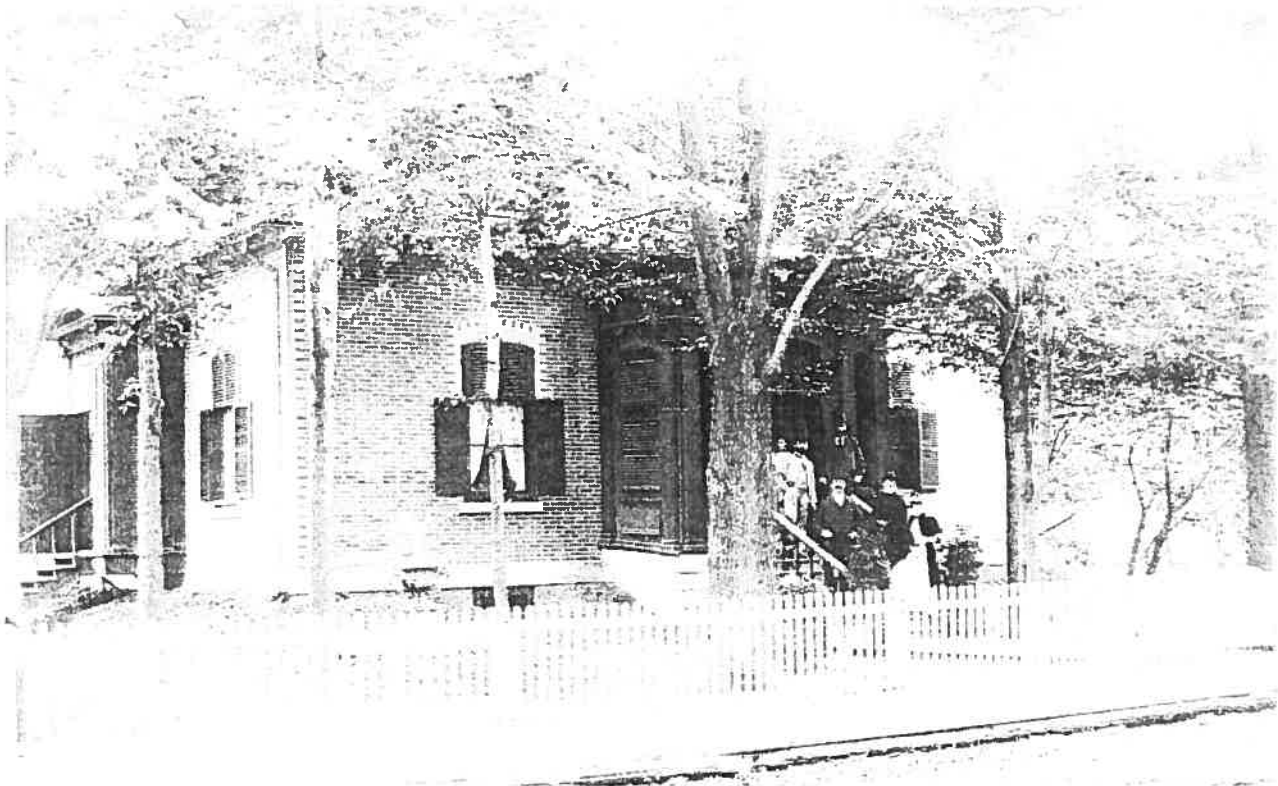
ANC. Collection Dandurand-Marchand, PA 207053

Le sénateur et diplomate Raoul Dandurand (1861-1942) a été pour Joséphine Marchand un mari amoureux et attentionné.



ANC, Collection Dandurand-Marchand.
e 000945376

Joséphine Marchand et Raoul Dandurand (en
avant) photographiés en compagnie de membres
de la famille Marchand.



ANC, Collection Dandurand-Marchand, PA 96455

La maison des Marchand, rue Saint-Charles, à Saint-Jean-sur-Richelieu, photographiée ci-haut avec quelques membres de la famille Marchand et ci-bas en hiver 2003, convertie de l'intérieur en immeuble à bureaux.



Photo Sophie Doucet



Page précédente:

ANC, Collection Dandurand-Marchand, PA 96444

La famille Marchand en 1887

De gauche à droite en partant du haut :

Ida Marchand; Félix-Gabriel Marchand; Gabriel Marchand

Eugénie Marchand-Larocque; son fils Paul Larocque (debout près d'elle); Hersélie Marchand (au centre); Ernestine Marchand (assise par terre); Gabrielle Dandurand (fille de Joséphine Marchand et de Raoul Dandurand, assise par terre avec un tablier blanc); Joséphine Marchand-Dandurand (assise près de sa fille, en noir); Raoul Dandurand (assis près de son épouse); Hélène Marchand (assise sur un fauteuil à l'extrême droite de la photo).

(la légende et la date proviennent de : Lionel Fortin, *Félix-Gabriel Marchand*, Saint-Jean-sur-Richelieu, Éditions Milles Roches, 1979, 232 pages.)

